

Émile I

Première semaine.

Remarque préliminaire.

Ce texte ne reproduit pas le cours donné à l'UTAQ en automne 2019 : il est la fusion du cours qui fut préparé par écrit, le cours qui a été bel et bien donné et qui intégrait les questions et objections des étudiants, et le cours qui a été repensé à froid. En conséquence, ceux qui ont assisté au cours trouveront des choses qui ont été éliminées lors de la prestation, retrouveront certaines des considérations faites à brûle-pourpoint, mais pas toutes, et découvriront des corrections ou additions faites après coup.

Pour commencer.

Les remarques d'aujourd'hui, qui servent d'introduction à ces rencontres, se grefferont sur le plan de cours que j'ai écrit il y a quelques mois et que tous ont lu il y a quelques jours en choisissant de s'inscrire dans ce cours de 10 semaines, ou ces 10 rencontres de deux heures.

Dès la semaine prochaine, je me mesurerai au texte même de Rousseau : il faudrait donc avoir lu au moins la préface. La semaine suivante portera sur les premières pages du livre premier, et ainsi de suite. Pour ceux qui sont plus ambitieux, je signale que je prévois de lire et de commenter les trois premiers livres du traité. On pourra donc prendre de l'avance en lisant les

300 premières pages de cette brique ; mais il n'est pas nécessaire pour les fins de ce cours d'aller au-delà.

Mais je me tourne vers le plan de cours en corrigeant ici ou là, et en ajoutant des précisions. Par la suite, j'ajouterai d'autres remarques encore moins liées à ce premier texte.

Le plan de cours.

Approches de la pensée romantique : l'*Émile* de Rousseau

Rousseau toujours Rousseau. Sans doute. Mais ceci au moins est sûr : la question de l'éducation est essentielle à toute société. Or le citoyen de Genève, comme il s'est baptisé, a écrit un livre qui porte le titre : *Émile ou de l'éducation*. Une lecture même rapide du texte permet d'établir qu'on y critique bien des formes d'éducation qui ont existé avant celle proposée. De plus, la chose, l'éducation, n'est pas comprise dans un sens étriqué, et les conseils qu'on y trouve ne se limitent pas à la pédagogie et aux solutions miracles qui se succèdent chez nous : l'éducation est prise au sérieux depuis ses racines jusqu'à son sens ultime. Enfin, Rousseau étant un philosophe, il ne peut pas ne pas poser la question corrélatrice de la nature humaine et de proposer son idée, mère de bien des opinions contemporaines.

Pour réfléchir sur la question de l'éducation, et sur l'éducation d'aujourd'hui chez nous, pour réfléchir sur soi, le livre de Rousseau est donc un instrument de

choix. Et le cours consistera à lire, à considérer et à évaluer l'éducation d'Émile, ce qu'elle présuppose et ce qu'elle favorise. Mais comme le texte est à la fois long et cohérent, il faudra faire cet exercice en parties, et ce premier cours ne peut espérer saisir le tout de l'argumentation qui fut proposée aux Français en 1762. Dans un premier temps, on lira donc les trois premiers livres, laissant les livres IV et V pour des efforts subséquents à prévoir. En conséquence, si l'aventure de ce semestre se révèle fructueuse, on peut compter sur une suite.

On trouvera une édition du livre, celle qui sera utilisée durant le cours, en vente à la librairie Zone de l'Université Laval. Mais on peut trouver des éditions autres chez tout bon libraire, et même des textes complets sur Internet, téléchargeables sous forme PDF ou de livrel.

Remarques complémentaires.

1. Les cours sur Rousseau et sur le romantisme.

À partir des premiers mots du plan de cours, on peut placer ces rencontres dans un ensemble plus grand. Avec d'autres, je considère que Rousseau est le père de ce qu'on pourrait appeler la pensée romantique ou le romantisme, et certes qu'il a été un des promoteurs de ce qu'on appelle le romantisme français. La démonstration de cela se ferait en citant beaucoup d'auteurs. Mais je me limite à signaler le début d'un roman que quelques-uns connaissent sans aucun doute, soit *Consuelo* de George Sand, où l'auteure

reconnait l'importance de Rousseau. Cela suffira, je l'espère. Mais on pourrait renvoyer aussi à des remarques de madame de Stael et de Stendahl, entre autres.

Or je me suis déjà penché sur l'œuvre de Rousseau lors de cours donnés à l'UTAQ : j'ai examiné les *Discours* de Rousseau et la *Nouvelle Héloïse*. Ceux qui seraient intéressés par ces prestations pourront aller sur ma page Internet, soit pour les connaître parce qu'ils veulent se préparer à ce que je raconterai ici pendant les prochaines semaines, soit pour se rafraîchir la mémoire.

On inscrit lesreliefs.com dans la barre d'adresse de son fureteur. Puis, on clique sur l'icône qui porte le titre *Cours*. On clique alors sur les titres des cours *Discours de Rousseau*, *Nouvelle Héloïse de Rousseau I*, et *Nouvelle Héloïse de Rousseau II*. Les remarques que j'ai préparées et données et ensuite corrigées apparaîtront à l'écran ; on en fait alors ce qu'on veut.

Ces rencontres sur l'*Émile* continueront donc ce qui a déjà été présenté. En revanche, il n'est pas nécessaire d'avoir suivi les cours précédents, ni même de les consulter : cette fois-ci, je tenterai de lire et de commenter le texte de Rousseau pour ainsi dire à partir de zéro ou, comme on dit, à nouveaux frais. Il est sûr qu'il y aura des redites par rapport à ce qui a été proposé par le passé, et je tenterai de temps en temps d'expliquer au moins en bref ce que j'ai cru découvrir en lisant ces autres textes. Mais il y aura beaucoup de nouveau à découvrir en se penchant sur l'*Émile*, et de toute façon

la pensée de Rousseau est importante et puissante et mérite plusieurs tentatives de la comprendre.

Encore un mot sur la place, et le sens, de ces rencontres : ces cours et les précédents, qui portent sur Rousseau donc, font partie d'une sorte de série idéale, qui porterait sur Chateaubriand, Hugo, Germaine de Staël, Guy de Maupassant et ainsi de suite. Si Dieu me prête vie, je m'avancerai dans ce projet. Mais il faut d'abord régler mes comptes avec le père du romantisme français et le père du romantisme tout court. C'est ce que je veux continuer lors de ces rencontres-ci.

2. L'objet du livre du Rousseau.

Le livre de Rousseau est en principe un traité de pédagogie, comme le suggère son sous-titre. Je dis en principe non pas pour prétendre qu'il ne sera pas question de pédagogie. Au contraire, je suis persuadé qu'on découvrira que plusieurs des dogmes pédagogiques contemporains, ou du moins des dogmes du ministère de l'Éducation, des Loisirs et du Sport du Québec, trouvent une expression, et même une première expression, chez Rousseau et dans ce livre précis.

En revanche, je dis « en principe » parce que le livre de Rousseau porte sur bien plus que la pédagogie : on y trouvera des remarques sur l'allaitement, sur la médecine, sur le rôle des femmes, sur le sens de l'histoire et sur ce qu'on pourrait appeler une anthropologie philosophique. (Et je tire mes exemples de sujets supplémentaires, ou complémentaires, du seul

premier livre : il y a d'autres sujets encore qui sont abordés par Rousseau dans les deux autres livres à lire ; par exemple, il propose de longues remarques sur l'exercice physique, sur la technique, sur l'économie, sur la psychologie... mais je m'arrête : on a compris l'idée.) J'avertis tout un chacun de cette multiplicité pour qu'on ne soit pas surpris si durant les semaines à venir, je quitterais les remarques sur la pédagogie pour aller dans toutes sortes de directions : c'est le livre même de Rousseau qui m'y oblige.

Et surtout peut-être, je le signale pour qu'on soit prêt à lire comme il faut. Selon Rousseau, pourrait-on dire, à partir du thème de la pédagogie, on peut et on doit toucher à bien d'autres sujets ; car tous les chemins mènent à Rome, comme on dit, ou encore tout est lié à tout quand on sait observer et penser. Et ce qui est vrai en général, mettons, est encore plus vrai en ce qui a trait à la pédagogie. Pour éduquer un être humain, cela suppose qu'on a une idée plus ou moins consciente sur le bonheur, sur la religion, sur l'économie, sur la différence et la ressemblance entre les hommes et les femmes, sur les techniques et les sciences, et sur la psychologie, et sur la nutrition et sur l'exercice physique. Pour le dire d'une autre façon, les remarques sur tous ses sujets conduisent à une réflexion sur l'éducation, ou l'impliquent ; ou encore, il faut parler de tout cela quand on veut traiter pour de vrai de l'éducation.

La raison fondamentale en est que tous ces sujets sont des rayons qui se sortent pour ainsi dire d'un centre,

soit la nature humaine et le développement des individus qui s'appelle des êtres humains. Du coup, le traité de pédagogie de Rousseau est au fond une réflexion sur ce que c'est que d'être un être humain. Pour le dire d'une dernière façon, dans l'*Émile*, Rousseau poursuit la tâche que Socrate prétendait être commandé par le dieu Apollon à Delphes, soit « Connais-toi toi-même ».

3. Le rôle du livre de Rousseau durant ces semaines.

Il s'agit donc de lire le livre de Rousseau, ou du moins les trois premiers livres qui composent le premier tiers du traité. Mais il ne s'agit pas de le lire le texte comme si c'était un manuel, ou un catéchisme. Je ne prétends pas que tout ce que propose Rousseau est vrai, et je ne tiens pas à ce qu'on tombe d'accord avec lui, ni même avec moi qui l'interprète. Durant les rencontres, je défendrai Rousseau en ce sens que, souvent, j'expliquerai ce qu'il dit en montrant ce qui me semble sensé ou en montrant que les objections qu'on pourrait lui faire sont trop souvent mal entendues ou trop peu attentives aux subtilités de l'auteur. En somme, sauf exception, je me ferai l'avocat de Rousseau.

Mais l'important est ailleurs. Comme le dit Rousseau lui-même, et de façon paradoxale, les livres ne peuvent pas enseigner et sont même dangereux pour ceux qui veulent réfléchir et apprendre. La seule façon de savoir en vérité est de penser pour soi et d'examiner son expérience ; la seule façon de lire comme il faut, selon Rousseau, c'est de lire en pensant pour soi ; le savoir ne se transmet pas comme un objet physique. La vraie

pédagogie, comme l'écriture véritable, aide à penser, mais ne donne pas de réponses. Aider à penser, c'est ce que je tenterai de faire en lisant et en expliquant ; c'est ce que j'encouragerai chez chacun. Au lieu de lire le livre comme un manuel ou comme un catéchisme ou comme une Bible, il s'agira de lire comme si l'*Émile* est un terrain d'exercice où l'on trouve des occasions de réfléchir pour soi.

Pour le dire, encore une fois, à la manière de Kant, dans son *Anthropologie*. « En ménageant la grande diversité des esprits dans la manière de voir les mêmes objets et de se voir entre eux, en engendrant le frottement de ces esprits les uns contre les autres, leur association autant que leur divorce, la nature produit, sur le théâtre des observateurs et des penseurs de toute espèce, un spectacle qui vaut d'être vu. Pour la classe des penseurs, on peut faire des maximes suivantes des commandements immuables : 1° Penser *par soi-même*. 2° Se mettre (dans la communication avec les humains) en pensée à la place de toute autre. 3° En tout temps, penser *en accord avec soi-même*. » Cette série de rencontres vise à profiter du théâtre des observateurs et à encourager tout un chacun à devenir membre de la classe des penseurs par la pratique des trois commandements kantien.

Cela semble bien facile. Mais je suis d'avis que la meilleure façon de le faire est *d'abord* de comprendre ce que Rousseau propose pour *ensuite* examiner si ce qu'il propose et les raisons qu'il avance et les liens qu'il tisse sont valides. Ceci au moins est sûr : plusieurs des

remarques qu'il a faites, toutes paradoxales qu'elles peuvent être, sont devenues les bases d'opinions de la pédagogie et même de la psychologie et de la politique contemporaines. Mais Rousseau est intéressant justement parce qu'il est à la fois paradoxal et réconfortant : le lire, lire son *Émile*, conduit, ou du moins peut conduire, à une remise en question de ce qu'on pense, mais, et c'est un grand *mais*, une fois, et c'est un tout aussi grand « une fois », qu'on a lu avec attention pour saisir ce qu'il pense.

Remarques additionnelles.

1. Les paradoxes de Rousseau.

Rousseau est un auteur qui a influencé le monde contemporain ai-je dit, mais il est aussi un auteur paradoxal, ai-je dit. Chacun s'en rendra compte en lisant son *Émile*, j'en suis sûr. Mais pour bien saisir ce qu'il dit et bien mesurer ses paradoxes, il faut entendre ce dernier mot en deux sens.

Rousseau est paradoxal, d'abord, parce qu'il dit autre chose que la *doxa*, l'opinion régnante de son époque. Et parce qu'une partie au moins de l'opinion de son époque a survécu pour arriver à l'époque contemporaine, ses paradoxes demeurent des paradoxes et donc sont encore étonnants ou difficiles à avaler, comme on dit. On peut en trouver un signe dramatique de cette dimension paradoxale dans la réception de son œuvre au XVIIIe siècle : Rousseau est tout de suite devenu un auteur qu'on critiquait, qu'on attaquait, et qu'on voulait faire taire.

Pour ne donner qu'un exemple, mais qui est parlant, quand il a publié son *Émile*, le livre a été tout de suite condamné en France, interdit de vente, et même brûlé sur la place publique ; pis encore, l'auteur était décrété de prise de corps, ce qui veut dire qu'il devait être capturé par les autorités et jeté en prison. Or quand Rousseau s'est échappé de la France pour éviter la colère et les punitions publiques françaises, il a tenté de rentrer chez lui à Genève, quand il a appris qu'on en avait fait à peu près autant dans sa terre natale. Et il a dû finir sa vie dans une sorte d'exil général allant d'un pays européen à un autre pour finir, à la suite d'une entente avec les autorités, museler, ou peu s'en faut, en France.

Mais Rousseau est un auteur paradoxal en second sens du terme, qu'il faudrait aussi examiner. Il est paradoxal parce qu'il épouse des positions contraires, du moins à première vue. Ainsi, et c'est un premier exemple que je propose pour préparer à la lecture de *l'Émile*, il est facile de trouver des passages du livre de Rousseau qui irrite les féministes de tout acabit en raison de son machisme impénitent et voyant : il propose qu'il y a une différence fondamentale entre les hommes et les femmes, et que les femmes devraient s'occuper, par exemple, de choses de l'intérieur et de la famille, parce que la nature le veut ainsi. Mais on peut trouver beaucoup de passages où il accorde un rôle crucial aux femmes dans la vie, où il suggère que ce sont elles qui mènent partout et toujours et surtout qu'elles sont plus sensées que les hommes parce qu'elles sont plus sujettes au pouvoir de la pitié et

de l'idéal, ce qui est en un sens l'essentiel de la vie humaine selon la façon de voir de Rousseau. On peut donc prétendre qu'il y a un Rousseau féministe qui vit pour ainsi dire à côté du Rousseau machiste.

De manière assez semblable, on peut trouver chez Rousseau une apologie des traditions et de la simplicité et un rejet des innovations et des Lumières, ce mouvement si important au XVIIIe siècle, en France et un peu partout en Occident. Les Lumières dont on parle sont les sciences et les arts, le savoir et la technique présentés comme fondement du progrès ; c'était une thèse centrale en France à cette époque, avant de devenir une opinion politique fondamentale de l'Occident moderne au moins, voire de toutes les sociétés contemporaines. Donc Rousseau est à première vue un traditionaliste anti-Lumières. Or il est clair, par ailleurs, que sa pensée a quelque chose de révolutionnaire et qu'il prétend qu'il faudrait changer la société de haut en bas et la vie du tout au tout, pour qu'elles soient conformes au cœur humain sain et à la nature. Rousseau le traditionaliste tous azimuts, tous le reconnaissent, est en même temps tout à fait révolutionnaire. On l'appelle même un des pères de la Révolution française, qu'il faut placer avec les chefs de file du mouvement des Lumières, comme Voltaire.

Enfin, et pour remonter à ses références intellectuelles, il cite à tout moment les auteurs Anciens et trouve dans leurs textes des exemples dont il approuve le bon sens de façon voyante et bruyante et dont il déplore que les Modernes ont abandonné les intuitions. Mais il est facile

de voir, toujours en lisant l'*Émile*, qu'il y a chez lui beaucoup d'idées qu'il reprend aux auteurs modernes comme Hobbes, Locke et Montesquieu ; je pense par exemple aux concepts d'état de nature, du travail humain comme fondement de la propriété et, enfin, de la malléabilité presque infinie de la nature humaine sous l'influence du groupe ou de la société. C'est ainsi que, par exemple et quant au dernier point, quand on cherche à déterminer qui sont les auteurs qui ont fait la promotion de la sociologie moderne et même qui l'ont inventée, les experts en la matière citent toujours deux noms : Rousseau et Montesquieu.

Voilà donc quelques raisons de dire que Rousseau est un auteur paradoxal dans un second sens.

2. Son style et les problèmes qu'il engendre.

Rousseau est un auteur important. Il est important parce qu'il a eu un impact énorme sur l'histoire de la pensée. Il y en a pour dire, et même tout le monde le dit, je le répète, que la Révolution française trouve une assise intellectuelle, voire une assise intellectuelle assumée dans l'œuvre de Rousseau. Or on peut dire que son influence politique a été préparée ou rendue possible par le succès de ses écrits et que le succès de ses écrits est dû en bonne partie au le style d'écriture qui est le sien, lequel a heurté sans doute et heurte encore, et mais lequel a charmé aussi et charme encore. Ce style est donc encore un enjeu aujourd'hui, et le sera durant ces rencontres. Je me permets quelques remarques préparatoires dans l'espoir d'éclairer cette

dimension de l'*Émile*, et toujours dans le but de rendre la lecture et la réflexion plus fécondes.

a. Il sera intéressant, mais aussi difficile, de lire Rousseau d'abord parce qu'il utilise souvent des comparaisons et des apostrophes quand il argumente et que ces tours littéraires et rhétoriques peuvent faire croire qu'on est devant une sorte de poète ou d'orateur qui charme et réveille sans doute, mais que ces comparaisons et apostrophes font qu'on n'est pas devant un penseur, dont le style serait plus sobre, voire inexistant. Cela fait aussi qu'en tant que lecteur on se sent à tout moment impliqué comme personne qui écoute une autre personne bien présente. Je crois, et j'essaierai de le montrer, que la rhétorique de Rousseau est au service d'une pensée qui a des bases solides. Il est possible que Rousseau se trompe quant à ses idées, mais il a des idées et ses idées ont des bases expérimentales. S'irriter contre son style sans plus ou se laisser charmer par lui sans plus fait qu'on rate quelque chose de crucial.

Pour ce qui est des images de Rousseau, comme celle de l'île, je crois qu'elles doivent être sondées pour en chercher l'éventuel fond philosophique. Ainsi l'île est l'image de l'isolement (comme le veut l'étymologie du mot), mais l'isolement est pour Rousseau une donnée fondamentale de la psychologie humaine, et même un élément crucial de la santé personnelle, sociale et politique des humains. Elle est en tout cas une donnée sur laquelle il faut réfléchir pour tenir compte en vérité des diverses stratégies pensées, ou imaginées, à travers

les siècles, pour transcender cet isolement. Mais j'y reviendrai sans doute de temps en temps en parlant de l'*Émile*. Pour le moment, il suffit de signaler que la *poétique* de Rousseau n'est pas, ou n'est pas toujours, un pur et simple ornement.

Pour ce qui est des apostrophes, je signale qu'on peut se demander, et même qu'on doit se demander, qui Rousseau visait en écrivant son *Émile*. Rousseau s'adresse tour à tour et plusieurs fois aux mères et aux pères dans le livre 1. Il dit même que son livre a été commencé pour répondre à une mère et donc était pour ainsi dire adressé à elle, ou à celles qui lui ressemblent, soit à d'autres mères. Mais il s'adresse à toutes sortes d'autres personnes. Ainsi dans le livre 2, et faisant référence à la pagination de l'édition que j'ai proposée, il s'adresse aux êtres humains en général (page 138, Folio), aux éducateurs (page 163), aux lecteurs (page 184), aux mauvais précepteurs (page 196). Dans le livre 3, il s'adresse à un philosophe passionné (page 290) et à un enfant de quinze ans (page 313). Il finit même en s'adressant à la fin à une mère encore une fois (page 315). Pour tenter d'expliquer cette façon de faire, je suggère ceci : en répétant ce tour voyant et parfois dérangent, il cherche surtout à donner une sorte d'urgence à son texte et à réveiller pour ainsi dire son lecteur, quel qu'il soit.

La façon la plus simple de tenir compte de ces apostrophes est de signaler qu'au fond Rousseau s'adresse à quiconque peut être intéressé par ses remarques sur l'éducation (et beaucoup d'autres sujets),

mais qu'il tente de faire penser et de conduire ses lecteurs à comprendre ce qu'il propose et qui est souvent paradoxal, comme je l'ai dit, de façon à conclure comme lui ; voilà pourquoi il s'adresse de façon dramatique à ses lecteurs et à différents lecteurs qui peuvent réagir ici ou là de façon importante. En somme, et pour finir, il faut accepter le style de Rousseau, on n'y échappe pas, mais ne jamais perdre de vue le sérieux philosophique ou intellectuel de ses propositions, et se tenir sur ses gardes quand il s'agit de penser par-delà les effets rhétoriques de son style.

b. Cette difficulté, soit celle qui naît de la façon d'écrire de Rousseau, est augmentée par une caractéristique assez différente, soit par sa pratique de faire allusion à plein de personnages et événements historiques, surtout de l'histoire ancienne qui sont peu connus aujourd'hui : Rousseau s'adressait à un public éduqué et éduqué d'une certaine façon, soit avec des connaissances historiques communes portant sur les Anciens sans doute, mais aussi sur la situation politique de l'époque. Ces informations, sous-entendues dans ces allusions, sont utiles sans doute, mais il y a moyen d'entendre ce que dit Rousseau sans tenir trop compte d'elles.

Je le dis donc comme suit. Qu'on soit ou non un grand lecteur de Montaigne et de Plutarque que Rousseau cite à tour de bras, qu'on sache ou non ce qui se passe entre les Anglais et les Français au XVIIIe siècle ou quelle est la situation économique ou militaire européenne d'alors, les thèses de Rousseau reposent tôt ou tard sur des

expériences qui sont indépendantes de cette information. Certes, les faits auxquels il fait référence sont utiles pour comprendre ce qu'il propose, mais les faits les plus importants ne sont pas les faits historiques qui servent à illustrer sa pensée ou les allusions littéraires qu'il exploite pour en amplifier les dimensions ; les faits les plus importants pour tout un chacun qui veut le comprendre et évaluer ce qu'il propose sont les faits d'expérience commune dans laquelle il enracine sa pensée, une expérience qu'il prétend être commune, quoique sans doute trop peu visible ou accessible pour diverses raisons qu'il tente d'expliquer.

c. J'en arrive ainsi à un dernier point. En lisant ce livre foisonnant, on en arrive assez souvent à se demander si le texte est une sorte de tas de remarques écrites au fil de la plume et de façon désordonnée ou s'il y a bel et bien un système qui le sous-tend et qui est, lui, cohérent et compréhensible et vérifiable. Je crois que la seconde alternative est bel et bien le cas, et je tenterai de le montrer, parfois contre l'impression forte que certains auront acquise à la longue, ou même dès le début.

Mais ce qui est certain, c'est que Rousseau lui-même prétend qu'il y a bel et bien une pensée solide qui s'exprime dans son livre. En revanche, il est clair aussi que Rousseau se permet des digressions importantes, et qu'il n'explique pas toujours comment une remarque donnée s'inscrit dans le tout. Aussi, sur ce point précis, je signalerai, quand je le pourrai, comment telle ou telle remarque appartient à la pensée de Rousseau qu'on

découvre dans d'autres œuvres ; de plus, je ferai des remarques qui aident à voir la structure du texte (car il y en a une) et comment on peut réintégrer certaines parties plus problématiques dans ce tout éblouissant qu'est *l'Émile*. À chacun de conclure pour soi et par soi sans aucun doute et toujours selon le conseil, voire la commande, de Kant, mais j'espère qu'on le fera après avoir laissé la chance au coureur, comme on dit, et qu'on soit honnête au sujet du système de Rousseau, soit son existence et surtout sa validité. Et j'espère aussi que les remarques que je ferai contribueront à cet exercice de penser.

Mais pour que chacun saisisse dès aujourd'hui que si l'impression peut naître que *l'Émile* est un amas à peu près informe et surtout contradictoire, Rousseau lui-même est catégorique au sujet de sa capacité d'être cohérent. Pour illustrer cette idée, je me permets de lire une note de Rousseau qu'on trouve dans le deuxième livre, à la page 181.

« J'ai fait cent fois réflexion en écrivant... (II page 181) »

Que dit Rousseau ? On dirait que je me contredis, avoue-t-il, mais ce n'est pas le cas, précise-t-il. Il y a les limites de la langue, et sans doute il y a les dangers de la rhétorique, et il y a la difficulté de certains faits proposés. Mais en dessous, ou par-delà, il y a la pensée de l'auteur de cette note et de cette page, pensée qui, elle, est cohérente, et il y a aussi l'auteur Rousseau qui fait de son mieux pour dire les choses comme elles sont, malgré les difficultés inévitables.

3. Cette édition.

Je lirai en classe le texte de Rousseau à partir de l'édition Gallimard/Folio. Il serait sans doute utile de signaler quelques caractéristiques de cette édition pour qu'on puisse l'utiliser comme il faut.

a. Le texte est celui de l'édition originelle publiée par Rousseau. Cela veut dire qu'on offre un texte dont l'orthographe n'est pas conforme à celui d'aujourd'hui (entre autres, on met des majuscules un peu partout, comme on le faisait à cette époque, et les imparfaits se font en *oit* au lieu de *ait*) ; en plus, la ponctuation est assez différente de ce à quoi on est habitué aujourd'hui. Cela pourrait être irritant surtout au début. Si quelqu'un trouve cela trop dérangement, je rappelle qu'on peut trouver sur Internet des éditions du texte plus conformes aux pratiques contemporaines.

b. Le texte offre des notes nombreuses : il y en a 400 pages. Or ces notes sont de deux types. Les notes dont les renvois sont des lettres donnent de l'information philologique. Car le texte de Rousseau publié en 1762 comporte des variantes en raison de textes qui ont précédé (le manuscrit Favre en particulier) ou qui ont suivi (par exemple, Rousseau a publié de nouveau mais séparément le texte central de l'*Émile*, soit la « Profession de foi du Vicaire savoyard »). Pour trouver un exemple de ces variantes, je propose la note *a* de la page 79 qui se trouve à la page 720.

Il y a donc ici et là divers textes *officiels* ou divers états du texte de Rousseau. Je m'arrête un peu sur le manuscrit Favre. *L'Émile* a été écrit, semble-t-il, en deux temps. Rousseau a commencé une première fois à écrire de façon sérieuse, puis s'est arrêté, puis a recommencé son texte. Le livre qui fut publié est donc un second texte, mais dans les papiers de Rousseau, on a trouvé la première version abandonnée, mais qu'il a jugée assez importante pour conserver. On l'appelle le manuscrit Favre. Il n'est pas question de l'analyser ni même d'en tenir compte dans la présentation actuelle de *l'Émile*. Mais il faut quand même en signaler l'existence parce qu'il en est question dans plusieurs des notes philologiques. Voilà pour l'édition est les notes avec renvois alphabétiques.

Il y a quand même au moins deux remarques générales qu'on peut faire à partir du manuscrit Favre et qui aident à lire le texte final qui fut publié. Quand on compare le texte initial de Rousseau, il est bien plus simple : le manuscrit Favre couvre les trois premiers livres de *l'Émile* et s'en tient à des remarques pédagogiques. Par opposition, le texte final, qu'il s'agit de lire cette fois, foisonne de remarques supplémentaires qui sont parfois si importantes qu'on peut perdre de vue la trame de fond, soit le thème pédagogique. Pour le dire autrement, le manuscrit Favre permet de se souvenir que ce traité si complexe (avec ses dimensions politique, religieuse et anthropologique) est d'abord et avant tout, ou au fond, un texte pédagogique.

De plus, et cela me semble plus intéressant encore, le manuscrit Favre finit un peu avant le livre IV et surtout un peu avant les remarques sur la religion et sur Sophie. On dirait que c'est en abordant le double problème de la sexualité et de la religion que Rousseau a recommencé son livre. Il est possible que les *ajouts* de la version finale, ceux qu'on trouve dans les trois premiers livres de l'édition finale, soient liés à des réflexions que Rousseau a faites autour de la sexualité et de la religion, réflexions qui l'ont amené à refaire son livre et à le rendre plus complexe, et peut-être plus compliqué.

Par ailleurs, il y a des notes qui sont signalées par un chiffre. J'en parlerai lors de la prochaine rencontre.

Ce qu'il faut faire pour la semaine prochaine.

À chacun de lire les premières pages de l'*Émile*, et surtout la page de titre que j'examinerai de près.

Deuxième semaine

Ad Astra, ou Vers les étoiles.

En sortant de mon cours du vendredi, je suis passé au cinéma et j'ai vu le film *Vers les étoiles*, ou *Ad Astra*, comme le veulent le titre originel au Québec et en suite le titre qui existe en France. Je ne comprends pas pourquoi on a décidé de traduire le texte latin dans la version québécoise du titre. Cela me fait penser aux choix comme *Woody et les Robots* au lieu de *Dormeur* ou *Molière à bicyclette* au lieu d'*Alceste à bicyclette*. Mais cela est un autre débat.

En tout cas, *Ad Astra, ou Vers les étoiles*, est un film dont on dit beaucoup de bien. C'est une sorte de *2001 Odyssée de l'espace*: on traite de l'exploration spatiale, et c'est un film d'action sans doute avec des chasses en auto sur la Lune et des meurtres et des explosions magnifiques, mais aussi c'est aussi une longue méditation sur la condition humaine; le film est très beau et souvent très lent. Brad Pitt sera sans doute mis en nomination pour l'Oscar du meilleur comédien, ne serait-ce que parce qu'il est dans presque chaque scène et que sa voix en voix hors champ commente à tout moment les images autrement silencieuses.

Quand je suis sorti du film, je me suis rendu compte que le *message* du film est sans doute rousseauiste. (Je pourrais expliquer, mais je me retiens.) En tout cas, et

en supposant que j'ai raison, cela m'intéresse pour autant que ça prouve encore et toujours la grande pertinence, ou la grande influence, de l'œuvre de Rousseau.

Si jamais quelques-uns voient le film et veulent en parler, et surtout parler de la dimension, me semble-t-il, rousseauiste du film, je me ferai un plaisir de les écouter eux... avant de faire la théorie *exacte et définitive* de l'œuvre.

Ce qui a été fait.

Je reviens sur les remarques de la semaine dernière pour rappeler ce qui a été fait, ou proposer le terrain des considérations d'aujourd'hui, et ainsi mieux ancrer les remarques d'aujourd'hui qui continuent et complètent les précédentes.

J'ai commencé en lisant le plan de cours pour y greffer quelques remarques.

J'ai signalé que ce cours, ou cette série de rencontres, fait partie d'un plus grand tout, soit plusieurs cours sur Rousseau, mais aussi d'un plus grand tout encore que j'appelle « Approches de la pensée romantique ». Il y a, je crois, une pensée romantique, comme le prétend Paul Bénichou, et je crois que Rousseau en est le fondement, ce que Bénichou ne prétend pas.

J'ai signalé que le livre de Rousseau qui s'appelle l'*Émile*, porte sans aucun doute sur le thème de la pédagogie.

Mais j'ai dit aussi que ce thème est un thème parmi plusieurs et que le thème final ou central est sans doute la nature humaine. Je reviendrai sur cette remarque aujourd'hui pour l'illustrer un peu plus et mieux, je l'espère.

J'ai expliqué que j'allais utiliser le livre de Rousseau, et donc les remarques, exemples, arguments de Rousseau comme des instruments d'exercices réflexifs. Il s'agit de comprendre Rousseau sans doute, mais ce savoir une fois acquis, voire durant son acquisition même, doit servir, comme le voulait l'auteur lui-même, d'occasion de réfléchir à la manière des philosophes.

J'ai ensuite commencé ce que j'ai appelé les remarques additionnelles. Les premières portaient sur les paradoxes de Rousseau. Il est un auteur paradoxal, soit qui dit des choses surprenantes, voire choquantes ; mais il est un auteur paradoxal aussi parce qu'il épouse des positions qui sont souvent difficiles à réconcilier. Ces remarques étaient faites pour annoncer qu'en tant que professeur, je tenterai de défendre Rousseau contre les accusations de dire des folies et de ne pas être cohérent. Ce qui ne veut pas dire que je suis d'accord en toutes choses avec ce que Rousseau propose.

J'ai fait des remarques sur le style de Rousseau. J'ai signalé par exemple son style souvent poétique ou son emploi des métaphores qui servent presque d'arguments, ou encore son emploi de l'apostrophe, qui sert de stimulant intellectuel. J'ai signalé qu'il fait souvent référence à des faits tirés de la littérature

ancienne ou aux événements de son époque, faits qui sont peu connus du lecteur contemporain. J'ai insisté aussi sur le désordre voyant du texte, mais pour suggérer que ce désordre visible sans aucun doute est bien souvent seulement apparent. L'ensemble de ces remarques sur son style servait à mettre en garde chacun devant un texte souvent désarçonnant et donc difficile, mais aussi pour indiquer qu'à mon avis, il y a bel et bien, et malgré certaines apparences, une pensée, et une pensée qui est cohérente, ou du moins qui se veut cohérente, et ancrée dans les faits, ou qui se veut fondée dans l'expérience accessible à tout un chacun.

Enfin, j'ai introduit à l'édition qui sera utilisée en classe. J'ai parlé de l'orthographe et de la ponctuation un peu surprenante. Puis j'ai présenté les notes qui accompagnent le texte, lesquelles sont de deux types : avec renvoi alphabétique, qui sont des notes philologiques, et avec renvoi mathématique, qui sont des commentaires plus philosophiques sur lesquels je ferai quelques remarques aujourd'hui.

Voilà en gros, où j'en étais la semaine dernière. J'ai l'intention de continuer de parler de l'édition Folio. Mais je m'arrête d'abord pour répondre à des questions sur ce qui a été fait la semaine dernière.

3. Cette édition (suite et fin).

Je soulignais donc à la fin de la rencontre l'existence d'un premier manuscrit, dit le manuscrit Fabre, qui

offre plusieurs points de différences entre lui-même et le texte final des trois premiers livres de l'*Émile*.

Je répète que pour ce qui est de ce premier cours sur l'*Émile*, le temps manquera pour aborder ces considérations ultimes, celles des livres IV et V, qui ne sont pas abordés, ou pas beaucoup dans les trois premiers livres, soit l'éducation des femmes et la religion chrétienne, qui semblent avoir eu un effet important sur Rousseau lui-même, mais elles apparaîtront pour de bon dans les remarques qui auront lieu peut-être dans un autre cours. On pourrait dire que les trois premiers livres préparent ainsi à la lecture du livre IV (sur la religion en particulier) et du livre V (sur les femmes en particulier). Je tenterai quand même de toucher à ces deux thèmes si importants pour Rousseau, et qui affleurent dans les trois premiers livres.

c. Les autres notes de l'édition choisie ont des renvois numériques. Ces notes ne sont pas d'ordre philologique, mais d'ordre historique ou philosophique ou herméneutique. Il s'agit de remarques que propose Pierre Burgelin, un des grands experts de la pensée de Rousseau au XXe siècle, pour aider à comprendre ce qui est écrit, que ce soit par exemple, pour comprendre comment les contemporains de Rousseau ont réagi au texte ou à telle partie du texte, où Rousseau veut en venir avec telle ou telle remarque, ou encore comment la remarque précise s'inscrit dans l'ensemble de la pensée de Rousseau.

Chacun peut lire le texte comme il veut. Mais il me semble que c'est une tâche énorme que de lire le texte de Rousseau et en même temps les notes, et surtout les notes à renvois arithmétiques. Je répète donc que je ne m'attarderai pas sur les notes, mais libre à chacun de les lire, voire de poser des questions à partir de ce qu'on aura lu là.

4. La vie de Rousseau et l'*Émile*.

L'*Émile* est le livre le plus important de Rousseau, au moins sur le plan de sa vie. On peut dire que chacun des livres de Rousseau est fiché dans les événements cruciaux de sa vie, mais cela est surtout vrai de l'*Émile*. Pour mieux le faire comprendre, je propose une brève biographie. Comme toujours, on peut chercher à connaître cet homme par d'autres moyens. Malheureusement, au contraire de ce qu'on fait dans d'autres livres, l'édition Folio n'offre pas de chronologie de la vie de l'auteur. Pour compléter ce que je dirai aujourd'hui, je suggère de commencer par la page Wiki sans doute, mais je recommande au moins le livre de Starobinski, *La Transparence et l'Obstacle*, et la biographie de Raymond Trousson, qui sont, me semblent-ils, bien faits et utiles.

Rousseau naît à Genève en 1712 et meurt en 1778 à Ermenonville en France.

Il perd sa mère à la naissance ou peu s'en faut. Son père disparaît de sa vie quand il a 6 ans. Rousseau quitte Genève quand il a 16 ans. Il ne reçoit pas grand

éducation; il est en pratique un autodidacte. Il s'enseigne les mathématiques, le latin, la musique, la chimie, l'italien, l'histoire, la littérature française et la philosophie, et bien d'autres disciplines encore.

On pourrait signaler, comme je l'ai fait à l'occasion d'une question, que ce fait biographique pourrait être rattaché, comment dire, causalement à l'*Émile*: dans son traité, Rousseau a cherché à décrire l'éducation qu'il aurait voulu avoir.

De 1728 à 1742, Rousseau connaît une vie instable, où il change souvent de religion, de domicile et de situation économique. La personne la plus importante est son amante, madame de Warens, dite maman. Une femme, plus âgée que lui, lui sert de prosélyte religieuse, d'amante et de guide intellectuelle. On verra cette figure de la femme dans certains livres de Rousseau, dont l'*Émile*.

De 1742 à 1749, il vit à Paris et tente de se tailler une place dans le monde intellectuel de ce centre de l'Europe et donc sur la scène mondiale. Les personnes les plus importantes de sa vie sont sans aucun doute Thérèse, avec qui il a plusieurs enfants (abandonnés), et Denis Diderot, son meilleur ami, qui l'introduit dans le monde des philosophes et de l'*Encyclopédie*, à laquelle Rousseau contribue.

On pourrait dire que ses expériences à Paris et peut-être ses échecs professionnels et l'abandon de ses enfants ont nourri sa réflexion en vue de l'*Émile*, voire que tout

cela a causé chez lui une sorte de ressentiment dont l'*Émile* est le résultat.

En 1749 et puis en 1762, Rousseau publie d'abord ses deux *Discours*, qui font de lui un auteur influent et une force publique et philosophique majeure à Paris, en France et donc en Europe. Puis, viennent *Lettre à d'Alembert* et la *Nouvelle Héloïse* qui font de Rousseau un penseur encore plus influent, mais qui le séparent pour de bon de ses amis philosophes parisiens.

En 1762, Rousseau publie tour à tour, à quelques jours l'un de l'autre, le *Contrat social* et l'*Émile*. Ces livres, ou du moins les réactions politiques à ces livres, font de lui un homme sans pays, voire un criminel, qui est chassé de la France et de différents États européens. Après un cours séjour en Angleterre, il négocie une entente avec le gouvernement français, entente qui lui permet de vivre dans son pays d'adoption, mais sans y agir : cet auteur controversé, mais populaire, ne doit rien publier ; il obéit à cette condition en ce sens qu'il ne publie aucun des nombreux textes qu'il écrit jusqu'à sa mort, dont les *Confessions*, les *Dialogues* et surtout peut-être les *Rêveries du promeneur solitaire*, véritable introduction exemplaire à la sensibilité romantique.

Comme le montrent ces trois textes, à la fin de sa vie, Rousseau souffre d'une terrible paranoïa qui lui fait croire qu'il est surveillé jour et nuit par les autorités françaises et même européennes, lesquelles, avec l'aide des philosophes, s'attaquent à son œuvre pour le neutraliser.

Il est clair que l'*Émile*, qui est la matière première de ces rencontres a eu un impact terrible sur Rousseau sur le plan pratique et psychologique. Mais il y a bien plus : le livre est *le* livre de Rousseau, selon l'auteur lui-même. Par exemple, le *Contrat social* qui est présenté par beaucoup comme la contribution la plus importante de Rousseau, se trouve résumer dans l'*Émile* et trouve ses bases théoriques et même ses articulations principales dans le *Second Discours* : le *Contrat social* reprend des choses dites ailleurs ; ce qu'on ne peut pas dire de l'*Émile* qui l'englobe. Ou encore, mais à l'inverse, l'*Émile* développe des remarques qu'on trouve dans la *Nouvelle Héloïse* sur l'éducation des enfants, mais en les reprenant de façon systématique de façon à les compléter, les expliquer et les justifier.

Mais c'est Rousseau lui-même qui détermine l'importance de l'*Émile*, et comme presque toujours chez lui, il le fait d'une façon à la fois dramatique et personnelle. Ainsi dans la *Lettre à Christophe de Beaumont*, où il revient sur l'ensemble de son œuvre pour le défendre et se défendre, Rousseau dit de l'*Émile* qu'il est celui de ses livres où il a expliqué « avec toute la clarté dont j'étais capable » que l'homme est naturellement bon, que sa bonté naturelle tient à l'amour de soi et que l'homme en *tombant* dans l'amour-propre devient méchant. Il ajoute que dans l'*Émile*, il a expliqué comment on pourrait empêcher que l'homme devienne méchant même s'il vit en une société faite pour le corrompre et donc même s'il est soumis à l'emprise inévitable de l'amour-propre.

Dans les *Lettres écrites de la montagne*, Rousseau va jusqu'à affirmer que « plein de confiance, j'espère un jour dire au juge suprême : “ Daigne juger dans ta clémence un homme faible ; j'ai fait le mal sur terre, mais j'ai publié cet écrit.” » Il répète cette image dans les *Confessions* et à la fin de la *Lettre à Christophe de Beaumont*. Tout cela pour dire que selon Rousseau lui-même, l'*Émile* est son livre, le livre qui le justifie, celui qui le sauvera ou lui méritera le ciel.

La structure de base du livre.

Le livre de Rousseau est long et, selon ce que dit Rousseau, lui-même assez désorganisé, du moins à la surface. Je lis la première phrase de la préface.

« Ce recueil de réflexions et d'observations... (I page 77) »

Toute remarque sur l'ordre du texte peut aider. Quand le premier livre sera terminé, j'ai l'intention d'offrir quelques pages qui pourraient aider à se retrouver dans les trois premiers livres. J'attends d'avoir *fait* le premier livre pour que ma proposition soit un peu vérifiable et pour qu'elle éclaire les livres deux et trois de plus près dans le temps. En attendant, je propose quelques remarques moins précises qui portent sur la structure générale du livre ¹.

1. Cette intention n'a pas été réalisée. Mais on trouvera un texte qui peut y suppléer.

L'Émile comporte cinq livres. Si on examine bien les mots de Rousseau dispersés ici et là dans le texte, on décèle ce qui suit. Le premier couvre la naissance jusqu'à l'âge d'un an, voire 18 ou même 24 mois, soit l'époque de la dentition (qui commence vers 12 mois et est finie à 24 mois) et le premier apprentissage de la langue (qui commence vers 12 mois et qui produit un instrument déjà assez structuré à 24 mois) ; le second se rend jusqu'à la douzième année ; dans le troisième, Émile va de douze ans à quinze ans. Je lis les premières et dernières pages du livre III.

« À douze ou treize ans, les forces de l'enfant... (III page 262) ».

« Il se considère sans égard aux autres... (III page 324) »

Dans le livre quatrième, Émile atteint 20 ans, ou un peu plus ; le livre cinquième est consacrée à la découverte de Sophie et Émile y atteint 25 ans, alors que l'âge de Sophie est presque impossible à déterminer, mais elle semble avoir quelques années de moins qu'Émile, mettons 20 ou 22 ans à la fin de l'œuvre.

Mais les livres ne sont pas de longueur égale, comme on le remarque tout de suite ; de plus, la longueur des livres ne correspond pas à la longueur de temps qui est couvert par eux. Le livre le plus long est le quatrième qui ne couvre que 5 ans, par opposition au livre II qui est au moins trois fois moins long, tout en présentant à peu près 10 ans de l'apprentissage du héros.

Mais on pourrait dire que le livre est aussi structuré par trois pulsions humaines : la recherche du plaisir, la recherche de l'utile, et la recherche du convenable. Je lis quelques lignes du début du livre III. Lire le paragraphe 10 du livre III (page 265).

« Voyez comment nous approchons par degré ... (I page 265) ».

Ces trois mots, *nécessité*, *utile* et *convenable*, disent trois vecteurs successifs, mais aussi trois moments du développement d'Émile, et de tout être humain normal, du moins selon Rousseau. Cela rappelle une thèse essentielle de Rousseau, soit l'être humain change de façon radicale durant son apprentissage et donc que certaines façons de faire, bonnes en elle-même, par exemple l'apprentissage de la lecture ou l'utilisation des livres, trop rapidement introduites, nuisent à un enfant qui n'en est pas capable, ou n'en a pas besoin, à moins qu'on ne le déforme.

Mais surtout, il y a là trois critères d'évaluation du monde, trois niveaux du cœur, car c'est du cœur humain dont il est question. Si je comprends bien ce qui se passe dans le livre, on pourrait raffiner comme suit : le livre I porte sur la recherche du plaisir sans conscience de soi ; le livre II décrit cette même recherche du plaisir accompagné d'une conscience de soi rendue possible par le langage. Avec le livre III, on ajoute à la recherche du plaisir, la recherche de l'utile, soit des acquisitions diverses, physiques, mais surtout intellectuelles, qui permettent d'augmenter ou du moins

de stabiliser les plaisirs de la vie. Lorsqu'on arrive au livre IV, en raison de la première naissance de la poussée sexuelle, l'individu devient conscient des consciences hors de lui, et donc de ce qui est non seulement plaisant ou utile, mais de ce qui convient à lui et aux autres, et donc du bien moral, c'est-à-dire de son bien en tant que chacun est membre de la communauté humaine.

Ce dernier *concept* ressemble à ce que les Anciens appelaient le *kalos*, le beau, l'admirable, ce qui dépasse le plaisir ordinaire et l'utilité ordinaire. Mais la découverte du convenable, ou du *kalos*, se fait en deux temps, comme l'éducation de celui qui y est sensible : au livre IV, la sexualité commence à agir sur l'individu, mais ce dernier ne rencontre pas l'objet de son désir, qui sert à le rendre aimable avec les autres, pieux envers Dieu et poli en société ; ce n'est qu'au livre V, lorsqu'on parle de Sophie, de Sophie et d'Émile et de la vie familiale, sociale et politique d'Émile que s'accomplit ce qui a commencé à agir bien avant.

En tout cas, voilà ce que je propose comme hypothèse de travail, ou de lecture. Si j'ai raison, chacun pourra vérifier pour soi et faire la preuve que malgré des digressions nombreuses et parfois difficiles à placer, il y a dans la tête et dans le livre de Rousseau un tout dont les grandes parties, soit les livres, sont bel et bien des parties. Or ces grandes parties sont divisées et divisibles et organisées organisables en elles-mêmes, comme je tenterai de le montrer.

La première page du livre.

Je commence la lecture du livre comme tel avec quelques remarques qui partent des premières informations que reçoit tout lecteur, soit le titre, le sous-titre et l'exergue, ou épigraphe. Dans la prochaine section, je m'arrêterai pour signaler certains passages de la préface.

1. Le titre, ou le rôle de l'imaginaire.

Le traité pédagogique de Rousseau, qui porte le nom *Émile*, est en même temps l'histoire d'un individu qui porte le nom *Émile*, comme je l'ai reconnu lors d'une réponse à une question la semaine dernière. *L'Émile* est donc un traité par l'exemple, mais un exemple imaginaire : Rousseau invente le personnage ; il ne prétend jamais qu'il a bel et bien existé. Pour mieux comprendre les principes pédagogiques qu'il expose, il les illustre par des applications circonstanciées qui ne prétendent pas du tout être tirées de l'expérience précise de la scène qui est décrite, des événements qui seraient bel et bien arrivés et qui ancrent le récit dans le réel : les illustrations sont pour ainsi dire racontées, et non décrites, dans une fiction. On peut donc dire qu'Émile est un exemple imaginaire qui illustre les règles et remarques universelles que fait Rousseau.

Ce choix est sujet à plusieurs remarques : il ne s'agit pas ici, et par la suite, de réfuter Rousseau en raison de la faiblesse épistémologique de son texte, quoique le choix de cette façon d'exposer les idées soit sujet à toutes sortes de remises en question. J'expose quelques-unes

de ces remises en question qui en tant que quasi critiques servent quand même à mieux comprendre ce qui se passe dans le livre.

a. D'abord à quoi sert d'illustrer une idée par un exemple, si l'exemple est tiré de l'idée et non l'idée de l'exemple ? Pour comprendre cette quasi-critique, on n'a qu'à comparer, comme si souvent, ce que fait Platon à ce que fait Rousseau : le Socrate de Platon peut prétendre être, au moins en partie, un fait, un fait historique, dont on peut tirer des leçons ; Socrate a existé, il a discuté avec ses concitoyens, il est mort en affirmant la primauté de la vie philosophique ; à partir de lui ou de son cas, on peut prétendre que la philosophie a telle nature parce qu'il a vécu, qu'il a parlé et qu'il est mort comme il l'a fait, et qui est représenté au moins en partie par son disciple Platon, témoin pour ainsi dire historique de Socrate le philosophe exemplaire. Rousseau ne peut pas du tout prétendre qu'il en est ainsi pour *Émile* : on ne peut pas aller de l'existence d'*Émile* à l'existence d'un homme naturel ou d'une nature de l'homme qu'on peut éduquer de telle ou telle façon, comme on irait d'un exemple réel vers une pensée.

Et il n'en est pas du tout ainsi, même pour Rousseau : la présentation de l'idéal de la bonne éducation coiffe une illustration qui porte le nom *Émile*, mais qui n'a jamais existé de l'aveu de celui qui propose l'illustration. Et on peut d'autant mieux protester, me semble-t-il, que ni l'idéal et ni l'illustration qui en sort n'ont quoi que ce soit à faire avec la réalité : Rousseau avoue que non

seulement l'exemple Émile n'a pas existé, mais qu'il ne peut pas exister; par exemple, ça prendrait des centaines de personnes obéissant au doigt et à l'œil à un gouverneur sage et infatigable qui est presque aussi jeune qu'Émile pour que l'éducation d'Émile soit réussie; du coup, l'éducation d'Émile décrite dans le livre est si irréaliste que la proposition de Rousseau non seulement peu éclairante, mais qu'elle est même une occasion de ne pas croire la théorie de Rousseau.

b. On peut se demander pourquoi il faut appeler l'illustration inventée par Rousseau *Émile*, comme s'il était un personnage de roman, et pourquoi il faut entrer dans autant de détails insignifiants, ou peu s'en faut. D'abord, il est impossible de savoir pourquoi Rousseau a choisi ce nom (en tout cas, je n'ai trouvé personne qui ait donné une explication éclairante). Aussi, et cela est lié au fait que Rousseau lui donne un nom, on ne comprend pas pourquoi Rousseau tient à ce que son Émile ait une histoire. Car, à mesure qu'on avance dans le traité, Émile devient de plus en plus réel, et il acquiert non seulement des capacités, mais il retient les expériences qu'on a imaginées pour lui et décrites dans les pages précédentes. En somme, à mesure qu'on avance dans le traité, le texte de Rousseau se transforme en roman. Tous les commentateurs l'ont remarqué. Pour le dire autrement, à quoi servent les détails nombreux, précis et accidentels dont sont faites les illustrations que présente Rousseau? Ou encore, ne faut-il pas se protéger contre le côté romanesque de l'illustration qui s'appelle Émile? En fin de compte, la difficulté est la suivante: quand on lit un roman, on sait qu'on lit un

roman ; quand on est devant, et dans l'*Émile*, on ne le sait plus ce qui en est de ce qu'on lit, et on ne sait plus comment *lire* les événements pédagogiques de la vie du personnage Émile.

c. Rousseau n'est même pas cohérent dans sa présentation de son illustration qui porte le nom *Émile* : parfois, il dit que tel fait décrit en un endroit appartient à la vie de son Émile final, mais parfois, il dit en toutes lettres que tel autre fait, décrit lui aussi, (l'émulation dans la course, qu'on trouve dans le troisième livre [j'y reviendrai quand je parlerai des maladresses de Rousseau]) ne lui appartient pas. Mais plus tard encore, on apprend que ce fait raconté en un endroit, pourtant exclu en un autre, est bel et bien arrivé à Émile selon une troisième affirmation. On dirait que Rousseau ne respecte ni la logique romanesque ni la logique de la pure illustration.

Et je ne parle pas ici des nombreuses fois où il illustre ses propos d'histoires tirées de sa propre vie...Au fond, quel est l'exemple par lequel Rousseau illustre ses idées ? Émile ? ou lui-même, caché sous le nom d'Émile ? ou les deux à la fois ? Si c'est Émile qui sert d'illustration, pourquoi raconter quelque chose tiré de sa propre vie ? Si c'est l'auteur lui-même, pourquoi parler d'Émile, un Émile fictif plus ou moins cohérent sur le plan littéraire ?

Et je ne parle pas encore de la dernière section du quatrième livre, où pour expliquer ce qu'est le goût (jugement intuitif des valeurs esthétiques, selon des

normes sociales délicates) et surtout le goût de l'homme naturel, Rousseau ne parle pas d'Émile, ni de lui-même enfant, mais se met à rêver de ce qu'il ferait s'il était riche. Après avoir rêvé de cette façon pendant une quinzaine de pages, il s'arrête et écrit (on ira voir à la fin du livre) : « En passant ainsi le temps, nous cherchons toujours Sophie et nous ne le trouvons point (IV, page 527). » Qui est nous ? Rousseau dans le récit, soit le gouverneur ? Rousseau qui écrit ? Les deux à la fois ? Voire, les deux plus le lecteur entré on ne sait trop comment dans le récit ? Impossible de le dire. Et voilà que tout ce beau monde passe au livre cinq, qui présente Sophie. Donc, c'est encore une fois, la lecture du livre qui est rendue problématique : sur quoi au juste Rousseau s'appuie-t-il pour non seulement proposer, mais aussi pour prouver ce qu'il propose ? On serait tenté à quelques reprises de conclure que Rousseau a écrit des *Rêveries pédagogiques* avant d'écrire ses *Rêveries du promeneur solitaire*.

Je reprends l'ensemble du problème à partir du titre et du nom du personnage. Que signifie Émile ? Il est plus qu'une illustration ; il est moins qu'un être réel. Pour le dire d'une autre façon encore, comment vérifier si ce que dit Rousseau au sujet de l'être humain est vrai ? J'avoue que cela n'est pas bien clair, et que Rousseau ne s'explique jamais tout à fait, ou du moins jamais à ma satisfaction. Pourtant, il me semble que la réponse pourrait être quelque chose comme ceci.

La solution de toutes ces difficultés se trouverait dans ce qu'on pourrait appeler le principe épistémologique de

Rousseau, un principe assez nouveau, mais qui me semble atteindre le cœur de son projet. Pour lui, la vérité ne se découvre pas dans les faits comme tels, mais à *partir* des faits, qui font naître autre chose que la vérité effective. Car la vérité ne se trouve pas dans le factuel comme tel, mais dans ce que la description des faits racontés, ou un récit imaginaire, réveille en soi : le lecteur doit vérifier dans son cœur, dans ce qu'il voudrait qui soit ; ce qui est est moins vrai que ce qui devrait être, et *Émile* est une présentation qui permet au cœur sain, ou ce qui reste de sain dans le cœur du lecteur, de deviner ce qui est vrai, de désirer pour de vrai ce qui est vrai, soit ce qui est vrai même s'il n'existe pas. Peut-être faudrait-il le dire ainsi : le possible, un certain possible découvert au fond de soi, est plus élevé que ce qui est.

Fort bien, pourrait-on répondre, mais pourquoi présenter ce quasi-cas qui porte le nom *Émile*? Je reviens ici sur une remarque que j'ai faite la semaine dernière suite à la question de quelqu'un. Ce qui est important pour Rousseau est visible d'abord dans la singularité d'un être singulier (je demande pardon pour la circularité de la tournure) : la vérité au sujet de l'être humain est qu'il est un individu, une personne et qu'en même temps, les principes de la vérité sont d'abord des émotions et que la vie est d'abord la vie du cœur et le cœur a toujours une histoire. Or pour parler de l'individualité de l'être humain et de ses sentiments et de son cœur, il est mieux, il est même indispensable, d'en parler sous la forme de l'individualité, d'où les

récits imaginaires suivis de récits tirés de son propre passé.

Mais, et il faut sans doute revenir sur ce point, un individu est un être historique, soit un être qui se transforme en raison de nécessités naturelles et d'expériences personnelles. C'est ce qu'on pourrait appeler l'insistance typique de Rousseau sur l'histoire de l'homme, et même sur l'histoire de l'individu pour comprendre et l'être humain en général et chacun en particulier. À la limite, on pourrait y voir une sorte de *psychologisation* de la réflexion anthropologique : ce qui arrive, les événements qui se déploient dans le temps, tout cela est crucial pour répondre à la devise « Connais-toi toi-même ». J'oserais suggérer que le statut épistémologique, si favorable depuis cent ans, de la psychologie, de la psychanalyse et de la psychothérapie trouve son origine dans les remarques de Rousseau dans le *Second Discours*, *l'Émile* et les *Confessions*.

Si tout cela est vrai, présenter un élève imaginaire qui porte le nom *Émile* est une meilleure façon de présenter ce qui est vrai parce qu'il est un quasi-individu qui a un cœur et une histoire ; de plus, il est une meilleure façon de présenter la vérité de ce qui devrait être que ne le serait un exemple qui serait une illustration et rien de plus ; il est une meilleure façon de présenter que ne le serait un exemple tiré de la réalité, parce que la réalité ne **présente** pas les choses dans leur pureté, dans leur idéalité que seul le cœur perçoit, et donc dans leur vérité.

2. Le sous-titre, ou les autres sujets du livres

Le sous-titre du livre, qui sert à préciser le titre, est *De l'éducation*. On en conclut que *l'Émile* est un traité de pédagogie. Cela est vrai, mais c'est seulement une partie de la vérité. Je l'ai déjà dit, mais je veux revenir là-dessus pour mieux éclairer ce qui est en jeu, et ce qu'il faut pour bien lire le texte. Pour le comprendre, on peut écouter ce que Rousseau dit de Platon dans la préface. «Lisez la *République* de Platon. Ce n'est point un ouvrage de politique, comme le pensent ceux qui ne jugent des livres que par leurs titres. C'est le plus beau traité d'éducation qu'on ait jamais fait (page 86). »

Puisque, selon Rousseau, un traité de politique peut aussi être un traité de pédagogie, il faut se demander si en lisant *l'Émile ou de l'éducation*, on fait partie de ceux qui jugent des livres par leurs titres, ou leurs sous-titres, mais en inversant ce qui se passe avec la *République* de Platon. Or si on fait partie de ceux qui jugent en réfléchissant pendant qu'ils lisent tout le livre et non seulement son titre ou sous-titre, on se rend vite compte que *l'Émile* est un traité de pédagogie, mais aussi bien plus, et surtout peut-être un traité de politique : en tout cas, on y trouve de nombreuses remarques politiques, et les autorités politiques les ont bel et bien entendues et ont réagi à la manière des autorités politiques, qui jugent de ce qui pourrait leur nuire. Et il y a des preuves, nombreuses, qu'elles ont eu raison.

Ainsi, à la fin du livre cinq, Rousseau présente un résumé du *Contrat social*. Les pages qui portent le titre « Des voyages » ne sont pas au sujet des voyages, mais au sujet des conclusions politiques qu'Émile tirera en voyageant de par le monde. Mais bien avant, dans le premier livre, par exemple, des remarques sur l'allaitement des enfants deviennent une analyse de la société française contemporaine de Rousseau. Il faut donc conclure que le sous-titre de l'*Émile* est en un sens trompeur parce qu'il est aussi, comme les *Discours* et le *Contrat social*, beaucoup de remarques politiques. Pour le dire autrement, on ne peut comprendre l'éducation telle que pensée par Rousseau sans tenir compte de la politique et du politique. Je l'ai dit, je le répète et je reviendrai de temps en temps sur cette donnée, ou ce vecteur, essentielle, de l'*Émile*.

Ce qu'il faut faire.

Il faudrait avoir lu et fini la préface, parce que les remarques que je ferai la semaine prochaine porteront sur l'ensemble de cette partie. Puis suivront les remarques initiales sur le livre premier.

Troisième semaine.

Ce qui a été fait.

Au début de chaque rencontre, je rappelle ce qui a été présenté la semaine dernière.

J'ai expliqué qu'il y avait une deuxième sorte de notes dans l'édition de l'*Émile* que je propose, dues à l'éditeur Pierre Burgelin, lesquelles offrent de l'information historique et herméneutique et au fond philosophique sur le texte de Rousseau. À chacun de faire ce qu'il veut de ces notes, mais je ne m'y attarderai pas, me contentant d'aborder le texte de Rousseau lui-même dans la mesure de mes moyens.

J'ai présenté la vie de Rousseau en insistant sur les liens qu'on pouvait établir entre sa biographie et le livre qui a bouleversé sa vie.

J'ai présenté ce que j'ai appelé la structure de l'œuvre. J'y reviendrai quelques fois encore et même dès aujourd'hui, mais je prétends au moins ce qui suit. Il y a sans doute des éléments de désordre dans le texte de Rousseau (et j'en signalerai quelques-uns), mais son texte suppose une évolution naturelle de l'âme humaine qui est mimée, si l'on veut, par les types de considérations qui apparaissent dans le texte de son traité : l'ordre naturel est à la base de l'ordre du texte, et

d'abord des divisions en cinq livres, dont les trois premiers qui seront l'objet de ces rencontres.

J'ai ensuite commencé à présenter des remarques sur le titre, sur le sous-titre et l'épigraphe.

Pour ce qui est du titre, j'ai signalé qu'Émile est l'exemple imaginaire que propose Rousseau pour illustrer ses suggestions. Mais cet exemple, qui est bel et bien imaginaire, et d'autres, qui sont problématiques pour d'autres raisons, obligent à réfléchir sur ce que j'appellerais le fond épistémologique des propositions de Rousseau. J'ai proposé la suggestion suivante : l'auteur de *l'Émile* prouve ses idées moins par des faits observables ou leur réalisation probable que par ce que chacun sent en soi dans son cœur, soit qu'une éducation semblable serait souhaitable.

J'ai commencé les remarques sur le sous-titre en signalant que ce traité de pédagogie est aussi un traité de pensée politique. J'ai indiqué pourquoi en donnant un ou deux exemples tirés des livres I et V.

Avant de continuer et de terminer ces remarques sur la première page, je m'arrête pour recevoir des questions, des commentaires ou des objections.

Le sous-titre (suite et fin)

Il s'agit maintenant de terminer la section que je n'avais pas pu finir au dernier cours, puis d'aborder la préface

et, si tout va comme je l'espère, d'entamer le premier livre.

J'avais donc indiqué que ce texte, qui porte le sous-titre « De l'éducation », était aussi un texte qui traite de politique et que j'allais signaler plusieurs endroits où Rousseau s'éloigne du sujet officiel annoncé dans le sous-titre pour traiter de politique. Mais il y a plus encore à dire sur ce sous-titre pour mieux comprendre l'ampleur de ce livre et surtout pour se préparer à le lire comme il faut.

Le sous-titre « De l'éducation » est réducteur, ou trompeur, aussi parce qu'il y a aussi une autre discipline ou un autre thème qui est en jeu pour Rousseau : l'*Émile* est aussi un traité de théologie. La section centrale du livre quatre qui porte le nom « Profession de foi du Vicaire Savoyard » est une présentation d'une toute nouvelle forme de religion (je l'appellerais la religion naturelle sentimentale, ou le déisme sensible par opposition au déisme rationnel), une présentation doublée d'une explication rationnelle des impossibilités de toutes les religions révélées. Cela termine avec les mots suivants qui sont clairs : « la religion naturelle, à quoi je me borne avec mon Émile (IV, pages 471-472) ».

Il y a au moins deux mots importants dans ce paragraphe : la religion naturelle que propose Rousseau est rationnelle, dit-il, mais elle est le produit des sentiments. Quoique cela puisse sembler contradictoire, il faut prendre les deux mots au pied de la lettre : la

pensée de Rousseau prétend rendre compte de la religion en s'appuyant sur les deux facultés humaines, soit la raison et le cœur, mais, je répète, dans le monde de Rousseau, c'est le cœur qui est l'essentiel. Soit dit en passant, le Vicaire Savoyard est un autre de ces personnages inventés par Rousseau : le Vicaire Savoyard n'a jamais existé, mais il parle à un jeune homme qui semble être Rousseau ou une version imaginaire de Rousseau, lequel jeune homme pourrait servir d'exemple pour Émile. Soit dit en passant aussi, ce ne sont pas seulement les autorités politiques françaises et genevoises qui ont dénoncé le livre : les autorités catholiques et les autorités calvinistes en ont fait autant ; elles ont prétendu que le livre de Rousseau était plein de considérations théologiques, voire qu'il était une arme contre leurs deux figures du christianisme ; elles ont prétendu que Rousseau était l'adversaire, malgré toutes ses protestations, du fond même du christianisme.

Je mets tout cela ensemble : traité de pédagogie, traité de politique, traité de religion, l'*Émile* est un traité au sujet de la condition humaine ; car les humains apprennent, les humains vivent avec d'autres êtres humains dans des sociétés organisées par des lois et des autorités qui peuvent punir, les humains ont des dieux (ou des religions ou des opinions qu'ils partagent et qui les guident comme le font les morales des religions). Voilà pour Rousseau trois choses cruciales à savoir au sujet des humains, et tout ce qui appartient à la condition humaine est examiné dans l'*Émile*.

J'ajoute enfin que le titre *Émile* devrait être complété non seulement par le sous-titre de fait, mais par un ajout, ou une sorte de sous-titre complémentaire.

« Nous voici parvenus au dernier acte (V page 528) ».

Au risque de dire une fausseté dans le sens strict, je prétends que le vrai titre de l'*Émile* est *Émile et Sophie* (cela est d'ailleurs le titre d'un roman que Rousseau avait commencé et qui servirait de complément à l'*Émile*), et que son vrai sous-titre est *ou de l'éducation de l'homme et de la femme*, parce que presque un tiers de son traité porte sur l'éducation des femmes, sur la différence entre les hommes et les femmes, et sur l'importance de la vie des femmes dans la vie des hommes, et donc sur la préparation d'un sexe pour l'autre et de l'autre pour l'un. À la limite, on pourrait dire qu'il y a une troisième discipline qui s'ajoute à la politique et à la théologie pour compléter ce traité de pédagogie, soit la sexologie.

Mais ceci est sûr et incontournable : l'*Émile* porte sur les femmes et l'éducation, et sur l'éducation de la passion sexuelle, laquelle est perçue comme fondamentale à toutes les questions humaines, politiques, sociales, économiques, religieuses, médicales et ainsi de suite. Et voilà une autre dimension essentielle de la vie humaine : il y a deux sexes, et ces deux sexes doivent apprendre à vivre ensemble, ou pour le dire autrement, ils doivent être éduqués comme il faut pour pouvoir vivre ensemble.

Pour rattacher, peut-être maladroitement, ce texte déjà vieux à l'époque présente, les hommes et les femmes qui vivent à l'époque du #metoo auraient intérêt à se demander si cette action sociale qui paraît si nouvelle n'est pas elle aussi rousseauiste, ou encore mieux si l'*Émile* de Rousseau n'aurait pas des suggestions à faire sur cette question aujourd'hui brûlante, soit les comportements croisés entre les hommes et les femmes. Du coup, encore une fois, je conclus que l'*Émile* porte sur la nature humaine, ou la condition humaine, mais cette fois pour autant qu'elle est marquée par la différence, ou la complémentarité, biopsychologique des sexes.

Ceci au moins peut commencer à être clair : à mon avis, s'appuyer sur le sous-titre de l'*Émile* pour ne lire qu'un traité de pédagogie qui vise un jeune mâle est problématique, voire bel et bien réducteur. J'annonce donc que chaque fois qu'il me le semblera important je sortirai des considérations sur l'éducation *pure* comme le fait Rousseau.

L'exergue.

Comme tous les autres textes de Rousseau, l'*Émile* comporte un exergue, ou une épigraphe ; et ici, encore une fois, comme pour les *Discours*, comme pour la *Nouvelle Héloïse*, beaucoup peut être deviné dès ces premiers mots de l'auteur. Voici quelques suggestions.

D'abord, j'examine le texte lui-même qui, par malheur, n'est pas traduit dans l'édition Folio : *Sanabilibus*

ægotamus malis ; ipsaque nos in rectum genitos natura, si emendari velimus, juvat. Une traduction un peu serrée donnera ceci : « Guérissables sont les maux dont nous souffrons ; et si nous voulons nous amender [*corriger, purger*], la nature elle-même nous aide, nous qu'elle a engendrés pour être droit [*dans le droit*] »

La citation est tirée de Sénèque et d'un traité qui porte le titre *De ira*, ou *De la colère*. Sénèque est un stoïcien et donc un Ancien. Cette observation est l'occasion de rappeler que Rousseau cite les Anciens, mais qu'il est en même temps un Moderne. En tout cas, il est certain que Sénèque qui est cité par lui ici n'a pas la même idée de l'homme que celle de Rousseau, puisqu'en gros les Anciens, et certes Sénèque, mettent l'accent sur la raison comme faculté humaine cruciale (l'homme est un animal raisonnable), alors que Rousseau met l'accent sur le cœur (l'homme est un être sensible). En d'autres mots, le bien-être humain est, pour un Sénèque, une fonction de la rationalisation de l'existence, de la soumission des sentiments au contrôle de la raison et donc de l'épanouissement de la raison en elle-même, alors que Rousseau pense bien autre chose ; car pour Rousseau, la vie la meilleure est la vie selon un cœur sain, qui, lui, guérit et guide la raison comme il le faut ; certes, il faut guérir le cœur comme le dit Sénèque, mais c'est la santé du cœur ou la tendance vers la santé qui est la clé de toutes les solutions ; la raison a sans doute un rôle à jouer dans la santé mentale, mais la santé cordiale est toujours l'essentiel, et s'il n'y avait pas par nature une tendance vers la santé cordiale, la raison ne pourrait rien.

De plus, et c'est une seconde différence entre Rousseau et Sénèque, le traité de Sénèque focalise sur la colère, comme passion humaine malade et pathogène ; elle est le mal de base qui cause les autres maux, et les plus grands. Pour Rousseau, c'est l'amour-propre qui est la passion problématique au cœur de tout ce qui va mal. Sans doute, les deux analyses se recoupent : la colère dont traite Sénèque est souvent liée à l'image de soi, et l'amour-propre de Rousseau est souvent, pour ne pas dire toujours, violente et donc colérique. Il n'en demeure pas moins que pour Rousseau, le danger fondamental de la vie est la perte de soi dans l'image de soi qui se trouve chez les autres ; pour Rousseau, la dimension la plus difficile de la vie est sa dimension sociale ; pour lui, le danger premier se trouve dans la relation émotive de l'individu à ceux qui l'entourent, et la colère, et la violence qui s'ensuit, est un effet sans aucun doute, mais bien secondaire, de l'amour-propre.

On pourrait le dire comme ceci : pour un stoïcien, la colère est naturelle, mais une vie naturelle supérieure peut être atteinte du fait qu'on se purge de la colère, et cela se fait par la raison ; pour Rousseau, l'amour-propre n'est pas naturel ou n'appartient pas à la vie la plus naturelle, mais que cette passion est inévitable dans le monde développé et pour à peu près tous les humains ; du coup, il faut découvrir et entretenir un mode de vie très artificiel, ou du moins bien différent de celui qui existe d'emblée dans les sociétés que l'histoire a produites, pour protéger autant que possible les

humains contre les effets bien nocifs de la société. Ce sera ce qui sera présenté dans l'*Émile*.

En un sens, et c'est une dernière différence, ce qui sépare les deux penseurs, celui qui cite et celui qui est cité, se situe dans la façon de comprendre l'expression latine *in rectum*. Pour les deux, la nature et la droiture vont ensemble ; pour Rousseau, la nature se trouve comme une donnée qu'il ne faut pas perdre, qu'il faut retrouver pour ainsi dire avant que la société ne pervertisse l'homme ; pour Sénèque, il faut arriver à la nature, parce que le droit est quelque chose qu'on atteint, et non quelque chose qu'on retrouve ; il faut passer par la société pour acquérir la raison et ainsi se guérir. Pour le dire d'une autre façon, tout en citant Sénèque, Rousseau aurait préféré que le texte dise *a recto*, ou *in recto*, plutôt qu'*in rectum*.

Mais j'ajoute maintenant un point où les deux se retrouvent. Je note d'abord qu'il y a une chose qui apparaît deux fois dans le texte sous forme de nom et de pronom, soit la nature.

Je crois qu'il faut noter que l'homme a été droit, ou peut le devenir, par la nature, selon Sénèque et Rousseau, et qu'il peut retrouver ou atteindre sa droiture par l'action de la nature et être guéri. Or cela n'est pas la façon de penser d'un chrétien. D'abord, pour un chrétien, la nature n'est pas la base de tout : la base de tout est la volonté de Dieu, Créateur de tout ce qui existe et donc des êtres humains, Providence qui guide toute l'histoire de l'Univers et donc celle de l'homme, Maître du

royaume des cieux, c'est-à-dire de la vie après la mort où les élus seront guéris par la grâce de Dieu. Pour le dire autrement, on guérit l'homme par la prière et la foi et la charité encadrée par l'autorité de l'*ecclesia*.

Plus grave, pour un chrétien, comme Paul, Augustin ou Pascal, le problème humain fondamental n'est ni la colère, ni l'amour-propre, mais le péché, soit le refus de Dieu et de la foi, ce qu'Augustin appelle l'amour de soi jusqu'à la haine de Dieu. Certes, la colère et l'amour-propre seraient condamnés par un chrétien, mais parce qu'ils sont des conséquences du péché, qu'on appelle le péché originel, ou les péchés qui sont les suites du péché originel. Or le péché est le résultat de l'acte d'individus que ce soit Adam, Jean-Jacques Rousseau ou Gérard Allard. Pour le dire en faisant référence à la littérature théologique et à un autre livre de Rousseau : les *Confessions* de saint Augustin racontent les fautes de l'auteur pendant qu'il se confesse devant le Christ, alors que dans les *Confessions*, Rousseau s'adresse aux humains et tente de montrer les origines des actes, des joies et des malheurs de l'auteur.

Enfin, et peut-être surtout, selon un chrétien l'homme ne peut pas se guérir lui-même ou par la seule nature. Pour le dire à la manière des chrétiens, le péché originel exige un Sauveur, et sans la venue d'un Sauveur (son incarnation, sa crucifixion et la rédemption qu'il opère ainsi), le péché originel n'est pas guérissable ; il en est de même des péchés qui sont les conséquences du péché originel. Au contraire, et Sénèque et Rousseau qui le cite disent qu'il faut guérir l'homme, et qu'on, soit les

êtres humains, peut le faire, que ce soit par la raison ou par une nouvelle éducation, mais ni l'auteur cité ni celui qui le cite (il faut être éveillé à cela et je le signalerai de temps en temps) ne dit que Dieu y est pour quelque chose : le soutien de l'action humaine, et non divine, est la nature, qu'elle soit la raison (pour Sénèque) ou la droiture originelle du cœur (pour Rousseau). En somme, la citation que choisit Rousseau ne nomme pas Dieu, mais la nature, et le traité qu'il écrit n'est pas une prière, ou une invitation à prier, mais un moyen de découvrir ce qui en est de la nature, et surtout la nature humaine.

On peut toujours prétendre que derrière la nature qui a engendré les humains se trouve Dieu, voire le Dieu des chrétiens, et que Rousseau (ou Sénèque) est au fond un chrétien. Je crois que cette prétention ne tient pas la route. Et ce malgré certaines interprétations de la « Profession de foi du Vicaire Savoyard », lequel prêtre imaginaire est un chrétien sans doute, mais un chrétien par accident, si on veut bien me passer cette expression.

La préface ou l'apologie du livre de Rousseau.

La préface de l'*Émile* doit servir à introduire le lecteur au livre. En tant que lecteurs du livre, il est bon de s'y attarder. Rousseau y fait une série de remarques apologétiques, soit il défend son texte et en fait la promotion. Au fond, Rousseau se préoccupe de la réception de son livre et affronte d'emblée les objections qu'on lui fera et les défauts qu'on trouvera à son livre et tente de répondre à ses détracteurs prévus ; mais il tente aussi de faire la preuve que son livre est non seulement

pas mauvais (comme le voudrait une apologie défensive), mais encore une œuvre utile.

J'en reprends quelques-unes de ses remarques.

1. Il reconnaît que son livre paraît désordonné. J'ai déjà tenté de montrer que malgré le désordre occasionnel indéniable, il y a un ordre qui apparaît et même qui est signalé par Rousseau lui-même.

Mais il ajoute tout de suite que malgré ce défaut, il croit que ce qu'il propose est quand même vrai, et que cette vérité porte sur au moins deux points.

« On ne connaît point l'enfance... (page 77) ».

Et :

« À l'égard de ce qu'on appellera... (page 78) ».

Ces deux points sont liés : la marche de la nature dont il parle à la fin implique qu'il y a des étapes dans le développement psychologique ; et une de ces étapes, celle qu'on connaît surtout dans les trois premiers livres est celle de l'enfance, dont il parle dans la première citation.

Voici ce dont il s'agit, et ce sur quoi je reviendrai quelques fois à l'avenir en suivant l'auteur à la trace. Rousseau prétend qu'en essayant d'éduquer les êtres humains comme si l'enfant était un petit homme adulte et comme si l'éducation servait à former tout de suite un

adulte complet, on se trompe. Et son livre sert à détromper. Et en cela, il est utile, même s'il était désordonné.

J'ai déjà dit que Rousseau est en un sens l'inventeur (dans les deux sens du mot) de l'adolescence, et que cela se présente surtout dans le livre IV. Je crois qu'on pourrait dire qu'il voudrait aussi qu'on découvre l'enfance, du moins l'enfance véritable, et que c'est le sujet des trois premiers livres. Au fond, sa double découverte ou proposition de l'*Émile* est semblable à celle qu'il propose dans le *Second Discours* : les hommes qui imaginent l'homme primitif se représentent un homme comme eux, mais sans les moyens modernes ; ils concluent que l'homme primitif est malheureux parce que mal adapté à son milieu ; c'est une erreur, une erreur grave qui affecte tout, et tout ce qu'on pense au sujet de l'homme et tout ce qu'on met en place pour le bien des hommes. L'*Émile* propose quelque chose de semblable en ce qui a trait à l'éducation de l'enfant.

En tout cas, les trois premiers livres de l'*Émile*, qui sont l'objet de ces rencontres, visent à faire voir l'enfant, mais tel qu'il est par nature ou dans les faits (ce dernier mot est comme toujours difficile à comprendre quand on veut suivre Rousseau). Au lieu de le voir comme un adulte qui n'a pas de moyens adultes, Rousseau cherche à le montrer comme un enfant avec des besoins d'enfants, lesquels en gros peuvent être satisfaits sans qu'on en fasse tout de suite un adulte ; pour faire un adulte solide et heureux, il faut d'abord faire un enfant solide et heureux. Selon Rousseau, l'erreur des

pédagogues trouve son socle là : on veut en faire un adulte tout de suite, et on en fait un esclave sur le plan psychologique ; en détruisant la vie de l'enfant, on se prépare à détruire les vies des adultes.

2. Il prétend que son livre est constructif plutôt que critique comme ceux des philosophes des Lumières.

« Je remarquerai seulement que, depuis... (page 77) ».

Il faut voir que, malgré ce qu'il semble suggérer ici, Rousseau critique lui aussi ce qui se fait à son époque. On devine très tôt, par exemple et grâce aux mots mêmes de Rousseau, que ce qu'il propose ne respecte pas ce qui se faisait à son époque dans les collèges religieux européens.

Mais en faisant cette remarque-là, il cherche à établir qu'il a une autre vision de celles de philosophes et peut-être surtout un autre ton qu'eux. C'est de façon brève une indication qu'il se sépare encore ici de ce que ses anciens confrères, les philosophes, proposent. Je reviendrai sur ce point à mesure que j'avancerai dans les trois premiers livres.

Mais en gros, on peut dire que pour Rousseau, la confiance typique des philosophes, qu'ils savent remplacer la foi et les institutions religieuses par la raison et des savoirs solides, cette confiance est erronée ; elle est d'autant plus erronée qu'ils sont moqueurs et donc qu'ils ne respectent pas du tout ce qu'ils veulent remplacer. Pour le dire autrement, même

si Rousseau a participé à l'*Encyclopédie*, qui est un livre qui fait la promotion de la modernité par les livres et la critique du monde de la foi, les livres, et surtout les livres modernes, sont mis à mal dans l'*Émile*. Par exemple, Locke qui est cité ici est souvent critiqué dans la suite.

J'ajoute tout de suite et j'y reviendrai, qu'il y a un autre livre, la *Bible*, qui, selon les philosophes, devait être remplacée par l'*Encyclopédie*, un autre livre donc qui est mis à mal par les suppositions de l'*Émile*. Mais Rousseau fait tout ce qu'il peut pour laisser une place à la religion, une religion comme le christianisme qu'il doit refaire en profondeur cependant. Un christianisme tant et si bien refait que bien des chrétiens de l'époque ne le reconnaissaient plus.

Peut-être le point le plus important à retenir est le suivant : dans la grande bataille du XVIIe siècle entre l'Église et les philosophes, Rousseau tient une troisième position, ou encore il s'oppose tour à tour aux uns et à l'autre. C'est du moins ce que je tenterai de signaler de temps en temps.

3. Le troisième point porte sur l'impression que produit son livre, soit qu'il serait impraticable : il dit que son livre paraît être une rêverie et une chimère.

« On croira moins lire un traité d'éducation... (page 78) ».

La réponse de Rousseau est au moins double. Il prétend que son livre paraît impraticable parce qu'on est dans

l'illusion, ou que son récit paraît une rêverie parce qu'il ne pense pas comme les autres. Je trouve que le mot *sentiment* employé ici est bien important. Et il demande à ses lecteurs de tenter de sortir de leurs opinions préconçues ou leurs sentiments déformés.

Il répond aussi qu'il y a deux aspects au problème de l'éducation. On peut chercher à connaître ce qui serait le meilleur un point, c'est tout ; mais il y a aussi ce qui est praticable en raison des circonstances. Rousseau reconnaît que le monde tel qu'il est rend presque impossible la réalisation de ce qu'il propose. Mais il prétend que cela ne détruit pas la vérité, disons idéale, de ce qu'il présente. Il prétend même qu'on ne peut arriver à faire de bonnes choses en éducation que si on imagine avec lui l'idéal. Pour le dire d'une autre façon, selon le Rousseau, l'impossible n'est pas toujours faux ; certains impossibles sont vrais, et conduisent à des solutions pratiques qui sont plus vraies que celles qui sont en place.

« En toute espèce de projet... (page 79) ».

Et :

« Au premier égard, il suffit... (page 79) »

Mais il n'explique pas cependant comment il peut fonder cet idéal qu'il propose. La semaine passée, j'ai tenté d'indiquer une façon de comprendre sa solution : le fondement de l'idéal n'est pas un fait ou des faits dans le sens ordinaire du terme, que ce soit politique,

physique ou pratique. Cependant, le fondement de sa pensée, la justification de sa rêverie, ou de sa chimère, se trouve dans la réaction factuelle du cœur à un récit où l'imagination exprime les besoins humains tels qu'on voudrait qu'ils s'expriment et se satisfassent.

Dans la dernière phrase de cette citation, j'entends la dernière expression comme suit : il est question des besoins humains et donc des passions humaines, mais il est question des solutions qui respectent le plus les désirs humains les plus profonds. Le mot *cœur* dit tout en un sens. L'anthropologie de Rousseau, la pédagogie de Rousseau, la politique de Rousseau et la religion de Rousseau sont celles du cœur, non de la raison, non de la tradition, non de l'histoire de l'Occident. Ce qu'il propose est nouveau, tout à fait nouveau.

« En exposant avec liberté mon sentiment... (page 78) ».

Cette dernière citation me semble tout dire et surtout indiquer qu'il y va pour le lecteur de la seule question qui importe pour lui et pour ceux qu'il aime : une éducation comme Rousseau propose rend-elle le bonheur plus probable ?

À moins qu'il n'y ait des questions sur la préface, j'avance pour entamer le premier livre.

Le premier livre.

1. La première phrase.

« Tout est bien, sortant des mains... (I page 81) ».

La première phrase du livre est saisissante. Si on la prend au sérieux, on est invité à conclure que Rousseau se place au-dessus des hommes, et qu'il prétend connaître le point de vue de Dieu. Cette supériorité quasi divine et qui l'oppose aux hommes, à tous les hommes, cette supériorité à laquelle Rousseau prétend au tout début de son livre est une constante de son œuvre. Par exemple, on la retrouve dans l'allusion aux âmes cosmopolites du *Second Discours*, dans sa remarque sur le législateur du *Contrat social* et, enfin, dans le personnage de monsieur de Wolmar de la *Nouvelle Héloïse*. Ce point de vue est, pour ce qui est de l'*Émile* aussi celui du gouverneur d'Émile : ce Rousseau imaginaire, ce pédagogue parfait, qui sait tout et contrôle tout, est une nouvelle figure de Dieu.

Mais pour revenir sur l'épigraphe, je remarque cependant qu'ici Rousseau ne dit pas Dieu, et qu'il remplace tout de suite l'expression « auteur des choses », vague et pas nécessairement chrétienne, par le mot *nature qui est encore moins chrétien*. (C'est une recherche passionnante, mais assez frustrante que de pister les apparitions rarissimes du mot grec *phusis* ou du mot latin *natura* dans la Bible, que ce soit l'Ancien Testament ou le Nouveau.)

En tout cas, c'est une nouvelle façon de dire ce que la thèse que connaissent et qui vient de Rousseau : l'homme est naturellement bon, c'est la société qui le corrompt. Du coup, on trouve ici une première

expression de ce qui a été déjà présenté plusieurs fois par Rousseau dans d'autres œuvres, soit l'opposition entre l'homme dans l'état de nature, et l'homme dans l'état de société, ou encore l'homme naturel et l'homme corrompu. Sans aucun doute, les deux cas, ou les deux oppositions, ne sont pas tout à fait identiques. Mais on saisit tout de suite ce que Rousseau tente de faire dans ce premier paragraphe et ce qui éclaire son intention dans tout le livre : éduquer un homme pour qu'il puisse vivre en société, mais sans être déformé, qu'il soit un être naturel, et non corrompu, mais développé et non primitif.

2. Le sujet du premier livre.

Le premier livre porte sur l'enfant alors qu'il n'est pas encore un individu, soit un être séparé de sa mère tout en étant né ; la séparation physique n'est pas tout de suite une séparation psychologique. Si dans les premières pages, on parle tant de l'allaitement et de la nourrice, du père et de la mère, c'est parce que l'enfant est tout à fait dépendant d'une femme pour survivre (il n'a pas de dents et doit boire du lait pour vivre) et de sa famille (il n'a pas de moyens physiques mêmes les plus simples pour se garder au chaud et se protéger) et parce que n'ayant pas de langage, il n'est pas encore une personne : il ne retient pas son passé ; il ne peut pas dire *je* ; il ne fait que pleurer ou dormir. En un sens, l'éducation de l'enfant naissant n'a presque rien à faire avec l'enfant, qui n'est qu'un animal ou presque, qu'un corps qui a faim et qui a chaud ou froid, qui est confortable ou non. Pour le dire autrement, l'éducation véritable d'Émile ne commence qu'au livre II.

Rousseau décrit la condition de son élève dans un passage tout simple, mais fort éclairant.

« Nous naissons sensibles, et dès notre naissance... (I page 84) ».

Si je lis bien ces phrases, on y devine 4 étapes dans le développement humain naturel. J'en ai déjà parlé la semaine dernière quand j'ai traité de la structure du livre (III, page 265), mais j'en trouve ici une nouvelle expression.

Pour revenir à ce nouveau texte, voici ce que je comprends à partir de quatre expressions : sensations, agréable / désagréable, convenance / disconvenance et enfin bonheur et perfection.

D'abord, l'enfant qui vient de naître a des sensations et donc du plaisir et de la douleur, mais sans conscience. C'est le sujet du livre I : Émile pleure ou dort, mais il ne parle pas encore. Vient ensuite la sensation avec conscience : Émile parle de ce qu'il veut, il a des désirs récurrents, et il est conscient qu'ils lui appartiennent ; ces sensations deviennent des douleurs et des plaisirs personnels ; en conséquence, il peut vouloir manipuler les êtres humains pour qu'on (les autres) lui donne ce qu'il veut ou le protège de ce qu'il ne veut pas. C'est la même chose que le livre I, mais avec la possibilité de se voir et donc de voir les autres comme des moyens ; on passe à un nouveau niveau. C'est le moment où Émile peut devenir esclave non plus à l'extérieur, mais depuis

l'intérieur. Vient ensuite la capacité de prévoir ses besoins à venir et surtout l'énergie pour s'organiser en conséquence. C'est le sujet du livre III. À la fin, et ce sera ce qui sera décrit dans les livres IV et V, on en arrive à des idées pour ainsi dire philosophiques et à la raison, mais aussi à une vie proprement morale. Mais cette dernière étape dépend de la naissance d'un nouveau type de désir : la sexualité.

Pour revenir aux passages cités, je sais que d'une citation à l'autre, les mots ne sont pas les mêmes, mais ce que Rousseau propose, je crois, est la même division avec des vocabulaires différents. Ceci au moins est clair encore une fois : pour Rousseau, il y a des étapes bien marquées dans le développement psychologique de l'enfant (appelons-le le bébé, l'enfant, l'enfant adulte (ou le préadolescent), l'adolescent, le jeune homme); et l'éducation bien faite doit tenir compte de ces étapes. Pour le dire autrement, enseigner des choses comme si un enfant de 9 ans à une raison philosophique, c'est enseigner mal. Et même quand il a de fait une raison, soit à 11 ans, et qu'il peut réfléchir assez pour saisir l'utile, comme il le fait à 11 ans justement, sa raison d'enfant n'est pas encore une raison qui peut saisir les idées de bonheur et de droiture et de perfection.

Ce qu'il faut faire.

La semaine prochaine, si tout va comme je l'espère, j'avance dans le livre I, de façon à le terminer. Il faut donc avoir lu tout ce texte.

Quatrième semaine.

Ce qui a été fait.

Comme par le passé, au début de la rencontre, je fais un rapide retour en arrière pour rappeler ce qui a été proposé la semaine dernière et, de cette façon, je l'espère, mieux entamer la suite des remarques.

J'ai terminé mes remarques sur le sous-titre de l'*Émile*. En plus de souligner que le livre est aussi un texte politique, comme je l'avais fait la semaine avant, j'ai signalé que le livre a été conçu par Rousseau, et reçu par ses contemporains, comme un livre traitant de la religion, et donc du christianisme. Mais en plus, comme je l'ai montré en citant la première page du livre V, l'*Émile* porte sur la sexualité, ou sur les sexes, ou plutôt sur la différence et la complémentarité de cette distinction fondamentale pour Rousseau, mais pour tout un chacun, entre les femmes et les hommes.

J'ai insisté là-dessus parce qu'il me semble qu'il faut comprendre à tout moment que du moins dans la tête de Rousseau, et peut-être dans réalité, être un être humain, c'est vivre l'éducation, la politique, la religion et la différence sexuelle, et qu'en conséquence, pour parler de l'être humain, il faut traiter de toutes ces questions qui sont liées entre elles, ne serait-ce que parce qu'elles sont humaines. Ceci au moins est sûr : en examinant son texte, je ne me gênerai pas pour toucher

à ces trois autres sujets qui ne sont pas annoncés par le sous-titre.

Pour en finir avec la page de titre du livre, j'ai enfin examiné l'épigraphe, en signalant que si Rousseau cite Sénèque, c'est que cet auteur dit quelque chose auquel il tient, ou plutôt avec lequel il est d'accord au moins un peu. Ce quelque chose, ai-je dit, se trouve sans aucun doute dans le mot *nature*, qui n'est pas le mot *Dieu*. En un sens, lire l'*Émile*, c'est à tout moment tenir compte de la disparition de Dieu, et surtout de la disparition du Dieu chrétien, comme explication de son expérience ; du coup, c'est chercher à comprendre ce qu'est la nature pour Rousseau. De toute façon, j'y reviendrai et dès aujourd'hui.

Mais j'ai signalé aussi que même si Rousseau cite Sénèque (et plusieurs autres auteurs anciens, que ce soit Platon et Cicéron, Plutarque et Aulu-Gelle, ou Hérodote et Tite-Live), Rousseau ne pense pas comme Sénèque et les autres Anciens sur bien des points et même sur les questions les plus importantes de l'avis de l'un et de l'autre. Pour le dire d'une façon nette et avec l'exemple de l'épigraphe, même si Rousseau cite Sénèque, je suis d'avis qu'il est un penseur très moderne, qui, par exemple, ne met pas en avant le rôle de la raison dans l'éducation et dans la vie : l'idée de Rousseau sur ce sujet est toujours de signaler le rôle du cœur, ou des sentiments ; Rousseau est le philosophe de l'émotivité, et l'*Émile* est son livre. C'est là au moins une des raisons pour lesquelles on peut dire que

Rousseau est le père du romantisme français, ou du romantisme tout court.

J'ai ensuite examiné la préface du livre, en soutenant que le désordre qu'on y trouve, et que reconnaît d'emblée Rousseau, se présente sur fond de système, ou de pensée structurée, qui est lui aussi reconnu en toutes lettres : l'auteur a une pensée, qui est systématique, organisée et ordonnée, même si, à première vue du moins, les propos se suivent avec difficulté.

Toujours dans la préface, on saisit, et j'ai indiqué, que Rousseau se distingue et se sépare des philosophes de son époque du fait, dit-il, qu'il présente des solutions et non seulement une critique de la façon de faire d'avant le siècle dit des Lumières. Mais j'ai ajouté qu'il y a quand même, au cœur de ce livre, une critique sévère d'à peu près tout ce qui s'est fait avant (cela inclut à mon sens ce qui s'est fait au nom de la Bible et de la foi chrétienne) et même de la pensée des philosophes du XVIIe siècle ses amis, soit les Diderot, d'Alembert et Voltaire.

J'ai ajouté que Rousseau reconnaît que son texte présente des solutions qui sont peut-être impraticables ou même à peine imaginables, si l'on veut, mais qui sont pourtant vraies du fait de reposer sur une vue juste de la nature humaine.

J'ai enfin abordé le premier livre, et d'abord la première phrase qui met l'auteur et son lecteur au niveau de Dieu ou de la nature et du coup par-dessus les opinions du

temps. *L'Émile* est une autre tentative de la part de Rousseau de dire son idée fondamentale, celle que chacun sait attribuer à Rousseau : l'homme est né bon, c'est la société qui le corrompt.

J'ai fini en tentant de montrer comment pour Rousseau, grâce aux propositions de *l'Émile*, son lecteur peut apprendre à connaître l'enfance ou les enfances, et donc cette vérité pour lui essentielle : il y a des étapes naturelles et donc inévitables et radicales dans le développement humain ; les humains se trompent en s'imaginant qu'ils sont pour ainsi dire semblables à eux-mêmes dès la naissance et jusqu'à l'âge adulte, si ce n'est qu'ils sont plus ou moins grands, plus ou moins développés sur le plan physique, plus ou moins âgés. Selon Rousseau, l'histoire, le temps, les époques psychologiques sont cruciales dans la compréhension de la vie humaine, que ce soit sur le plan de l'espèce ou sur celui de l'individu, et donc dans la compréhension de l'histoire et de la politique, par exemple, et, en ce qui a trait à l'éducation, dans l'invention des tactiques pédagogiques.

À moins qu'il n'y ait des questions, je me propose d'avancer, et d'abord de présenter une des idées de base de Rousseau, soit la dimension mathématique de l'existence humaine.

3. La vérité première au sujet de l'homme.

L'Émile offre une des figures les plus saisissantes de la pensée de Rousseau.

« L'homme naturel est tout pour lui... (I page 85) ».

C'est, à mon sens, une des versions les plus radicales, ou métaphysiques, de la pensée de Rousseau, exprimée au moyen de termes mathématiques, comme *un* et *tout*, puis *entier*, et *absolu et relatif*, et enfin *fraction* et *rapport*. J'essaie de reprendre cela de manière à passer du langage mathématique à la chose, l'être humain qu'on y décrit.

L'être humain est, que ce soit en naissant comme individu, ou par nature comme espèce, un être distinct des autres qui lui ressemblent ; même s'il se trouve entouré d'autres humains, il est solitaire, ou, pour prendre une image chère à Rousseau, il est une île.

Par contre, l'être humain tel qu'il apparaît devant les yeux de tout un chacun, que ce soit les individus qu'on rencontre ou l'espèce telle qu'elle existe depuis des millénaires, est un être dénaturé, soit qui se pense dans un tout, et d'abord dans le tout de sa société.

Ces deux vérités, si différentes, voire incompatibles, celles de la nature qui dure et demeure la même et pourtant qui est transformée et donc dénaturée, causent tous les problèmes de la vie humaine et expliquent tous les malheurs et les tristesses et les injustices que tout un chacun connaît. On pourrait dire

que Rousseau remplace la distinction corps/esprit des Anciens (l'homme est à la fois un corps et un esprit, et ces deux aspects doivent être respectés malgré les difficultés que cela comporte sur le plan théorique et pratique), par la distinction individu solitaire/individu social (l'homme est un être naturel et séparé, et pourtant un être social et attaché aux autres, et ces deux aspects doivent être respectés ou du moins gérés). Ou encore il remplace la distinction ancienne entre le temporel et l'éternel par une réflexion sur la nature qui rencontre l'histoire.

Au fond, dit Rousseau, la solution typique, la solution moderne, est de faire semblant qu'on pense aux autres, et même d'imaginer qu'on pense aux autres, mais en cherchant seulement à se satisfaire. La solution moderne est donc au fond d'entretenir un mensonge à soi et aux autres et tout en acceptant des manipulations cachées des autres pour soi, mais un soi déformé. Du coup, cette solution est fautive et frustrante parce que le soi-même qu'on essaie de satisfaire n'est pas soi-même l'individu, mais soi-même contrôlé par les autres.

Mais il n'en reste pas là.

« Reste enfin l'éducation domestique ou celle... (I page 87) ».

Rousseau dit en toutes lettres que le problème humain et donc celui de l'éducation est en un sens insoluble, mais que s'il y a une solution, ou une façon de se développer, et donc de vivre, où on ne cesse pas d'être

soi-même sans mentir aux autres, sans les réduire à être des instruments et en les aimant autant qu'on le peut, c'est ce livre qui le montrera. Il s'agira donc d'éduquer un homme naturel, mais sans oublier qu'il vit dans une société ou avec des humains, dont la plus grande partie n'est plus naturelle.

Pour comprendre un peu mieux ce qui est dit ici, il est utile, je crois, de tenir compte des autres grands livres de Rousseau où il a déjà exprimé sa pensée sur l'être humain, mais sous d'autres formes. *L'Émile* se lit mieux quand on sait, au moins un peu, ce qui a précédé *l'Émile*, soit ce que Rousseau a proposé dans d'autres livres. La pensée de Rousseau avant *l'Émile* peut aider à lire *l'Émile*.

4. La pensée de Rousseau avant *l'Émile*.

Selon Rousseau, pour saisir ce qu'il pense, il y a au moins deux autres livres qu'il faut connaître en plus de *l'Émile*. À ceux-là, j'ajouterai *La Nouvelle Héloïse*, parce que dans ce roman, comme dans *l'Émile*, Rousseau aborde de front le problème de l'amour, de l'amour tel qu'il peut se vivre chez les humains sortis de l'état de nature.

Premier Discours

Le *Discours sur les sciences et les arts* répond à la question : est-ce que le développement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ? La réponse de Rousseau, paradoxale, est de dire qu'il, le progrès selon les philosophes modernes, le développement des

sciences et des arts selon les gens de bons sens, a causé la corruption des humains.

Sa réponse repose sur l'idée suivante : le développement des sciences et des arts augmente le pouvoir des individus et donc des sociétés, sans doute, mais il provoque en même temps une déformation morale sans aucun doute ; en devenant plus savants, en utilisant leur raison, mais en même temps l'ensemble de leurs facultés intellectuelles comme la mémoire et l'imagination et la capacité de prévoir, les humains deviennent plus lâches, plus sensuels et plus méchants. Or cette méchanceté les rend malheureux et même met en danger leur survie. Mais leur savoir acquis à la fois neutralise le danger à court terme et augmente encore plus le mal en développant encore plus leur orgueil ou leur vanité ou leur sentiment de supériorité. Et, dans le Discours sur les sciences et les arts, Rousseau prétend qu'on voit ces vérités au fond de soi, comme on voit la vérité de sa réponse paradoxale quand on examine les documents historiques européens et même mondiaux.

Il faut bien se rendre compte que ce premier discours qui est suivi d'un second discours est un discours d'avocat ou de politicien.

Second Discours

Le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* est une suite et un approfondissement du *Premier Discours*. Rousseau prétend qu'en traitant de la question de l'inégalité sociale, il peut prouver, par une réflexion

anthropologique, soit en remontant avant l'histoire et donc chez les primitifs ou en réfléchissant à la manière des scientifiques sur la biologie entre autres, mais aussi sur la psychologie et sur ce qui s'appellera plus tard de l'anthropologie (l'anthropologie en tant que science humaine), Rousseau prétend donc qu'il peut prouver que le phénomène historique, qu'on lui a proposé comme problème à examiner, soit l'apparition de l'inégalité sociale, est inscrit dans la nature de l'être humain, mais une nature humaine qui est déformée ou plus exactement qui s'est déformée.

Cela revient à prétendre qu'il y a trois pulsions naturelles dans le cœur humain qui sont à la base de toutes les autres passions et donc de tout ce qui arrive dans le monde humain, trois passions fondamentales qui se développent l'une à partir de l'autre et une après l'autre : l'amour de soi, l'amour-propre et la pitié. L'amour de soi, qui est naturel, mais doux, appartient à l'être humain quand il est seul, ou quand il est très peu développé. L'amour-propre, qui est une déformation de l'amour de soi, lequel est développé en société ou par la présence régulière des individus les uns avec les autres, est violent et frustrant, parce que l'être humain n'est plus lui-même ; il est devenu l'esclave de son image ou du regard des autres ; son amour de soi est devenu l'amour de lui-même médiatisé par les autres. Selon Rousseau, la pitié est la seule forme naturelle de contact avec les autres ; elle apparaît d'ailleurs avant la naissance de la société, mais un peu après l'amour de soi initial qui appartient à l'état de nature : à son plus fort, elle appartient à un individu quand il se préoccupe

des autres, quand ils sont faibles et donc sans danger pour lui, et sans trop penser à eux, ou plutôt sans penser à ce qu'ils pensent en retour.

Dans ce texte, Rousseau s'efforce de montrer que ce qu'on appelle d'ordinaire l'amour n'est pas un sentiment naturel ; il est la production de la société et donc un mélange des trois passions fondamentales.

Il faut ajouter pour compléter ce résumé que ce second discours qui suit le premier est un discours d'un autre type que celui du *Discours sur les sciences et les arts* : c'est un discours selon le mode de la science ou de la philosophie.

La Nouvelle Héloïse.

Dans ce roman, Rousseau raconte l'histoire de l'amour de deux jeunes personnes, Julie et Saint-Preux. En tout cas, le roman porte sur l'amour dans le sens ordinaire du terme, sur l'amour dont il n'a rien dit de sérieux dans le *Premier Discours* et *Second Discours*, là où il tente de montrer que l'amour n'est pas naturel et qu'il est même nuisible. Rousseau raconte une histoire qui *prouve*, ou du moins illustre, comment on peut contrôler l'amour-propre violent et le remplacer, si l'on veut, par un amour de soi (le désir sexuel) qui implique l'amour d'une autre (ou d'une autre) et donc une sorte d'amour-propre, mais où la pitié ou la tendresse, et non la domination est le facteur essentiel.

J'ajoute que ce nouveau texte est encore une fois un discours ou, comme disaient les Grecs, un *logos*. Mais c'est un discours narratif : on produit une fiction, une histoire fausse, pour montrer quelque chose de vrai, mais sans prétendre le prouver par des arguments, qu'ils soient rhétoriques ou scientifiques, ce qui a été fait dans les deux discours. *La Nouvelle Héloïse* est un discours qui s'adresse en direct à l'imagination et au cœur et non comme les discours à la raison plus ou moins objective.

Si on met ensemble toutes ces informations, et qu'on se tourne vers le livre qui est l'objet de ces rencontres, on peut suggérer ceci : *l'Émile* est une nouvelle expression de la critique rousseauiste de la société contemporaine, soit de la modernité et de la chrétienté, qui l'a précédée, plus ou moins compatibles entre elles, mais aussi une nouvelle expression de son analyse du cœur humain dans ses possibilités premières et incontournables, et enfin une nouvelle expression d'une solution possible des problèmes inévitables qui naissent de ces données. C'est donc dire que *l'Émile* est un livre plus complet et plus complexe et sans doute plus compliqué que les trois précédents.

La conclusion partielle de cette suggestion est qu'il est normal que ce livre utilise les trois types de discours dont les trois autres textes sont des exemples.

Le style de Rousseau.

J'ai déjà parlé du style de Rousseau. Je voudrais y revenir pour deux raisons : pour donner quelques exemples et pour indiquer comment il faut le lire à partir de ces exemples. Car sa façon d'écrire, ou sa rhétorique, cause des problèmes, non seulement pour quelqu'un qui le lit pour la première fois, comme quelques-uns ici, mais encore quelqu'un qui, comme moi, le lit depuis bientôt 40 ans. Les exemples que je prends sont tirés du livre I, mais j'assure tout un chacun que ce sont des tournures qu'il utilise du début de son livre jusqu'à la toute fin.

a. L'ironie.

« Quand on lit dans Plutarque... (I page 98) ».

Rousseau est ironique ici : il dit presque mot à mot le contraire de ce qu'il pense. Ce qu'il prétend au fond, et malgré les mots qu'il écrit du fait qu'il en renverse le sens à mesure qu'il les emploie, est que les gens d'autrefois qu'il cite en exemple, des Anciens comme Caton, ne sont pas de petites gens dont il faut rire ; qu'ils ne s'occupaient pas de niaiseries en s'occupant de l'éducation des enfants ; que ce sont les modernes qui sont petits et qui ne comprennent ni la politique ni l'éducation.

J'en tire une règle : il y a des passages où Rousseau doit être lu à l'envers de ce qu'il dit. Son ironie, ajouterai-je, est parfois une arme rhétorique, pour mieux séduire le lecteur en variant la façon de s'exprimer et le surprendre

comme ici, mais elle est parfois une tactique par laquelle il cherche à se protéger contre les pouvoirs politiques.

Si on veut avoir un exemple de la seconde sorte d'ironie, on retournera à un passage tiré du livre IV, soit à la toute fin de la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*.

« J'ai transcrit cet écrit, non comme une règle des sentiments ... (IV page 471) ».

Là encore, je crois qu'il faut entendre le contraire de ce qui est dit, soit que Rousseau vient de proposer sa version de la religion humaine idéale, et que s'il dit le contraire de ce qu'il pense, c'est parce qu'il veut éviter les foudres religieuses. Ce qu'il n'évitera pas.

b. L'exagération.

« L'inaction, la contrainte où l'on retient... (I pages 91-92) ».

Ce qui est affirmé ici est tout à fait impossible. Or Rousseau multiplie les affirmations semblables, qui sont pleines de mots comme *toujours, jamais, toutes, aucune, partout, nulle part*, ou des expressions comme *si une seule fois*, et *tout est perdu*. C'est pour ainsi dire le contraire de son ironie : il dit non pas autre chose ou moins que ce qu'il pense ; il dit plus que ce qu'il pense.

Si on prend ces passages, mettons ampoulés, à la lettre, on est vite conduit à conclure que Rousseau soutient ce qui n'a pas de bon sens et donc qu'on n'a pas besoin de

le prendre au sérieux. Je suis le premier à réagir de cette façon : en somme, la rhétorique amplificatrice de Rousseau m'irrite, même si je suis porté à exagérer comme lui quand je cherche à faire comprendre quelque chose. Mais je crois que se laisser aller à ce réflexe de rejet est mal le lire, et c'est aussi risquer de perdre le noyau dur de ce qu'il veut dire et les vérités qui se trouvent dans ces phrases remplies d'exagérations. En somme, avant de rejeter la pensée de Rousseau à cause de ses exagérations, il faut accepter de la recevoir peut-être en la libérant de sa rhétorique irritante : le rejet éventuel, ou la critique honnête, ne doit pas viser l'enveloppe sans doute imparfaite.

Nouvelle règle donc : il faut modérer chez soi le sens des exagérations voulues de Rousseau ; il y en a beaucoup.

On peut quand même se demander la raison de cette rhétorique. En somme, pourquoi fait-il ainsi ? Je n'en suis pas sûr. Mais je crois que cela peut tenir à quelque chose de central à la pensée de Rousseau : il est un catastrophiste. Pour le dire autrement, il a tendance à prendre le ton des prophètes bibliques, comme Isaïe et Jérémie, qui annoncent des désastres... de proportions bibliques, comme on le dit. Cela donne une urgence au message sans doute et est donc un tour de sa rhétorique encore une fois, une rhétorique apprise sans doute chez les maîtres bibliques du genre.

Mais il y a plus : il me semble que pour Rousseau les vérités ne doivent pas être neutres ou reçues dans la neutralité, dans ce qu'on appelle l'objectivité. Il faut

saisir avec l'intelligence sans doute, mais il faut aussi réagir avec le cœur. Je crois que son style, et cet aspect de sa façon d'écrire, correspond donc à son idée de l'être humain ou sur la façon de comprendre de l'être humain. C'est une autre façon de dire et de vivre le fait que l'être n'est pas une raison, mais un cœur.

Au risque de dire une folie, quand on neutralise sans plus les exagérations de Rousseau, on perd quelque chose : non pas tout à fait la vérité objective, mais la densité humaine de la vérité objective.

Et je propose un autre exemple de l'exagération rousseauiste.

« Non contentes d'avoir cessé d'allaiter... (I page 92) ».

Je ne peux lire ce passage sans penser à ce que j'entends presque tous les jours dans le télé-journal des différents pays, que ce soit le Québec, le Canada, les États-Unis, la France ou l'Italie. On dirait, à entendre ces gens, qu'on est toujours au bord du gouffre. Je ne suis pas sûr de saisir pourquoi on fait ainsi, mais je crois qu'on pourrait dire qu'on reprend alors quelque chose du style de Rousseau.

c. Les images.

« Toute notre sagesse consiste en préjugés serviles... (I page 89) ».

Dans ce passage, Rousseau utilise le maillot de l'enfant emmailloté et la bière de l'homme mort pour créer une image : les institutions civiles sont comme ces deux contraintes externes dans laquelle on enferme l'être humain.

Cela est clair. Mais je crois qu'on se trompe si on s'en tient à dire qu'il n'y a là qu'une image et que Rousseau n'est rien de plus qu'un poète quand il fait ainsi. Pour le dire avec d'autres mots, il faut comprendre que quelques images de Rousseau, surtout celles qui reviennent sans cesse, donnent quelque chose d'essentiel de la pensée et donc du système et donc des idées de Rousseau.

Ici par exemple, on retrouve, me semble-t-il, une idée au cœur de l'image, et une idée essentielle. Le naturel pour Rousseau est ce qui se montre depuis l'intérieur ; le non-naturel, et la source du mal, c'est ce qui vient du dehors. Au fond, dans cette image, ou plutôt dans ces deux images, on trouve encore une fois, si on prend le temps de l'examiner, quelque chose d'une des trois ou quatre idées essentielles de Rousseau. Ainsi : « l'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt » implique que ce qui est naturel, inné est bon et source de bien, alors que ce qui est acquis et vient de l'extérieur n'est pas naturel et est source de mal.

Si je veux défendre Rousseau le poète, il me semble que je suis conduit à dire ceci : les idées ne viennent jamais sans des images, parce qu'on ne peut pas penser sans utiliser son imagination et imaginer ce dont on parle ;

cela est vrai même en mathématiques, même en physique, en quelque science que ce soit, et à plus forte raison peut-être quand on réfléchit sur l'être humain ; aussi les images doivent être aussi justes que possible, aussi parlantes que possible sans quoi les idées ne se pensent pas comme il faut.

En somme, je comprends qu'on exige de Rousseau plus que de l'ironie, des exagérations et des images : il prétend être un penseur, voire un philosophe. Mais il faut accepter que quand il fait ainsi et utilise ces instruments peu rationnels, il le fait, peut-être, pour une raison qui va au cœur de sa pensée. En tout cas, chaque fois que je suis heurté par sa façon d'écrire, et je le suis souvent, je me demande comment cela peut être mis au service de ce qu'il propose. Et je crois que je trouve assez souvent des raisons.

Quitte ensuite à conclure que sa façon de faire n'est pas la meilleure, voire qu'elle est nuisible. Quitte ensuite à conclure que ce qu'il propose ne me semble pas vrai. Mais dans les deux cas, le mot *ensuite* est crucial.

Cinquième semaine.

Sur le Joker.

J'ai parlé il y a quelques semaines d'un film *Ad Astra* pour dire qu'il y avait un lien entre ce qui se fait dans ce cours, soit l'analyse de la pensée de Rousseau, et certaines opinions qui circulent dans le monde contemporain à travers les œuvres artistiques.

Je suis d'avis qu'on en a un nouvel exemple dans le film *Joker* dont on parle beaucoup depuis quelque temps. Il a déjà gagné le Lion d'or à Venise cette année, fait un malheur en Amérique du Nord ces jours-ci et provoque des réactions très fortes, souvent négatives, un peu partout.

Le film est une présentation de la *préhistoire* du personnage du Joker, du Frimeur, si l'on veut, antihéros, ou monstre injuste et fou, du monde de Batman : on découvre comment il devient le personnage criminel qu'il est dans les aventures du superhéros et son adversaire principal. D'abord, il est clair que le film reprend d'autres films dont celui qui porte sur les deux ennemis, soit *The Dark Knight* ou *le Chevalier Noir*. Mais il y a aussi des références nombreuses à deux films de Scorsese, soit *Taxi Driver* et *King of Comedy*. D'ailleurs Robert de Niro qui incarne le personnage principal dans ces deux films apparaît de nouveau dans celui-ci. On ne

peut comprendre le film actuel sans tenir compte de ces trois autres films.

En tout cas, il me semble qu'une autre référence interprétative soit valide : je crois que ce film est, d'une façon bien différente d'*Ad Astra*, un film qui s'inspire de plusieurs idées et thèmes de Rousseau ; son héros, soit Joker, a quelque chose de tout à fait rousseauiste ; on pourrait même dire qu'il est une sorte d'anti-Émile. On m'accuse souvent de voir Rousseau dans ma soupe, soit de trouver qu'il y a des influences rousseauistes un peu partout, dans les institutions et les œuvres d'art, dans les thèmes politiques populaires et chez les penseurs contemporains. Je ne crois pas que cette critique soit justifiée, ou si elle est justifiée, c'est parce que Rousseau a bel et bien une influence profonde sur ce qui se passe dans le monde moderne et contemporain et qu'il se trouve pour ainsi dire partout. En tout cas, il serait intéressant, j'en suis persuadé, de lire le film Joker en pensant à l'*Émile* de Rousseau.

Ce qui a été fait.

Mais pour continuer ce cours, je reprends vite fait le résumé des remarques de la semaine prochaine. Si personne ne pose des questions à la suite de cette révision, je poursuis pour continuer et terminer, je l'espère, les remarques sur le premier livre de l'*Émile*.

J'ai présenté la description mathématique ou arithmétique que Rousseau fait de sa pensée fondamentale qui se révèle encore une fois paradoxale.

Mais Rousseau suggère que son livre offre une solution à la tension qui se trouve au cœur du cœur de l'homme et donc au cœur de sa pensée sur l'homme.

J'ai ajouté que la pensée de Rousseau est reprise et représentée dans l'*Émile*, son chef-d'œuvre, mais qu'elle avait été présentée plusieurs fois dans les œuvres qui ont précédé son traité sur l'éducation. J'ai donc offert un résumé ou plutôt une synthèse des idées de trois de ses écrits, soit le *Premier Discours*, le *Second Discours* et la *Nouvelle Héloïse*. J'ai conclu que ces versions de la pensée de Rousseau sont partielles, voire partiales, et sur le plan du contenu et sur le plan de l'approche : ce n'est que dans l'*Émile* qu'on peut trouver toute la pensée de Rousseau, la pensée de Rousseau présentée dans toute la diversité de ses angles de présentation. C'est ce que Rousseau dit et redit lui-même au sujet de ce livre, et c'est l'impression que j'ai tiré de mes diverses lectures.

J'ai repris et complété des remarques sur le style de Rousseau, en donnant des exemples tirés du livre I qui me semblent typiques de ce qu'il fait un peu partout dans son traité. En signalant son emploi de l'ironie, de l'exagération et de la métaphore, j'ai voulu montrer que ces tours rhétoriques, ou tropes, qui peuvent irriter et rendre la lecture plus difficile, sont aussi, quand on les examine de près, des moyens, ou du moins des occasions, de saisir quelque chose de la pensée essentielle de Rousseau. Je le dirais comme ceci : une idée qui se présente sans émotion idoine est impossible, ou partielle, ou incomplète ; bien plus, une idée toute

vraie qu'elle serait, mais sans l'émotion qui l'accompagne serait fausse ; le cœur est le lieu de la pensée ; toute philosophie qui prétend faire abstraction du cœur et donc de l'imagination est fausse d'emblée.

Malheureusement, à la toute fin de la rencontre, j'ai oublié de proposer un devoir lors de la lecture ou de la relecture de la fin du premier livre, un devoir qui conduisait à une constatation que chacun pouvait faire. Je voulais demander qu'on cherche à noter ce qui *manque* dans la description des deux premiers ans de la vie d'Émile, soit dans le premier livre. Je le ferai sous peu, mais si quelqu'un se cherche un sujet sur lequel rêvasser pendant que je présente les acteurs du drame qui porte le nom *Émile*, je propose celui-là.

Les personnages de l'*Émile*.

J'aime bien ce mot *personnages*. En tout cas, je trouve que pour bien comprendre les idées de Rousseau, il faut tenir compte de la dimension théâtrale de l'œuvre : d'ailleurs, Rousseau lui-même suggère qu'il écrit un drame où se rencontrent des personnages de théâtre.

« Nous voici parvenus au dernier acte... (I page 528) ».

Les deux mots *acte* et *dénouement* sont clairs, ou du moins suggestifs. Mais la suite du paragraphe l'est tout autant : il y a là, suggère Rousseau en introduisant le personnage de Sophie (annoncé dans le livre IV), une aventure qui se vit, un drame qui se joue.

Cette remarque, peut-être un peu raffinée, peut servir d'introduction à un élément important de l'art de lire le texte de Rousseau. J'ai déjà indiqué qu'avec Rousseau on se trouve dans l'imaginaire et donc dans le sentiment. Mais il faut voir que cela affecte pour ainsi dire la nature des exemples qui sont proposés, et donc la façon qu'on doit les recevoir. Ils sont comme des personnages de pièce de théâtre : il faut lire l'*Émile* comme si on était au théâtre.

Pour comprendre ce que cela implique, on peut penser à une pièce comme *Les Précieuses ridicules*, *L'Avare* ou *Le Misanthrope* de Molière. On a affaire, cela est clair dès les titres, à des êtres singuliers qui portent des prénoms comme Magdelon et Cathou, mais des individus qui ne sont plus des individus : ils sont des types, comme dans les *Caractères* de La Bruyère. Ils peuvent avoir des prénoms, ils peuvent avoir un passé et un avenir, et ils peuvent interagir avec d'autres personnages : ils sont pourtant plus qu'eux-mêmes ; ils sont des généralisations, ou des images générales qui n'atteignent pas tout à fait le statut d'une idée universelle. Entre les individus humains, Gérard, René ou Denise, et l'idée de la nature humaine, l'animal raisonnable comme on dit, il y a des versions plus ou moins exemplaires qui sont des versions typiques, justement, de la vie humaine, par exemple l'esprit fort, la bigote ou l'homme pieux.

En tout cas, le livre premier parle peu, et seulement vers la fin, de ce qu'on peut faire pour éduquer *Émile*. Pour le dire autrement, le premier livre sert surtout à

présenter les personnages de toute éducation. Il y en a cinq : la mère, le père, la nourrice, le gouverneur et l'enfant. Mais il est assez clair que les trois premiers sont introduits pour les éliminer en quelque sorte.

« Émile est orphelin. Il n'importe qu'il ait... (I page 103) ».

Pour chacun de ces personnages, il y aurait beaucoup de choses à dire. Mais je me limiterai à en développer une, celle qui me semble la plus importante, ou à la limite les deux plus importantes. Je suis tout à fait conscient qu'on pourrait en dire plus et même que mon choix pourrait être remplacé de façon pertinente. Aussi, quand j'aurai fini pour chacun des acteurs, si quelqu'un voulait souligner un autre point, je serais plus qu'ouvert à une question ou à un commentaire que je compléteraï le cas échéant.

1. La mère.

Les remarques de Rousseau sur les mères sont nombreuses et longues ; pis encore, il blâme les femmes, et surtout les femmes riches et nobles ou bourgeoises en les accusant d'être égoïstes et lâches. Je suis sûr que bien des gens trouvent qu'il exagère et qu'il est injuste. Mais il y a un contrepied à cette position.

« Mais que les mères daignent nourrir... (I page 94) ».

Je tire au moins deux idées de ce qui est écrit ici. D'abord, les remarques sur l'allaitement de l'enfant par sa mère, qui appartiennent en gros à un texte sur l'éducation, sont, dans l'esprit de Rousseau du moins,

liées à la politique, et mieux encore à la décadence morale de son siècle qu'il dénonce sans doute, mais aussi au redressement moral qu'il appelle. En somme, on voit ici le même Rousseau qui a écrit le *Premier Discours* où il dénonce la corruption des mœurs. Mais dans ce premier texte, il rattachait le mal au progrès culturel, au développement des sciences et des arts, alors qu'ici il le rattache au comportement des femmes.

Mais surtout peut-être, il faut voir, et d'abord entendre, comment, pour Rousseau, la réforme dont il espère tant est décrite en termes d'affection humaine. Rousseau est un apologiste du végétarisme et de la simplicité des premières sociétés et du retour en arrière ou de la réaction (tout cela se trouve dans les remarques du premier livre), mais il cherche d'abord une transformation du cœur, ou une restauration de la sensibilité naturelle.

Pour le dire d'une autre façon, s'il vivait aujourd'hui, je suis persuadé qu'il serait un écolo ou un vert, voire un climatologue catastrophiste, en bonne et due forme. Mais je suis tout aussi persuadé que son argument en faveur de politiques et des comportements écologistes sains aurait un sens autre que celui qu'on lui donne aujourd'hui, soit de sauver la planète ou de sauver les ours polaires ou d'assurer la santé physique des gens : un écologiste à la manière de Rousseau serait vert pour guérir le cœur et ainsi, mais en second ou par un effet rétroactif, sauver l'homme et la planète et les ours blancs aussi.

Y a-t-il des remarques qu'on voudrait faire sur les femmes telles que Rousseau en parle dans le premier livre ? (Je signale qu'elles vont pour ainsi dire disparaître jusqu'à la réapparition de la question féminine à la fin du livre IV et surtout durant tout le livre V.)

2. Le père.

Pour le père, je focalise le regard sur un passage que tous les autres commentateurs indiquent et commentent.

« Un père quand il engendre et nourrit... (I pages 98-99) ».

Il faut d'abord s'arrêter comme tant d'autres sur ce quasi-aveu de la part de Rousseau au sujet de l'abandon de ses propres enfants. Cela est d'autant plus sûr que Rousseau lui-même est revenu plusieurs fois sur ce passage pour le souligner et pour dire qu'il y avait là une confession de sa faute, soit d'avoir abandonné les 4 ou plutôt 5 enfants qu'il a eus avec Thérèse ; il va même jusqu'à suggérer que dans ce demi-aveu, il y a chez lui une sorte de courage et, du moins dans ces mots précis, une preuve que son cœur n'était pas corrompu, même si ses actes n'ont pas toujours été droits.

Mais je voudrais signaler surtout que si Rousseau parle de lui à demi-mot, il parle de la condition de père de la façon la plus claire. Or, dit-il, il y a père et père : le père biologique est doublé du père psychologique et redoublé du père politique. En somme, encore une fois, je me

place devant l'intention de Rousseau en écrivant son *Émile*. Le livre ne porte pas d'abord et avant tout sur la santé biologique de l'enfant, soit la tâche du père biologique. Car il faut aussi, et d'abord, que ce dernier s'assure la santé psychologique de son enfant et sa capacité de vivre avec les autres : c'est le sujet de l'ensemble du livre. Mais je note aussi que la dernière étape de ce labeur paternel est celle d'assurer que l'enfant soit non seulement un être sociable, honnête, capable de vivre et de vivre avec les autres, mais qu'il soit encore un citoyen. Et c'est là que devient pertinente la dernière section de l'*Émile*, celle qui porte sur les voyages, mais surtout sur la politique.

Je signale quant à ce dernier point qu'il y a un lien entre les mots *père* et *patriotisme*, tout comme entre le mot *mère* et l'expression *langue maternelle*. Ce lien est naturel, ajouterait Rousseau, j'en suis persuadé : selon lui, on apprend à parler auprès de la mère qui donne le sein, et on devient un citoyen et un patriote en suivant le père qui sort de la maison où règne la mère. Mais dans les deux cas, je le répète, la réalité de la langue et de la politique est d'abord émotive : le patriotisme est une passion et non un calcul, tout comme la langue est d'abord l'expression d'une émotion. Sur ce dernier point, je reviendrai sous peu.

Mais on se trouve du coup devant le problème de fond de la pensée de Rousseau dont j'ai déjà parlé quelques fois : il prétend que l'homme fait par la nature est bel et bien solitaire, qu'il devient capable d'affection à la longue et si on l'éduque bien. Mais si la vie en société

implique la vie politique, alors les choses se compliquent pour de bon : vivre en société déjà, mais surtout vivre en citoyen, c'est accepter les lois, alors que les lois sont pour ainsi dire, depuis le début et toujours et partout, fausses si on en croit le *Second Discours* et le *Contrat social* et la section de l'*Émile* qui s'intitule « Des voyages ». En somme, dans ce passage, Rousseau révèle la totalité de son projet, mais en même temps, il pointe vers son impossibilité.

Mais le thème du père est trop important, et j'ajoute une remarque de plus. À la fin du livre, dans les dernières pages, on verra Émile, qui vient d'avoir un enfant avec Sophie, annoncer à son gouverneur qu'il va éduquer son propre enfant et qu'il aura besoin de son aide pour réussir ce projet. Il s'agit donc du tout dernier paragraphe.

« Au bout de quelques mois, Émile... (I page 703) ».

Le traité semble donc prendre fin sur une note optimiste : l'éducation réussie d'Émile recommencera. En somme, ce qui est écrit aux pages 98-99 se réalise à la fin. C'est même une sorte de preuve que l'éducation d'Émile est réussie et terminée.

Mais je dois compléter, enfin et pour en finir avec le thème du père ou le personnage, que cela n'est pas la fin véritable de l'aventure d'Émile. Rousseau a imaginé, dans un autre livre, qui s'appelle *Émile et Sophie ou les Solitaires*, comment Sophie et Émile perdront leurs enfants et leur vertu, comment ils connaîtront des

aventures folles et comment ils se retrouveront après ces aventures dans une île de la Méditerranée, devenus des sauvages sans loi et vivant dans une sorte de ménage à trois hors de la cité et certes hors du monde moderne. On dirait que Rousseau ne croit pas que la troisième partie de ce projet peut réussir.

Aurait-on des choses à ajouter ?

3. La nourrice.

Si les remarques sur la mère sont souvent dures, les remarques sur la nourrice sont pis encore : elles sont souvent pour ne pas dire toujours méprisantes. Au risque d'en scandaliser quelques-uns, je signale que quand il ne suggère pas que les nourrices sont soit inefficaces soit malhonnêtes, Rousseau les réduit à être des vaches humaines, comme le montrent les remarques sur la biochimie du lait.

« Les paysannes mangent moins de viande... (I page 110) »

Je note que sauf exception, Rousseau ne donne pas le nom de gouvernante à la nourrice, et que la gouvernante serait pour lui pis encore que la pire nourrice. Car quand il parle des éventuelles nourrices devenues gouvernantes des enfants, c'est toujours pour indiquer le mal que ces personnages font : elles ont, disons, les défauts des mères sans être des mères, et elles ne font pas le bien que font les pures et simples nourrices.

Mais à travers ce personnage, Rousseau touche à un thème bien important, me semble-t-il. La gouvernante

est toujours une femme qui éduque un enfant à la ville, alors que la nourrice est toujours présentée à la campagne : elle est une paysanne. Or pour Rousseau, si les hommes de son époque sont tous mal éduqués, ils sont toujours mieux formés à la campagne qu'à la ville. Pour le dire d'une façon qui pourra aider à comprendre son choix, selon Rousseau, la ville (et la ville par excellence est Paris) est plus dangereuse que la campagne parce qu'en ville, il y a plus d'êtres humains développés et pervers et donc plus d'occasions de développer l'amour-propre.

On peut sans doute reprocher à Rousseau cette simplification. Mais chacun sait par expérience, je crois, que les relations humaines en campagne paraissent plus saines, parce que plus simples et plus chaleureuses : je n'ai jamais entendu quelqu'un dire qu'en campagne, les gens sont durs, que les relations humaines sont difficiles parce qu'il y a trop de gens, ou que la vie à la campagne conduit à devenir insensible à ses voisins, alors que j'entends ses remarques bien souvent quand il s'agit de parler de la vie en ville. En somme, ce *choix* rousseauiste, ce préjugé si l'on veut, trouve en chacun une sorte de confirmation du cœur indépendante de toute preuve sociologique précise, voire établie selon les règles de l'art.

Y a-t-il des remarques qu'on voudrait faire sur le personnage de la nourrice ?

4. Le gouverneur.

On en arrive ainsi à un des deux personnages cruciaux du livre, et les deux seuls qu'on trouve en action, sauf exception : l'éducation est un processus qui implique toujours au moins deux individus : celui qui éduque et celui qui est éduqué.

« Un gouverneur ! Ô quelle âme sublime... (I page 99) ».

Ce passage est encore une fois souvent cité par les commentateurs, et ce avec raison. Je tente donc d'en faire une certaine analyse.

Je signale d'abord que le gouverneur est une figure qu'on a déjà vue dans les autres livres de Rousseau, une figure dont j'ai déjà parlé. Il y a, dans tous les grands textes de Rousseau, la figure d'un être humain qui n'est presque plus humain, qui est humain sans doute, mais qui est plus clairvoyant que la très grande majorité de ceux qui l'entourent. C'est peu de dire que pour Rousseau, il serait un sage : il est un personnage prophétique, ou même angélique, voire quasi divin.

Comme je l'ai indiqué déjà, en commentant les premiers mots du traité, en écrivant l'Émile se place à côté de Dieu et loin de toute corruption ou de l'aveuglement humain ordinaire : il voit et veut faire voir ce que les hommes sont devenus incapables de voir. Il y a là chez Rousseau, pourrait-on dire, une prétention qui sera puni et avec justesse et justice par la condamnation des hommes et la paranoïa.

J'ajoute quand même que Rousseau sait bien qu'il y a quelque chose de fou et d'impossible non seulement dans le personnage, mais dans tout son projet. Il l'indique un aspect ici. J'en ajoute un autre que plusieurs remarqueront sous peu : pour que le gouverneur puisse accomplir son travail, il doit contrôler le père, la mère et la nourrice, et au fond toutes les personnes que rencontre Émile. De plus, il doit être capable de lire dans le cœur humain en général et connaître tout à fait les étapes psychologiques par lesquelles l'être humain passe en naissant (livre I) pour se transformer de nouveau-né à enfant (livre II), et d'enfant à garçon (livre III), et de garçon à adolescent (livre IV), et d'adolescent à jeune homme (livre V) en attendant de devenir un adulte accompli. Mais cela ne suffit pas : il doit être capable de saisir tout ce qui se passe dans le jeune Émile à tout moment, à partir des signes les plus subtils, mais sans qu'Émile ne se rende compte qu'on le surveille. Et Rousseau dit en toutes lettres qu'il n'a pas le talent nécessaire pour même rêver qu'il pourrait accomplir cette tâche. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'ose pas écrire son livre qui est en bonne partie un rêve.

« Je ne parle point ici des qualités... (I page 101) ».

Mais je m'arrête là parce que j'aurai l'occasion de reparlerai de ce personnage qui est omniprésent comme Dieu. Y a-t-il d'autres remarques sur le gouverneur ?

Émile.

On en arrive ainsi à l'autre élément de ce duo essentiel, soit à Émile.

« S'il faut choisir avec tant de soin... (I page 102) ».

Je tiens à souligner qu'Émile est présenté comme un enfant qui n'a pas de défaut physique, mais qui n'est pas un génie. Or cette remarque introduit à deux considérations importantes. La première concerne le corps et son rôle dans l'éducation. Il est certain que pour Rousseau l'éducation est d'abord et avant une question du cœur : je l'ai dit et je le répéterai souvent, mais sans qu'on ait à se reposer sur mon autorité, on le voit sans difficulté dans le texte. Mais cela implique qu'Émile est capable d'indépendance et de liberté, parce que la santé première du cœur suppose que l'amour de soi soit la passion la plus forte de l'intériorité humaine. Je rappelle que pour Rousseau le mal premier, la cause de tous les maux que les hommes se font entre eux est l'amour-propre, soit l'incapacité de se penser et de vivre sans se référer au regard des autres. Cette santé du cœur est donc fondée pour ainsi dire dans la santé du corps : un être humain qui serait faible serait toujours à la remorque des autres et serait pour ainsi dire voué à l'amour-propre à partir de sa maladie physique. De plus, ajouterai-je, sa pitié pour les autres, qui est l'autre passion fondamentale saine selon Rousseau, n'aurait pas de grandes occasions de se développer si Émile était faible sur le plan physique : un être trop faible, malade tout le temps, n'aurait pas l'énergie nécessaire pour être sympathique en vérité aux souffrances des autres.

Mais il faut ajouter une autre considération. Il y a partout chez Rousseau, comme ici à la fin, la suggestion qu'il y a des humains qui sont plus forts que les autres au point d'être pour ainsi dire incorruptibles : ils ont une nature, un caractère, une essence humaine, énergique au point de ne pas pouvoir être déformée ; ils ont un cœur plus fort que tout. Ces gens ne sont jamais qu'avec le monde en lui-même, parce qu'ils ne sortent jamais d'eux-mêmes pour devenir les esclaves du regard des autres ; même entourés des autres, mêmes enfants faibles, ils savent rester eux-mêmes.

Pour employer une image chrétienne, alors que selon la théologie catholique tous les hommes sont minés par le péché originel, il y a au moins deux êtres humains qui n'ont pas cette caractéristique universelle, le Christ, soit l'agneau de Dieu, et Marie, soit l'Immaculée Conception. Or il y a une place semblable pour les êtres d'exception dans la pensée de Rousseau sur l'être humain. Je n'ai pas besoin d'ajouter que Rousseau considérait qu'il était un de ceux-là, non pas quelqu'un qui ne souffrait pas des conséquences du péché originel, mais quelqu'un qui était pour ainsi dire inéducable par les hommes et donc incorruptible parce qu'il était en contact depuis toujours et pour toujours avec la santé psychologique donnée par la nature.

Je sais que cette remarque finira de rendre certains incapables d'écouter l'auteur de *l'Émile*. Mais il fallait que je la signale. En tout cas, la toute dernière phrase

de ce que j'ai cité réapparaît souvent dans les textes de Rousseau et quelques fois encore dans l'*Émile*.

Ce qui manque.

Je vais maintenant aborder quelques-unes des remarques pédagogiques qui apparaissent dans le premier livre. Mais je dois d'abord signaler un silence et essayer de faire entendre ce qui n'est pas dit ou voir quelque chose qui n'y est pas.

Pour ce faire, je me réfère au mandement de Christophe de Beaumont. Ce dernier était l'archevêque de Paris. Et lorsque les autorités politiques ont condamné les deux derniers livres de Rousseau sur la place publique et même ont exigé que les copies en soient brûlées et l'auteur jeté en prison, ce prélat a condamné Rousseau comme hérétique. Ce qui est quand même paradoxal parce qu'étant citoyen de Genève et donc calviniste avoué et reconnu, il était patent que Rousseau était un hérétique. Mais l'archevêque prétendait que Rousseau était un hérétique si profond qu'il était même hérétique pour les calvinistes. Et en cela, il avait raison sur le plan pratique parce que les ministres du Culte à Genève ont eux aussi condamné le livre de Rousseau, alors que les autorités politiques de la ville ont révoqué la citoyenneté de l'auteur.

Quel est le crime religieux de Rousseau ? Si on prend la peine de lire le texte de l'archevêque, on le comprend dès les premières pages. Rousseau, y écrit-on, nie que l'être humain a hérité du péché d'Adam, soit le péché dit

originel. Plusieurs croiront qu'il n'y a rien là, si ce n'est un point de doctrine assez abstrus, pour ne pas dire abscons et insignifiant. Mais on se tromperait : s'il n'y a pas de péché originel, il n'y a pas de conséquences dudit péché, et donc il n'y a pas besoin d'un Sauveur, puisque le Sauveur descend sur Terre et y meurt pour l'humanité et pour la guérir de ce péché qui déforme l'âme de tous les enfants d'Adam et Ève. Ce qui implique un revers de cet avers chrétien : la mort du Christ sur la croix n'a plus de sens, et l'adhésion à la foi chrétienne elle non plus. Paul est catégorique là-dessus, et Augustin tout autant, et Pascal à leur suite.

Or si on fait attention au livre I, on voit qu'Émile se rend à deux ans environ sans avoir été baptisé. Surtout et à la longue, on se rend compte qu'Émile n'est jamais baptisé et que même après la Profession de foi du Vicaire Savoyard, il n'est jamais question d'un tel sacrement. On parle du sacrement de la confession, on parle de l'eucharistie, on parle du sacrement de l'ordre, mais jamais du baptême. J'ajoute, au cas où quelqu'un se préoccuperait du cas de Sophie, qu'elle non plus n'est jamais baptisée. Pas plus que dans la *Nouvelle Héloïse* ne le sont les enfants de Julie et de monsieur de Wolmar, qui est un athée soit dit en passant. Pour le dire d'une façon comique peut-être, si Rousseau en veut aux médecins du corps, comme on le verra, le sacrement médical chrétien, ou plutôt la pertinence du baptême, est nié par Rousseau. Si le lecteur ordinaire ne s'en rend pas compte, s'il ne voit pas l'absence du baptême dans le récit pédagogique, d'autres, de vrais chrétiens, serais-je tenté de dire, ont réagi de façon sévère en lisant

page 99

l'Émile, et ce fut, je crois, tout à fait justifié étant donné ce qu'ils étaient et ce que Rousseau taisait.

Sixième semaine.

Ce qui a été fait.

La semaine dernière, j'ai avancé dans la lecture du livre I. Or ce livre porte sur les personnages principaux de l'éducation. J'ai donc présenté une série de remarques sur chacun d'eux, mais j'ai fait d'abord une remarque générale sur le statut du type dans le discours rousseauiste : le type n'est ni un individu, comme dans une biographie ou un traité d'histoire qui présente, mettons, César ou Napoléon, mais il n'est pas non plus une nature ou un universel ou une idée ; le type se rencontre dans une œuvre d'art comme une pièce de théâtre, ou dans une sculpture.

Voici donc les cinq types du livre I et le point sur lequel j'ai insisté en les présentant.

La femme, et surtout la femme qui est mère et mauvaise mère, est la cause d'une sorte de déchéance politique en Europe, et peut-être surtout en France, du moins selon Rousseau. Mais en redevenant une mère, la femme pourrait pour ainsi dire rétablir la situation. Pour le dire de façon dramatique, la femme, la femme saine, est la Vierge Marie de la pensée rousseauiste.

Toujours selon Rousseau, le père est celui qui, lorsqu'il joue son rôle comme il faut, conduit l'enfant de l'intérieur domestique vers l'extérieur social et politique.

La nourrice, dans l'*Émile*, est une paysanne qui assure l'allaitement de l'enfant, soit sa première nourriture. Rousseau se sert de ce personnage, entre autres, pour suggérer la supériorité de la vie de campagne, ou encore la vie loin de la ville, comme supérieure à la campagne, soit plus saine. Cela me rappelle un peu la fable merveilleuse de La Fontaine, *le Rat de ville et le Rat des champs*, qui remonte à Ésope et à Horace.

Le gouverneur d'Émile est un être plus qu'humain. Rousseau s'identifie sans doute à lui, mais il ajoute et insiste sur le fait que le gouverneur, un des deux personnages essentiels de l'activité pédagogique, soit celui qui gouverne le processus, comme le dit son nom, doit avoir des talents qui dépassent ce qui est possible pour un être humain normal. Je l'ai signalé pour rappeler que Rousseau serait le premier à avouer que ce qui est décrit dans l'*Émile* est un idéal, et donc au fond impossible à réaliser, plutôt que d'être un programme à appliquer. Si Rousseau s'identifie au gouverneur, c'est qu'il se rêve, ou s'idéalise, et il serait le premier à l'avouer.

Enfin, Émile est un enfant ordinaire, dit Rousseau. Il ne demande qu'une chose au fond, soit que celui qui reçoit, ou subit, l'influence du gouverneur soit en santé : il n'a pas besoin d'avoir des talents supérieurs à la moyenne, surtout en ce qui a trait à l'intelligence. Mais il signale aussi en passant qu'il y a des inégalités entre les êtres humains, et surtout qu'il y a des humains qui si Émile est influençable et *formable*, et donc *déformable*, il y a des humains qui

sont exceptionnels et qui sauraient résister à toutes les influences qui transforment dans les faits les individus et donc l'espèce humaine. Et en disant cela, il faut bien l'avouer, Rousseau se présente lui-même comme un de ses êtres d'exception : sans aucun doute, il n'est pas un gouverneur comme il en faudrait, mais sans aucun doute à son avis, il est un homme naturel.

J'ai fini en signalant que le premier livre ne dit rien sur le baptême et donc que le traité de Rousseau ne tient pas compte du péché originel. Ce silence est significatif et tout à fait important pour un chrétien, comme on le voit quand on lit, par exemple, le Mandement de Christophe de Beaumont, l'archevêque de Paris. La pensée cruciale de Rousseau qu'on trouve dans la phrase déjà proposée et bien connue « l'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt » a un pendant théologique. Et Rousseau le savait bien, au moins aussi bien que les autorités religieuses catholiques et protestantes qui ont condamné son livre.

S'il n'y a pas de question à partir de ce résumé des remarques de la semaine passée, j'avancerai dans la présentation du texte. L'objectif d'aujourd'hui est d'en finir avec le premier livre, et d'entamer le second livre.

Éduquer Émile : quelques tactiques et quelques remarques idoines

1. La médecine.

À un moment donné, il y a, dans le texte, une sorte de tirade contre la médecine : Rousseau prétend qu'il ne

faut pas se préoccuper de la santé d'Émile au point de faire venir des médecins ou même de le faire inoculer contre la petite vérole.

« Voulez-vous trouver des hommes... (I page 106) ».

Je note d'abord que Rousseau était un grand hypocondriaque et qu'il s'est préoccupé de sa santé et donc de la médecine et de médecins toute sa vie. Il y a, par exemple, un texte étonnant qu'il a écrit pour demander qu'on examine sa vessie après sa mort. Il y a donc lieu de dire qu'il ment dans ce passage précis du moins en ce qui a trait à lui, ou plutôt que ce personnage du gouverneur est lui sans doute, mais lui idéaliser. En tout cas, il faut dire que cette tirade, qui revient sous une forme ou une autre dans à peu près tous les livres de Rousseau, touche à quelque chose de grave et de tout à fait philosophique, du moins en ce qui a trait à la pensée moderne.

Le thème du progrès humain et du progrès à travers la médecine est pour ainsi dire incontournable chez les Modernes. On peut, et je crois qu'on doit, le faire remonter à un passage de Descartes. Dans le *Discours de la méthode*, quand Descartes, père de la pensée moderne selon à peu près tous les experts, justifie sa nouvelle méthode et le nouveau savoir qu'elle fera naître, il prétend que grâce à elles deux, on atteindra de cette façon « le bien général de tous les hommes » (c'est son expression même), et il ajoute tout de suite après qu'on arrivera à assurer cela par la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le

fondement de tous les autres biens. Il va jusqu'à suggérer que sa nouvelle méthode et la science qui en sortira pourront repousser l'échéance finale, soit la mort.

Or, on le voit, Rousseau dit, ici et partout ailleurs, qu'il y a là, tout au contraire d'une façon de faire du bien à tous les hommes, une façon de pervertir tous les hommes. La préoccupation pour la santé et donc la crainte de la mort, qui augmentent avec la médecine moderne et avec les médecins modernes, est une des données de la conscience humaine développée sans doute, mais elles ne sont pas naturelles. Certes, elles ont à un fond naturel, et depuis que les hommes réfléchissent et s'organisent, elles sont omniprésentes (il y a chez les Grecs par exemple des dieux de la santé et de la mort). Mais à moins d'être contrôlées, si elles sont entretenues ou encouragées, ces préoccupation et crainte sont nocives aux hommes. Aussi, une des choses qu'il cherchera à faire avec son Émile est de le rendre, du moins au début de sa vie et sur la question de la mort et de la santé, aussi bête que le plus bête des humains.

Je prends la peine d'ajouter ici (je ne me souviens pas si je l'ai dit la semaine passée) que Rousseau fait souvent des remarques biochimiques dont je ne comprends pas grand-chose, entre autres parce que les théories biochimiques ont bien changé. Mais je prétends que sa pensée, pour autant qu'elle peut être valide, ne dépend pas de ces remarques scientifiques. Encore et toujours, ce n'est pas le corps qu'il prétend guérir, mais le cœur,

comme il dit ici et le cœur psychologique, lequel n'est pas le cœur physique, qu'il prétend garder sain.

2. La notion de l'éducation négative.

En voyant comment Rousseau veut qu'on éloigne les médecins, on aborde pour la première fois un aspect pratique de l'éducation d'Émile, un aspect qui reviendra sous plusieurs dehors différents, mais qui porte un nom commun. Il s'agit de ce que Rousseau appelle l'éducation négative, et qui est un des traits de celle qu'Émile reçoit : l'expression est soulignée par tous les commentateurs. Cela commence par l'embaillotement, qu'on refuse à Émile et qu'on empêche les autres de lui offrir. Cela continue jusqu'à un long voyage de par le monde qu'on lui impose dans le livre V à la toute fin de son éducation, alors qu'Émile a découvert Sophie et qu'ils sont prêts à se marier ; ce voyage sans Sophie est un dernier élément de l'éducation négative : on l'empêche de faire quelque chose pour que quelque chose d'autre se développe en lui, soit dans ce cas, la prise de conscience de la dimension politique de sa vie.

Voici un passage éloquent qui parle de l'éducation négative, sans employer l'expression.

« En naissant un enfant crie... (I page 97) ».

L'expression « éducation négative », qui pourrait s'opposer à « éducation positive » ou « factuelle » ou « active », laisse entendre qu'on éduque quelqu'un en ne posant aucun geste, en ne faisant rien, ou en n'agissant pas. Et cela est en un sens tout à fait juste parce qu'il

s'agit pour Rousseau très souvent de ne pas faire ce qu'on fait d'ordinaire et ce qu'on prétend qu'il faut faire, ou de perdre du temps, comme il le dit. Et Rousseau explique souvent qu'on, les gens de son époque, les modernes et les chrétiens, essaie de remplacer la nature, alors qu'il veut laisser la nature agir par elle-même : il ne fait pas, il empêche qu'on fasse quelque chose, mettons, de réagir à tous les pleurs d'un enfant ou de lui enseigner à parler aussitôt que possible et de lui apprendre à lire avant qu'il n'en ait le goût, pour que la nature fasse qu'Émile apprenne pour ainsi dire sans y penser et par lui-même et à partir d'un besoin qui est souvent lent et tardif.

Mais, et c'est là où l'expression prend tout son sens, pour ne rien faire, pour laisser la nature agir, pour que l'éducation soit négative en vérité, il y a fort à faire, comme on le voit à la fin de ce passage (il faut *s'emparer* d'Émile, dit-il). Pour le dire de manière paradoxale, l'éducation négative est très active. Car non seulement il ne faut pas remplacer la nature (voilà pour le négatif), mais encore il faut empêcher (et voilà pour la dimension active et activiste, voire tyrannique) que les mauvaises influences extérieures et fausses et *faussantes* sans nombre n'affectent Émile, et même il faut assurer que l'intention de la nature soit respectée, même si les faits dus au hasard ne le font pas en provoquant ou contrôlant ces faits. Voici un exemple de l'éducation négative active et de ce qu'elle exige.

« La seule habitude qu'on doit laisser... (I page 118) ».

Je reviendrai sur cette question dans le livre II quand je traiterai du mensonge fondamental sur lequel est érigée l'éducation d'Émile. Pour le dire vite fait dès maintenant, l'éducation naturelle ou l'éducation sans les hommes est le résultat d'un travail constant sur tous les plans et en créant un monde de détails ; au fond, c'est si entier, si total, que c'est le résultat du travail, impossible à réaliser, d'un homme, le gouverneur, qui est, l'expression n'est pas trop forte, une sorte de tyran ou de demi-dieu.

3. La langue.

Une des dernières remarques du livre I porte sur l'apprentissage du langage. Je note que pour Rousseau le premier langage, le langage naturel, c'est le pleur.

« Comme le premier état de l'homme... (I page 122) ».

Il y aurait dix ou vingt choses à dire sur ce point. Je me limite à deux. On y reviendra de toute façon dans le livre II.

D'abord, ce n'est pas un hasard si Rousseau ne dit pas que le premier langage de l'enfant est le gazouillis du contentement, mais les pleurs. Et ce n'est pas parce qu'il est pessimiste. En tout cas, il dirait que c'est parce qu'il est réaliste. Et cela de deux façons au moins.

Dans les faits pour la plupart des humains, la vie est dure, et les désirs sont plus souvent frustrés que satisfaits, et le besoin produit d'abord une douleur avant un contentement, quand il y a de fait

contentement. Cela tient, entre autres, et peut-être surtout, au fait que les humains ont perdu leur contact avec la nature et qu'ils vivent dans l'amour-propre qui ne peut pas être satisfait. Aussi la perversion de l'état de société avec sa violence et sa fuite vers l'avant mime en la dédoublant la difficulté de la condition naturelle.

Mais cette insistance sur les pleurs est réaliste aussi parce que le lien fondamental entre les humains, celui qui les lie en vérité, est la pitié, soit la constatation que les autres souffrent parce qu'ils ont des besoins, et qui s'ils ne les satisfont pas, ils sont malheureux : un être humain, est toujours, ou presque, ou sauf exception, triste ou au bord de l'être parce qu'il a des besoins et que le monde lui refuse souvent la satisfaction de ses besoins. Mais, et c'est la suite du premier réalisme, cette condition est la cause du lien possible et sain entre les humains, du lien réaliste qui unit d'emblée les humains entre eux et les rend aptes à l'humanité, voire à la fraternité et qui rend la machine si dangereuse de la société à peu près bonne. On pourrait le dire comme suit : la nature qui refuse les satisfactions immédiates rend l'homme sensible non seulement à ses insatisfactions, mais encore à celle des autres ; la nature corrige la difficulté de la vie factuelle et la frustration de l'amour de soi par la pitié, une seconde faculté du cœur qui est naturelle et qui complète l'amour de soi quasi biologique. Certes, Émile, au début de sa vie, n'est pas capable de pitié ; il ne le sera pas avant le livre IV. Mais la question de la pitié et donc de la douleur de l'existence humaine est essentielle à la pensée de Rousseau et

apparaît dès le livre I avant d'être développée tout à fait à partir du livre IV.

Et les pleurs des nouveau-nés, qui naissent en pleurant soit dit en passant et qui pleurent ou se taisent pendant des mois, sont le premier signe de tout cela, et ils constituent la première communication entre eux et les autres. D'ailleurs, l'expression la plus connue de la pitié s'appelle l'instinct maternel, soit le sentiment de tendresse devant un être tout à fait sans moyen qui vagit. C'est si puissant que même les hommes, à moins d'être tout à fait pervers, sont capables de cet instinct *maternel, qui est si fort chez les femmes.*

Mais il y a plus, et donc un autre point encore. La question du langage a été une préoccupation constante de Rousseau. Elle sera présente souvent dans *l'Émile* ; elle l'était dans le *Second Discours*, qui y consacre plusieurs pages quand on essaie de déterminer la condition de l'homme à l'état de nature.

Rousseau a aussi écrit un texte magnifique de lui qui porte le titre *Essai sur l'origine du langage*. On peut montrer qu'il se réfère à un écrit d'un ami, Condillac, soit *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines*. Pour Rousseau et pour Condillac, et je crois qu'ils ont raison, le savoir humain, le savoir universel en tout cas, est impossible sans les mots : il faut donc savoir comment le langage naît pour savoir comment le savoir naît et la nature essentielle du savoir.

Mais le texte de Rousseau, et les autres passages de son œuvre sur le langage, indique une des grandes différences entre lui et son ami. Dans la suite du titre de *l'Essai sur l'origine du langage*, on trouve un sous-titre : « où il est parlé de la mélodie et de l'imitation musicale ». Dans la tête (et le cœur (?) de Rousseau) le langage est donc lié à la mélodie et la musique. Pourquoi ? Voici l'essentiel de la théorie musicale de Rousseau et en même temps de sa théorie linguistique.

La musique est un composé de mélodie et d'harmonie. Les harmonies, qui s'expriment dans les accords de base, sont l'élément rationnel et embellissant de la musique. Mais la mélodie en est l'essentiel. Car la mélodie donne le ce qu'on peut appeler le ton d'une pièce musicale, c'est-à-dire l'émotion. Il s'ensuit que quant à l'essentiel, la musique imite, représente, et reproduit les émotions et, en les imitant, les produit dans celui qui écoute. Or il faut parler du langage et de la musique en même temps, parce que l'essentiel du langage est aussi l'émotion. On entend quelque chose de cette doctrine dans le passage suivant.

« Les premiers pleurs des enfants sont des prières... (I page 123) ».

En somme, pour Rousseau, le langage est d'abord (et il faut entendre le mot *d'abord* dans le sens temporel, soit en premier, mais *en plus* dans le sens hiérarchique, soit de façon continue et fondamentale) le langage est une sorte de musique qui fait entendre l'émotion et à laquelle par nature on réagit par émotion et à laquelle il ne faut

pas désapprendre à réagir avec émotion. Ou encore : l'être humain qui parle et qui écoute est un cœur bien avant que d'être une intelligence. Et le mot *idée* qui apparaît dans cette citation signifie plutôt attitude ou réflexe émotif ou, comme on l'entend à la fin, *intention*, que concept.

Il est certain qu'il y aurait encore bien des choses à commenter dans le livre I, mais je me limite à ces quelques remarques. S'il n'y a pas de question, je tourne la page et j'aborde le livre II.

3. Le livre II : suite et nouveauté

Mais pour qu'on saisisse bien ce qui se passe dans le livre II, soit la nouveauté de cette partie, je lis le dernier paragraphe du livre I et le premier du livre II.

« Les premiers développements de l'enfance... (I page 134) ».

Et :

« C'est ici le second terme de la vie... (II page 135) ».

Les mots mêmes de Rousseau *premier* et *second* indiquent bien qu'il y a deux étapes et que quand commence l'une, c'est que l'autre est terminée. Mais il faut sans doute expliquer un peu. Voici comment je le dirais.

Dans la vie humaine et donc dans celle d'Émile, il y a l'étape zéro : c'est l'enfant dans le sein de la mère. Avec

la naissance commence la première étape, où ont lieu les premiers développements. Mais cette étape est pour ainsi dire un simple déplacement physique : le bébé était à l'intérieur, il est à l'extérieur ; il était nourri par le corps de la mère, il est nourri par le sein de la mère ; il avait des sensations de bien-être et d'inconfort, mais sans savoir qu'il était un individu, cela continue une fois lancé dans le monde.

Pour Rousseau, tant qu'il n'est pas sevré, et surtout tant qu'il ne parle pas, le nouveau-né est un *infans* et non un *puer*, soit un être sans parole avant d'être un petit, ou comme disait les Grecs, un *pais*, qui a besoin d'une *paidagogia*, soit une conduite du petit, comme le veut le mot grec à l'origine de notre mot *pédagogie*. La parole apparaît donc avec la conscience de l'individualité de celui qui a appris à parler. L'essentiel de la nouvelle époque est l'apparition du moi. Je serais tenté de résumer comme suit : une fois que l'enfant peut dire *moi*, il entre dans la nouvelle étape. Je pense à des faits tous simples comme les enfants qui se nomment comme les autres les nomment, soit Émile, ou Gérard, ou Jacqueline, avant de dire *moi*. Et je crois que pour Rousseau les animaux qui n'ont pas de langage, ou du moins qui n'ont pas de langage pour dire *moi*, ont des sensations sans avoir de conscience de leur individualité ; en tout cas, le nouveau-né, qui est nommé Émile, mais qui ne dit pas *moi* dans le livre I, est ainsi fait. Pour le dire d'une autre façon, une mère ou un père qui regarde dans les yeux de son nouveau-né et qui croit voir tout de suite la conscience de soi voit beaucoup plus que ce qui se passe pour de vrai dans le cœur de

l'enfant. Cette prétendue conscience de soi qui est une inconscience devient une vraie conscience de soi seulement une fois que le mot *moi* apparaît. Voilà le sujet du livre II : l'enfant qui n'est plus un nouveau-né et qui dit moi.

Mais le point important est sans doute le suivant. La conscience de soi est une conscience émotive, c'est un sentiment du moi, plutôt qu'une science ou un savoir ou une idée. Le nouveau-né n'est pas un égo cartésien, et l'égo de l'enfant conscient de soi n'est pas une intelligence. Il y a un certain savoir chez lui sans doute, mais il y a surtout émotion : dans le livre II, on verra que le monde est reçu dans sa vérité et au moyen de la distinction entre moi et tout le reste, mais cette vérité est que le monde qui n'est pas moi est dangereux pour moi (douleur) ou bon pour moi (plaisir).

Rousseau revient sur cette idée en employant d'autres mots. Il s'agit de les noter et de les commenter un peu.

« Un autre progrès rend aux enfants... (II page 137) ».

Si l'enfant est véritablement un, c'est qu'il l'était déjà avant et qu'il continue d'être un, mais à partir de ce moment en le sentant. De plus, s'il devient conscient de soi, s'il sent qu'il est quelqu'un (et il faut bien entendre le mot *un* dans le mot *quelqu'un*), il sent en même temps (ce qu'il ne sentait pas avant) qu'il a des forces et que les autres existent. Le moi sent qu'il est non seulement le siège de besoins, mais qu'il a des moyens limités, mais réels ; de plus, le moi sent qu'il n'est pas seulement

entouré de choses sans cœur qui font peur ou font du bien à son cœur, mais qu'il est entouré d'autres moi. (Cela ne signifie pas qu'il peut sympathiser avec des autres moi. Selon Rousseau, cette possibilité ne naît que plus tard, et est analysée et traité dans le livre IV.)

Rousseau dit qu'il faut alors considérer l'enfant comme un être moral. Cela veut dire qu'avant cette époque nouvelle, l'enfant n'est pas un être moral. Le mot *moral* pourtant est bien peu moral tel qu'il est employé ici. En tout cas, les remarques de Rousseau dans ce livre indiquent que l'enfant ne peut pas comprendre ce que c'est que l'utile et encore moins ce que c'est que le bien moral et le mal moral. Je crois qu'il faut entendre le mot *moral* dans le sens suivant : l'enfant du livre II est conscient de son bonheur et de son malheur, mais il est encore inconscient de l'intériorité des autres, ou encore il est incapable d'en tenir compte. En somme, dans le livre II, Émile n'est pas capable de pitié. (Encore une fois, cela sera abordé seulement au livre IV.)

J'annonce à partir de ce passage que je vais focaliser l'attention d'abord sur les passages qui parlent de la force ou des forces de l'enfant, de sa relation aux autres et donc du pouvoir, et enfin de sa moralité ou plutôt de sa moralité amoral.

Avant d'en finir avec ce passage, je reviens en arrière pour noter que la citation que Rousseau propose à la fin du livre I est tout à fait juste, et pourtant tout à fait fautive. Quand on vérifie le contexte de la citation d'Ovide, on se rend compte qu'il décrit le sentiment qui

était le sien lorsqu'il fut exilé de Rome : il se compare à un homme frappé par la foudre de Jupiter (petit compliment adressé à César-Auguste qui l'a condamné à l'exil). Pour Ovide quitter Rome, c'est mourir ou perdre ce qu'on est et donc la conscience et même l'être : il est un Romain beaucoup plus qu'il n'est humain ; en ne vivant plus à Rome, il n'est plus lui-même. Or pour Rousseau, dans ce livre, il s'agit de rendre possible un être humain qui ne dépend pas de la société dans laquelle il vit, soit un homme naturel qui peut vivre en société, mais qui ne se définit pas par cette société. La citation est donc intéressante pour lui, à la condition de ne pas l'entendre dans le sens qu'elle avait.

Un dernier mot avant d'avancer : les remarques du livre II reprennent souvent des remarques faites dans le livre I. On répète plusieurs thèmes, par exemple, l'acquisition de la langue et sa nature en tant que moyen de communication. Mais ces remarques se font à partir du nouveau cadre : Émile, le nouveau-né est devenu un être à sensations, qui souffre ou qui est satisfait, qui est bien ou qui se sent mal, mais qui en est conscient. Il n'en reste pas moins que dans ce deuxième livre, Rousseau ajoute à ce qui est répété. Par exemple, en ce qui a trait à la langue, on passe de la langue parlée à la langue écrite et donc à l'apprentissage de l'écriture.

Mais je tiens à montrer comment le livre II revient sur quelque chose qui était absent du livre I, soit le baptême et donc le péché originel. Je le fais pour confirmer la remarque, raffinée sans doute, sur l'attention qu'on doit accorder à ce qui n'est pas présent.

« Posons pour maxime incontestable... (II page 158) ».

Si on veut comprendre pourquoi il n'y a pas de baptême dans le premier livre ni ailleurs d'ailleurs, si on veut comprendre pourquoi l'archevêque de Paris a écrit un sermon contre Rousseau, ce passage rend tout à fait clair ce qui est en jeu. Il est impossible que le bon Christophe de Beaumont ait lu ce passage sans se mettre en colère, une sainte colère, va presque sans dire, comme celle du Christ qui s'attaque aux vendeurs du Temple. L'expression « perversité originelle » qu'emploie Rousseau veut dire péché originel ; le mot *nature* veut dire qu'il n'y a pas de grâce, ou que la grâce de Dieu n'est pas nécessaire pour guérir le cœur humain ; « comment et par où le vice est entré » signifie que le récit du péché d'Adam et d'Ève est un mythe, mais que le récit du développement du cœur par la pitié et l'amour-propre (qui se fait dans le livre IV) est la vérité. Ce récit du développement prompt des moyens qui servent l'amour de soi et tardif des autres passions est celui de l'*Émile* et non de la Bible.

Quelques thèmes du livre II.

1. La relation à autrui.

J'ai déjà parlé de la différence entre l'amour de soi et de l'amour-propre. Dans les deux cas, il s'agit une émotion, mais d'une émotion fondamentale, qui s'enracine dans le moi. Mais il y a deux moi : le moi réel, celui qui apparaît avec la langue sans plus, et le moi réel qui apparaît quand on se pense en rapport avec les autres

autour de soi. Pour Rousseau, le bonheur devient impossible si on vit dans un amour-propre trop développé ; il est possible si on s'en tient à l'amour de soi et que l'on contrôle l'amour-propre. Il le dit de bien des façons dans le livre II. En voici une.

« Ô homme ! Resserre ton existence... (II pages 144-145) ».

Le bonheur est impossible parce que l'amour-propre implique l'esclavage ou la dépendance sur les autres. Rousseau ici en donne une illustration politique. Mais il faudrait saisir que l'impossibilité est plus fondamentale encore : l'amour-propre est l'amour de soi pour autant qu'on n'est plus soi. Cela implique que les satisfactions de l'amour-propre, tout en existant en un sens indéniable, n'en sont pas en vérité, parce que le moi de l'amour-propre a une consistance factice : boire de l'eau parce qu'on a soif est vrai et la satisfaction est réelle ; boire du vin de telle sorte, mettons de l'Amarone, parce qu'on en a parlé, c'est au fond une satisfaction imaginaire, c'est-à-dire qui n'a pas de fondement physique, ou si peu qu'elle ne compte pas. Pis encore, cela implique que les satisfactions sans fond seront plus exigeantes : de l'eau qui rafraîchit coûte peu de choses, que ce soit de l'argent ou des efforts, sauf exception, et toujours moins que l'Amarone. Enfin, les satisfactions sans fond et coûteuses de l'amour-propre sont par définition compétitives et violentes ; les autres ne sont pas des aides, puisqu'ils sont des adversaires qu'on veut épater : sauf exception, on ne lève pas son verre d'eau

pour le monter aux autres et surtout à ceux qui n'en ont pas, mais on le fait toujours pour de l'Amarone.

À partir de cela, on peut saisir l'essentiel de la pensée politique de Rousseau.

« Ces considérations sont importantes... (II page 147) ».

La solution du problème politique est double : il faut créer des humains qui vivent autant que possible dans l'amour de soi. Mais surtout et en plus, une fois dans le monde de l'amour-propre, il faut créer une société où les autres et soi sont soumis à des lois qui ressemblent à des choses qui ne changent pas et qui ne peuvent pas être trafiquées par les hommes. Or cela est impossible, parce que les lois sont inventées par les hommes (Rousseau les appelle des « volontés générales »), et tout le monde sait qu'on peut les changer ou les manipuler et que la volonté humaine n'est pas stable. C'est l'expérience constante de ce qu'on appelle la politique, et qui est bien différente de l'expérience de ce qu'on pourrait appeler le politique.

J'en tire la conclusion suivante : pour Rousseau il n'y a pas de solution définitive au problème politique, mais il y aurait moyen de réduire les violences sociales et politiques.

Ce qu'il faut faire.

Il faut finir la lecture du Livre II, car la semaine prochaine, j'ai l'intention de continuer les remarques

page 119

sur cette section de l'œuvre et même de les terminer : il restera ainsi les semaines 8 et 9 pour traiter du livre III et la toute dernière semaine pour revenir sur l'ensemble des trois livres et sur les remarques proposées, ainsi que les questions qu'elles ont suscitées.

Septième semaine.

Ce qui a été fait.

Je commence comme chaque fois en revenant vite fait sur ce qui a été souligné et expliqué la semaine avant. À la suite à quoi, je continuerai les remarques générales du livre II que j'avais entamées, et je poursuivrai avec des remarques spécifiques qui portent sur ce même livre.

J'ai donc proposé quelques remarques finales sur le livre I. D'abord, j'ai signalé que Rousseau fait des remarques longues et parfois extravagantes sur la médecine. J'ai signalé qu'en s'opposant à l'utilisation de la médecine et à la consultation de médecins en ce qui a trait à Émile, Rousseau signale une différence entre sa position et ce qu'on pourrait appeler le projet central de la modernité. La pensée moderne se fait au moyen d'une apologie de la raison, comme c'est le cas pour la pensée ancienne, mais chez les modernes, la raison est pour ainsi dire devenue un moyen de dominer d'abord la nature et ensuite le monde politique, laquelle domination rationnelle assurera le bonheur humain : la modernité veut être le règne de la raison dite instrumentale. Pour Rousseau, cette optique centrale est erronée : la solution du problème humain et des problèmes des êtres humains est d'abord une fonction de la droiture du cœur plutôt que du pouvoir de la raison et de la

technique et donc de la raison technique ou scientifique ou techno-scientifique. Voilà ce qui le sépare, irrémédiablement, de ses amis philosophes ; voilà la cause de la colère folle de Voltaire contre Rousseau, celui qui invente un monde *transmoderne*, et donc *transvoltairien*.

J'ai abordé ensuite l'expression « éducation négative » qu'on utilise pour parler de l'*Émile*, et d'abord que Rousseau a forgé pour dire l'esprit de son système pédagogique fondée sur son système anthropologique. Une bonne éducation selon Rousseau est négative parce qu'elle n'emploie pas les moyens traditionnels ou fêtés par les penseurs modernes ; elle est négative parce qu'elle consiste la plupart du temps à retarder les choses pour que la nature soit pour ainsi dire l'inspiration ou le moteur de l'éducation ; mais tout en étant négative ou inactive, cette nouvelle éducation implique beaucoup d'initiatives de la part du gouverneur, voire elle demande de lui une activité débordante de tout moment et d'une pléthore de moyens, guidée par une connaissance toute puissante, et donc une observation quasi divine, de l'enfant à éduquer.

J'ai examiné ensuite la doctrine de Rousseau en ce qui a trait à la nature du langage. Encore une fois, le citoyen de Genève, comme il s'appelait, s'oppose aux philosophes français du XVIIIe siècle. Comme pour la musique, selon lui, l'essentiel de cette invention humaine qu'est le langage n'est pas ce qu'on croit : le langage communique sans doute des informations sur

les choses, mais il est d'abord un système par lequel on a dit, et on continue de dire, l'émotion, ou les besoins, ou les désirs humains. Si l'essentiel de la vie humaine s'enracine dans le cœur et les pulsions fondamentales saines ou malsaines dont Rousseau parle à tout moment, cela est vrai de toute invention humaine et donc du langage, première grande découverte humaine et premier instrument du développement humain. Et cela est vrai tout autant du langage qu'est la musique, comme il le dit souvent dans son *Dictionnaire de la musique*.

À la fin de la rencontre, j'ai commencé les remarques sur le livre II. J'ai signalé d'abord que pour Rousseau, le livre II porte sur une suite temporelle sans doute : avec le temps, le nouveau-né devient un enfant, et le livre II ne traite pas du nouveau-né, mais de l'enfant. Mais ce passage selon Rousseau est structuré ou commandé par un développement psychologique : le nouveau-né est constitué d'une sorte d'ensemble de sensations qui n'a pas de centre, car le moi comme tel, et donc la mémoire, n'apparaît qu'à partir de la deuxième année environ quand le nouveau-né devient un enfant. Le nouveau-né devenu enfant vit encore d'après le seul critère du plaisir et du déplaisir, mais il est capable d'acquérir un peu d'expérience parce qu'il a un moi qui dure à travers les différentes expériences qui s'accumulent dans la mémoire plutôt que dans le seul corps. En conséquence, il y a moyen de commencer à éduquer l'enfant, soit de former son caractère en lui donnant des habitudes saines, ou malsaines, et des débuts de connaissances exactes. Quand cela se fait comme il faut, on ne déforme

pas son cœur ; l'intégrité de son moi-cœur est l'enjeu de tout.

Or ces habitudes impliquent que l'enfant est enfin capable de distinguer lui-même des autres et d'avoir des relations non seulement avec les choses qui lui plaisent ou lui déplaisent, mais encore avec les êtres humains qui peuvent lui causer des déplaisirs ou lui plaire. La thèse constante de Rousseau dans le livre II, et même dans le livre III, comme on le verra sous peu, est la suivante : une éducation saine exige que l'enfant ne fasse que ce qu'il est capable de faire par les moyens naturels, soit qu'il pense tout à partir de lui-même et donc qu'il ne pense aux autres que comme s'ils étaient des quasi-choses, et non comme d'autres ego qui le regardent et le jugent. C'est une autre façon de signaler la différence entre l'amour de soi et l'amour-propre. En d'autres mots, sur le plan pédagogique, le gouverneur doit travailler à renforcer l'amour de soi d'Émile et rendre impossible, ou diminuer, voire étouffer, tout mouvement d'amour-propre qui naîtrait et qui serait au fond non seulement malsain en soi, mais indu à cette époque de son développement. Il y aura un autre moment où l'amour-propre tout malsain qu'il soit est inévitable et qu'il faut chercher à contrôler ou à diriger, mais dans les premiers livres, il s'agit de l'étouffer avant qu'il ne naisse de façon prématurée.

À moins qu'il n'y ait des questions, je continue à examiner deux autres thèmes généraux qui aident à sonder le livre II. Ensuite, j'aborderai quelques thèmes plus spécifiques ou qui s'ensuivent des premiers.

Quelques thèmes du livre II.

2. Le bonheur et la force.

Rousseau a une idée de l'homme dont j'ai présenté quelques expressions. Il s'ensuit qu'il a une idée du bonheur humain. Je rappelle que le mot *idée* doit être entendue à la manière de Rousseau : toute idée doit être sentie pour être reçue comme vraie dans le fort du terme ; bien mieux, en proposant ses idées, Rousseau s'attend moins à ce qu'on s'appuie sur des expériences précises, disons sociologiques ou scientifiques, plus ou moins nombreuses, que sur l'expérience de la réponse de son cœur à ses propositions. Ceci dit, je lis quelques phrases de Rousseau sur le bonheur et j'explique comment il voudrait que mon cœur les entende.

« Tout sentiment de peine est inséparable... (II pages 139-140) ».

Je reprends les remarques de Rousseau. Le bonheur est une sorte d'équation vécue : il y a bonheur humain et donc bonheur pour un enfant, quand $F = D$, alors que F est la somme des forces que possèdent l'individu, et D est la somme des désirs qui habitent son cœur. Or le cœur de celui qui écoute l'explication de Rousseau sait qu'il dit vrai, parce qu'il a le souvenir de moments de bonheur, ou du moins de satisfaction, passagers, mais réels. Il sent aussi dans son cœur, soit dans sa mémoire émotive, que F est limité et que D est pour ainsi dire illimité, ou du moins qu'il renaît sans cesse. Il peut donc rêver, soit imaginer dans son cœur un état où il serait

dans cet équilibre, et il sait, sans jamais avoir senti cet équilibre comme un état stable, qu'il serait heureux et donc il sait ce qu'il faut à Émile. Il sait aussi que tout ce qui ramènerait l'équilibre entre les valeurs F et D serait bon pour lui et tout autre humain, et que tout ce qui détruirait l'équilibre, c'est-à-dire qui réduirait F et augmenterait D, nuirait.

Cette équation rousseauiste, qu'on l'approuve ou non, aide à saisir ce qui se passe dans le livre II : Rousseau cherche à montrer comment on pourrait éduquer un enfant de 2 à 12 ans, de façon à ce que le D soit bien plus faible que chez les enfants qu'on éduque autrement et que le F soit augmenté autant que possible et beaucoup plus qu'on ne le fait. Il explique aussi pourquoi il faut faire tout ce qu'on peut, et cela va jusqu'à mentir à Émile, pour qu'il ne compte pas sur les autres de façon à devenir plus fort et qu'il ne voit pas les choses à travers les yeux des autres qui ont des cœurs déformés, soit les humains du XVIIIe siècle et, ajouterait-il sans aucun doute, encore plus ceux du XXIe siècle. Je reviendrai sur cette idée quand je parlerai par exemple de l'apprentissage de l'écriture. Mais il faut saisir que cette remarque, ou cette équation, est la *vérité* derrière à peu près tout ce qui est raconté dans le livre II.

En revanche, la première figure de l'éducation négative peut-être, en tout cas la figure qui est la plus scandaleuse, est l'éducation a-morale du livre II. Car l'éducation négative implique que pendant longtemps,

on n'inculque pas de notions morales à l'enfant. Il faut toucher à ce thème.

3. L'amoralité de l'enfant

L'enfant du livre II a conscience du bien et du mal, mais c'est un bien et un mal qui le concerne lui comme individu, et donc c'est un bien et un mal pour ainsi dire égoïstes. Il faut entendre le mot *égoïste* dans le sens premier : tout est pensé par Émile à partir de son moi et seulement de son moi, de ses besoins à lui et seulement les siens. Pour un enfant, le bien, c'est le plaisir, soit un besoin physique satisfait, alors que le mal, c'est une douleur dont on ne peut pas se défaire, et les autres, leurs besoins et leurs plaisirs et douleurs sont pour ainsi dire inconcevables. On pourrait protester que l'éducation que propose Rousseau est immorale. Je crois qu'il répondrait qu'elle est amoral, au moins jusqu'au livre IV et donc jusqu'à l'adolescence, et qu'elle est ainsi parce que la nature de l'enfant est ainsi faite ; même la moralité est une acquisition, et une acquisition qu'il faut gérer au beau moment et jamais trop tôt.

Je tente de faire comprendre cette idée en me référant à une doctrine religieuse. Pour ceux qui se souviennent encore de certaines formules du christianisme catholique, il y a un âge de raison, parce qu'il y a un âge avant l'âge de raison. Et l'enfant avant l'âge de raison n'a pas besoin de se confesser parce qu'on ne peut pas prétendre qu'il pèche, même s'il peut être méchant et faire du mal. Rousseau accepterait le principe, mais en changerait les données : l'âge de raison qui est le temps de la moralité devient l'âge du convenable ; la raison est

remplacée par le cœur; l'âge de la sensibilité au convenable arrive bien plus tard que les six ans du prétendu âge de raison.

Pour le dire entre d'autres termes, un enfant qui se montre soucieux du bien des autres est un enfant non naturel, et donc faux et donc déformé. Pour être concret, chez un enfant, le bien, c'est une pomme quand on a faim, et le mal, c'est l'absence de pomme quand on a le même besoin. Le bien dans le sens moral, le bien de la pomme en tant qu'elle est désirée par un autre, est inconcevable pour lui. Pour illustrer cette idée, Rousseau présente une sorte de dialogue imaginaire.

« Voici la formule à laquelle... (II page 153) ».

Je ne lirai pas le dialogue dont chacun se souvient sans doute, au moins parce qu'il est choquant. Je signale que comme présenté par Rousseau, le dialogue se fait entre le maître et l'enfant et non entre le gouverneur et Émile. C'est dire qu'on est dans un imaginaire redoublé, et qu'on a là un exemple de l'éducation non négative : dans ce dialogue imaginaire parce que faux, on essaie de faire entendre quelque chose, la notion du bien et du mal moral, à un enfant qui n'en est pas capable, et il en est incapable bien au-delà de sa sixième année. L'éducation négative rousseauiste, la bonne éducation selon Rousseau, consiste à ne pas faire ce qu'on tente de faire dans l'exemple. Or ajouterait Rousseau, c'est ce qu'on essaie de faire tout le temps, et c'est ce que les autres auteurs de traités de pédagogie (depuis Platon jusqu'aux

pères jésuites de son époque) recommandent de faire. À la fin, il décode, c'est-à-dire il déboulonne cette erreur.

« Voilà le cercle inévitable... (II pages 154-155) ».

La thèse de Rousseau est simple : ou bien l'enfant s'en tient à son expérience des choses à l'âge qui est le sien et qui est conforme à ses capacités, comment dire, cordiales, mais alors il ne voit les choses que dans leur dimension de plaisir et de douleur immédiats et égoïstes ; ou bien l'enfant feint de comprendre le bien et le mal moral, mais ne comprend que le danger ou l'avantage immédiat qui lui vient non pas des choses, mais des autres. En somme, quand on ne l'éduque pas de manière négative et donc amoral, à cause des mots du mauvais gouverneur, l'enfant se met à vivre dans l'amour-propre et donc dans un faux moi, et par conséquent un moi qui est menteur et tôt ou tard manipulateur et violent. Il ne devient pas plus moral, mais il devient plus méchant, et il se prépare à devenir encore plus méchant.

Il faut saisir, je le répète, que tout en disant cela ici, Rousseau ne dit pas que l'enfant sera toujours incapable de saisir le bien et le mal en tant que réalités morales et donc de dépasser le duo plaisir/douleur. Le livre III présentera l'enfant devenu capable de saisir le monde en tant qu'utile ou inutile, en tant qu'utile ou nuisible. Cela est déjà un élargissement et un approfondissement du concept de bien : le plaisant est dans le présent, l'utile suppose la prévision et donc la capacité de vivre dans l'avenir et donc de sortir de son

moi immédiat. On pourrait dire qu'il y a là, dans le livre III, à l'âge de préadolescence, la semence psychologique de l'amour-propre.

Puis, le livre IV présentera l'enfant capable de comprendre les choses en tant que bonnes ou mauvaises pour lui et les autres, en tant qu'elles sont les sources de bien et de mal pour lui, mais en même temps sources de bien et de mal pour les autres, qui souffrent ou se réjouissent et dont il peut sentir ou pressentir les émotions. C'est l'époque de sa moralisation ; c'est l'époque où il rêve à Sophie. Or l'amour, dans le sens ordinaire du terme, est une sorte d'amour-pro

Enfin, au livre V, quand il sera devenu amoureux d'une Sophie bien réelle, Émile deviendra intéressé par le monde en tant qu'il est défini par le légal et illégal. À la fin de l'*Émile*, le bien qui était le plaisant, comme ici, est devenu l'utile, puis le convenable, pour prendre le terme de Rousseau; puis Émile, en visitant le monde, est devenu capable de comprendre que, pour la plupart des humains, le bien est le légal, ou le légal est le bien. Cette dernière découverte permet à Émile de comprendre les illusions de ses concitoyens. Mais c'est là le sujet d'un autre cours. Et je reviens au livre II.

En somme, dans le livre II, l'enfant de cette époque du développement psychologique ne peut pas comprendre le plaisir de demain, ni le plaisir des autres et encore moins les lois qui déterminent les plaisirs autorisés et criminels. Mais cela viendra plus tard.

Peut-être pourrait-on comprendre un peu l'idée de Rousseau à partir de la remarque suivante, qui reprendra d'une autre façon la similitude avec le concept de l'âge de raison à partir de ce qu'on pourrait appeler l'âge de la sexualisation. – Je demande aux freudiens de la stricte observance de ne pas protester ici parce que je ne fais pas remonter la pulsion sexuelle et son influence sur le comportement à la première enfance.

La plupart des gens sont d'avis qu'un enfant n'est pas préoccupé par les choses sexuelles. Et la plupart diront que parler de sexualité à un enfant de dix ans n'est pas une bonne idée : ce serait mettre des idées dans sa tête, comme on dit, et même déformer son cœur et le préparer mal à la vraie sexualité. Mais ces mêmes gens avoueront que vers l'adolescence et à des âges un peu différents selon les individus, tout enfant devient conscient d'un désir nouveau et regarde le monde autour de lui autrement : c'est la naissance de la dimension sexuelle de la vie. Et là, chacun dira qu'après n'avoir pas parlé de sexualité, voire de l'avoir caché, il faut parler de sexualité et même aider l'enfant de différentes façons à gérer cette nouvelle chose, en lui et hors de lui. Ceux qui acceptent cette façon de comprendre la vie sexuelle d'un être humain peuvent sans doute comprendre, mais peut-être toujours sans accepter, ce que Rousseau suggère au sujet de la moralité. Qu'on l'accepte ou non, l'amoralité initiale d'Émile et donc de l'éducation négative qui gère cet âge est au centre la pensée de Rousseau dans le livre II.

Quelques remarques supplémentaires.

Il y a beaucoup de remarques intéressantes à faire sur cette partie du texte de Rousseau, ne serait-ce que parce que Rousseau lui-même fait tout ce qu'il peut pour que ses remarques soient remarquables, si on me permet cette redondance. J'en ai préparé plusieurs qui portent sur ce qu'il propose, sur le fond philosophique derrière elle ou encore sur la façon d'écrire ou de raisonner de Rousseau. Soit les tactiques de Rousseau le pédagogue, la philosophie et la rhétorique qu'il emploie. Mais je suis persuadé que je ne pourrai pas présenter tout ce que j'ai préparé, qui est déjà une réduction. Peut-être sera-t-il possible de les aborder si le temps le permet plus tard, par exemple à la fin des rencontres, ou dans la présentation finale sur ma page Internet. En tout cas, parmi les remarques que je voudrais faire, je laisserai peut-être de côté celles sur les incohérences de Rousseau et sur l'éducation des cinq sens et du sixième.

1. La propriété privée.

La première qui me semble intéressante et à laquelle Rousseau consacre un développement important est celle de la propriété privée.

Je signale d'abord qu'en un sens Rousseau aborde alors un thème qui dépasse celui du livre II : la question de la propriété privée est une question politique ; avec l'idée de la propriété privée vient l'idée du droit politique, des lois et donc d'un contrat social. Il est certain que pour Rousseau, Émile est incapable de comprendre ce qui en

est de tout cela à l'âge qu'il a. Mais il faut qu'il en ait une sorte d'idée, soit qu'il ait acquis une expérience pré-politique de la propriété privée, quelque chose qu'il peut comprendre, si l'on veut, sans en comprendre le fond, ou toutes les implications. En somme, Rousseau choisit de placer dans la mémoire d'Émile des expériences qu'il ne pourra pas sonder pour de vrai avant de longues années. C'est un exemple parmi plusieurs de ce que j'appellerais la prévoyance pédagogique : l'éducation négative ne présente pas, ou présente tard, certaines idées que les autres pédagogies présenteraient tôt, mais cette même éducation négative prépare souvent le terrain en raison d'une connaissance des étapes psychologiques, encore et toujours.

En ce qui a trait à la propriété privée, que faut-il comprendre selon Rousseau ? Que faut-il comprendre qu'Émile ne comprendra pas, mais qui sera présumé à son expérience pour ainsi dire inconsciente de la propriété privée ? Voici la doctrine de Rousseau dans le *Second Discours* et dans le *Contrat social*.

Toute société existe pour protéger les droits des individus ; le premier droit de l'individu est celui de la propriété ; le fondement naturel de la propriété est le labeur humain qui s'ajoute aux choses et qui pour ainsi dire les transforme en s'ajoutant à elles. Ainsi un champ est mon champ parce que la société le détermine qu'il en est ainsi et la société le détermine ainsi par des lois. Mais les lois pour autant qu'elles sont justes accordent les choses à ceux qui y ont mis leur labeur, soit quelque chose d'eux-mêmes. J'ai mis mon effort et ma sueur

dans les briques d'une maison, et donc la maison est à moi. Si je l'ai acheté, c'est parce que l'argent par lequel je l'ai acquise représente mon effort et ma sueur dans un autre domaine que je transfère à la maison que j'achète par l'argent. Si je l'ai reçu de mon père, c'est parce qu'il m'a donné ce qui a résulté de son effort et de sa sueur et que je suis son enfant et qu'il a voulu transférer à son fils ce qui était à lui par le travail. En somme, par la propriété privée, la société juste fait des lois justes qui reconnaissent le travail humain selon diverses modalités. Toute autre figure de la propriété privée est injuste.

J'ajoute que ce que Rousseau propose là est une reprise de ce qu'il a appris chez Hobbes et Locke. De plus, l'analyse marxiste de l'histoire et de la politique, qui propose la disparition de la propriété privée, est fondée sur la pensée de Hobbes et de Locke, les pères de la pensée capitaliste ; car l'analyse marxiste est mâtinée de la pensée de Rousseau qui dit que presque toujours le principe naturel de la propriété privée a été faussé.

« La première idée qu'il faut lui donner... (II page 166) ».

Je focalise cependant sur ce qui suit ce texte pour montrer comment selon Rousseau, il ne faut rien dire à Émile de ce que je viens de dire : il faut lui donner une expérience concrète, une expérience émotive et émue du principe de la propriété. Rien de plus. Mais cela demande des semaines de préparatifs, une mise en scène contrôlée dans le détail par le gouverneur, et l'utilisation des seuls mots que l'enfant peut

comprendre (et de cacher les mots que les adultes comprennent, mais que lui ne pourrait pas comprendre). Je note aussi que cette fois les personnages du dialogue portent les noms *Émile*, *Robert* et *Jean-Jacques* : cet exemple fictif est plus vrai que le précédent.

« Dans cet essai de la manière... (II pages 168-169) ».

2. Les livres ou les choses.

À partir de cet exemple, on peut aborder un autre thème dont le livre II présente plusieurs exemples. Émile n'est pas un illettré, mais il n'est pas un bibliophile ; on pourrait dire qu'il ne connaît pas les livres et certes qu'il n'en possède pas. Dans le livre II, et même dans le livre III, il ne faut pas employer de livres pour éduquer Émile. Il est remarquable, si on se permet de voir ce qui n'y est pas, qu'Émile ne lit jamais de livres. Et que Rousseau se moque à tout moment du savoir livresque des gouverneurs ordinaires, lequel savoir il transvase de leur mémoire dans la mémoire de l'enfant qu'ils sont censés éduquer.

« S'il n'y a pas de science de mots... (II page 186) ».

Je tiens à signaler que Rousseau sait bien qu'un enfant à une mémoire à 10 ans, mais il prétend qu'il n'a pas une mémoire faite pour retenir des événements qui ne lui sont pas arrivés et donc pour retenir des récits écrits dans des livres ; s'il le fait, c'est parce qu'on l'oblige à faire ce qu'il ne veut pas et ne peut pas faire. Je note aussi qu'on a dans la description de cette éducation mal

inspirée un parfait exemple de l'attitude catastrophiste de Rousseau, ou de son emploi de l'exagération pour expliquer ses idées : je crois qu'il avouerait sans trop de problèmes que la première chose apprise par la parole d'un autre ne serait pas la fin de sa vie, et le début de sa perversion définitive et irrécupérable, et ce malgré ce qu'il écrit bel et bien.

En tout cas, pour les gens de l'époque de Rousseau, il y avait un livre, non religieux, qui faisait consensus comme étant accessible aux enfants et même fait pour les enfants. Il s'agit des *Fables* de La Fontaine. En somme, il faut comprendre qu'en déboulonnant La Fontaine en analysant une fable, la seconde du recueil, Rousseau vise l'ensemble de la littérature pour enfants.

« On fait apprendre les fables de La Fontaine... (II page 188) ».

Je ne m'attarderai pas au détail de cette analyse, quoique j'en sois bien tenté. Cela tient à quelque chose de bien personnel. J'ai toujours aimé La Fontaine ; je crois qu'il est un des grands poètes de la littérature française ; il vaut, à mon sens, Hugo ou Baudelaire, comme artiste et comme analyste du cœur humain. Aussi la première fois que j'ai lu la critique rousseauiste de La Fontaine qu'on trouve dans *l'Émile*, j'ai subi un vrai choc. Cela m'a pris plusieurs lectures pour avouer que Rousseau a largement raison.

Sa critique de la fable « Le Renard et le Corbeau », et par là de l'ensemble des *Fables*, a plusieurs vecteurs. Il vise

d'abord le niveau de langage du fabuliste. a. Certes, ses poèmes sont magnifiques, mais cela est incompréhensible pour la très grande majorité des enfants et l'information qui y est donnée au sujet d'un renard qui parle, d'un corbeau qui mange du fromage est contraire à ce que l'expérience enfantine atteint et les allusions littéraires sont trop sophistiquées (qu'est-ce qu'un phénix ?).

b. Rousseau ajouterait qu'à peu près le seul usage qu'on peut faire des fables de La Fontaine est d'exercer la mémoire littéraire d'un enfant, soit de le détourner des choses pour apprendre des mots par cœur, comme on dit. Ce qui, quand on y pense, est une expression bien comique quand on parle de la pensée pédagogique de Rousseau. Car pour faire apprendre cœur, il faut ne pas se soucier du cœur.

c. Mais Rousseau critique aussi La Fontaine parce qu'il prétend que les morales de ses fables sont souvent immorales, et non seulement amoraux. En somme, ceux qui accuseraient Rousseau d'être un pédagogue immoraliste non seulement se tromperaient, mais encore ne saisiraient pas que c'est eux qui le sont. Car les fables de La Fontaine enseignent que se moquer des gens épais, ou des sots, est une bonne chose, comme le fait le renard face au corbeau, qu'on a raison d'utiliser les autres comme des instruments, comme le fait le renard avec le bouc dans une autre fable ou que le lion qui prend la part dite du lion en menaçant ses alliés fait bien, ou du moins fait comme on fait toujours et partout, comme on le trouve dans une autre fable

encore. Car pour peu qu'on examine les fables de La Fontaine, on découvre, sinon à la surface du moins en y réfléchissant, une morale très dure, qu'on pourrait dire réaliste, voire machiavélique, pour employer un adjectif parlant. Rousseau dirait sans doute qu'on a là encore une manifestation de la morale de l'amour-propre et de la dureté du cœur. Or il est d'avis qu'il y a une autre morale qu'on peut et qu'on doit enseigner (mais plus tard, soit dans le livre IV) et qu'il y a un autre cœur humain, qui lui est naturel et sain.

« Ainsi donc la morale de la première fable... (II page 193) ».

Ce passage m'intéresse parce qu'il signale qu'il y a une autre dimension de l'œuvre de La Fontaine qui est souvent oubliée et que ce dernier affectionnait beaucoup. En plus des *Fables*, que tout le monde connaît, il y a les *Contes* de La Fontaine qui est une série de poèmes sur l'amour et surtout sur la vie sexuelle.

Si on veut voir une suite, ou plutôt une première version encore plus développée et plus terrible que ce que Rousseau raconte ici, il faut lire sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*. Dans ce texte génial, Rousseau s'attaque à Molière, Racine et Voltaire, et prétend que l'ensemble de la littérature du Grand Siècle et de son époque et à la fois immorale et mal faite. Plus tard, lors de ce que les historiens de la littérature appellent la bataille d'Hernani, les romantiques et les classiques s'affronteront à Paris autour de la pièce de Hugo. Je

prétends que cette bataille est préparée par le texte de Rousseau. Mais c'est le sujet d'un autre cours.

De toute façon, je tiens à m'appuyer sur ce voyant affrontement entre Rousseau et ses prédécesseurs pour signaler une autre absence agressive et presque invisible : à travers le déboulonnement de La Fontaine, il est probable que Rousseau vise un autre livre ; l'absence des livres en général qu'on peut remarquer ici dans le livre II inclut l'absence d'un livre qui n'est pas du tout mentionné. Si le premier livre de l'*Émile* n'offre pas de scène de baptême, il n'y a pas non plus de scène de lecture d'histoires de l'Histoire dite sainte. Or comme le savent encore quelques-uns, la Bible est le livre par excellence pour bien des Occidentaux et certes pour la très grande majorité des Européens de l'époque de Rousseau. Cela est si vrai que le mot grec *Bible* signifie *livre* (qu'on pense au mot *bibliothèque*), tout comme le mot arabe *Qur'an* signifie, dit-on, *lectures* et le mot hébreu *Torah loi* (sous-entendu : écrite par Dieu). Je dis en toutes lettres ce qui est pour ainsi dire indicible parce qu'invisible à bien des gens : l'éducation négative exclut quelque chose qu'il est scandaleux d'exclure ; Émile ne lira rien dans un livre, pas même l'histoire sainte ni la vie de Jésus. Et sa Bible, celle qu'il lira jour et nuit dans le livre III, soit de 12 à 15 ans, ne sera pas la Bible. J'y reviendrai en temps et lieu.

Pour ceux qui y tiennent, je reconnais qu'il y a quelque chose de presque comique de voir Rousseau dénoncer les livres dans son livre. On pourrait dire qu'il y a là une contradiction performative. Je note cependant qu'il n'est

pas le premier à le faire : on pourrait donner comme exemple Montaigne qui parle avec sévérité des livres dans un livre qu'il a écrit et où il cite à tout moment beaucoup d'auteurs.

Mais je crois que Rousseau aurait une réponse toute prête : il signalerait que son livre ne devrait pas être lu par Émile enfant comme c'est le cas pour les autres livres ; il dirait que son livre vise des humains adultes et que son Émile adulte lit lui aussi des livres, et qu'il pourrait très bien lire l'*Émile* une fois qu'il a à éduquer son propre enfant. Et surtout peut-être, il rappellerait que sa condamnation des livres est d'abord et avant tout une apologie de l'éducation par les choses. Et il dirait que le seul savoir qui en vaut la peine, le seul savoir qui est un vrai savoir est enraciné dans l'expérience, et le seul savoir qui est utile en vérité est celui qui aide à bien vivre, alors que la très grande majorité des choses que les humains lisent dans les livres, et les journaux et les magazines et donc les connaissances qu'ils acquièrent par eux sont futiles. Aussi futiles que les émissions de télé et l'information pléthorique qu'on peut lire sur Internet, où souvent on dénonce ces instruments techniques qui détournent des livres, qui sont, quand on y pense, eux aussi des objets techniques.

3. L'écriture.

Mais comment peut-on éduquer sans déformer ? Je trouve qu'il y a un exemple tout simple qui peut servir de modèle pour illustrer les idées de fond de Rousseau. Il s'agit de la façon d'enseigner la lecture.

« On fait une grande affaire de chercher... (II page 194) ».

La première chose à noter est que l'enseignement de la lecture ne se fait pas avec des machines, ni même avec cette machine qui s'appelle le livre. La lecture doit s'apprendre à partir et pour rejoindre le monde : il faut que cela s'apprenne par expérience, et que cela ramène aussitôt que possible vers le monde physique.

Le moteur doit être le désir de l'enfant, et ce ne doit jamais être l'autorité du maître. La raison de cette double nécessité (toujours la nature et jamais l'autorité) se trouve encore et comme avant dans la distinction entre l'amour de soi et l'amour-propre. Mais cela implique donc que le gouverneur contrôle à peu près tout : la note, l'absence des gens qui peuvent lire le texte, les choses qu'on dit à l'enfant, le fait qu'il rate le goûter, et ainsi de suite. Sauf exception, chacun se dit que cela est impossible. Je le reconnais encore une fois, comme le ferait sans aucun doute Rousseau. Mais j'ajoute cette fois que cela implique que tout ce qui se passe autour d'Émile est contrôlé et donc faux : l'enfant croit qu'il n'y a personne qui le surveille et le contrôle, alors que c'est l'exactly contraire qui est vrai ; Émile se développe à partir des choses qui sont manipulées dans tous leurs détails et d'abord qui sont évaluées quant à leurs effets psychologiques ; on contrôle tout pour le contrôler.

« Prenez une route opposée... (II page 198) ».

Le texte est terrible. Pour consoler ceux qui seraient scandalisés par le langage dur de Rousseau, on pourrait

ajouter qu'on voit apparaître dans ce livre II et cela continuera dans le livre III, une stratégie, et des tactiques bien populaires aujourd'hui : on l'appelle entre autres l'apprentissage par le jeu, cette solution magique qu'on propose un peu partout, et surtout dans les ministères de l'Éducation, où personne, ou presque, n'a d'expérience de l'enseignement.

« Je n'imagine rien dont avec un peu... (II page 213) ».

Ce qu'il faut faire.

Il faut lire le livre III. Dans le meilleur des cas, on l'aurait lu au complet pour la prochaine rencontre. J'évaluerai ce que je dois faire des remarques que j'ai sautées. Mais il est certain que je commencerai les remarques sur le livre III.

Huitième semaine.

Changement de programme.

Lors de la dernière semaine, j'offrirai ou bien un résumé des remarques de ces rencontres, ou bien une introduction au livre IV, et donc à la « Profession de foi du Vicaire Savoyard », ou bien les deux. J'annonce tout de suite que de toute façon, ce que je ne pourrai pas proposer alors, je l'offrirai dans le texte des notes de cours.

Mais pour faire cela, je dois offrir un texte peu connu de Rousseau, qui permet de synthétiser ce qui a été vu et faire deviner ce qui reste à venir dans l'*Émile*. Voilà pourquoi je propose ce morceau merveilleux qui porte le titre *Fiction ou morceau allégorique sur la révélation*. Je demande à chacun de le garder dans ses papiers, de le lire et de l'apporter en classe lors de la dernière rencontre.

Ce qui a été fait.

Comme chaque semaine, je rappelle ce qui a été fait la semaine précédente.

J'ai continué ce que j'appelais les remarques générales sur le livre II. J'ai donc parlé de la compréhension rousseauiste du bonheur. Cela donne, ou suppose, ou s'exprime par, une sorte d'équation, soit $B : D=F$; le

bonheur est fonction d'un équilibre entre les désirs et les forces de l'individu ; plus cet équilibre existe, plus il est stable, plus il est le résultat d'une sorte d'isolation ou d'indépendance de l'individu, et plus ce bonheur est réel. En somme, le livre II vise à créer cet équilibre chez l'enfant de 2 à 12 ans. À la fin du processus, un enfant éduqué à la manière de Rousseau serait heureux.

Je suis passé ensuite à ce que j'ai appelé l'amoralité d'Émile. J'ai bien spécifié qu'il n'est pas question de son immoralité. Émile, ou l'enfant humain dont Émile est la figure purifiée ou non déformée, est amoral par nature et amoral dans les faits (imaginaires sans aucun doute) parce que par nature, un enfant ne se soucie pas des autres : il vient de découvrir son moi, mais il est incapable, à moins d'interventions *faussantes* des adultes autour de lui, de tenir compte du moi des autres, ou donc de lui en tant que perçu par ces autres. Selon ses capacités psychologiques naissantes, les autres sont plaisants ou non, et plus tard utiles ou non, mais ils ne sont pas des individus qu'il peut aimer ou détester moralement, et surtout pas des individus qui le regardent et le jugent.

J'ai commencé à examiner alors quelques tactiques pédagogiques mises de l'avant par Rousseau dans le livre II. Il s'agit d'abord de donner à Émile une idée inchoative, une sorte d'expérience pré-conceptuelle, de la propriété privée. J'ai tenté de placer cet exemple dans la compréhension moderne et rousseauiste de la société, des lois et de leur fondement naturel, soit propriété privée.

Est venue ensuite la série de remarques sur les livres et les dangers qu'ils portent avec eux. En gros, Rousseau prétend qu'un enfant n'est pas fait pour voir le monde à partir des livres, mais à partir des choses elles-mêmes, non pas à partir de l'autorité d'un auteur, mais à partir de son expérience personnelle. Toute autre attitude ou supposition, et c'est l'attitude ou supposition qui favorise l'utilisation de livres, fausse l'âme de l'enfant et fait ainsi plus de mal que de bien. Rousseau démontre son idée en s'attaquant aux *Fables* de La Fontaine. Mais on peut deviner qu'il vise en même temps la Bible.

J'ai terminé les remarques sur les tactiques particulières du livre II en montrant comment Rousseau prétend qu'on pourrait enseigner l'art de l'écriture et donc celui de la lecture à Émile tout en évitant la pratique des livres. C'est ce que Rousseau appelle l'apprentissage par le jeu. À cette occasion, j'ai souligné, encore une fois, que ce que propose Rousseau est une sorte de vue de l'esprit plutôt que quelque chose de faisable. Ce qui est intéressant, au moins, quand on pense à toutes les suggestions en ce sens dans les traités de pédagogie contemporains. En un sens, cette impossibilité, avouée souvent par Rousseau, est une bonne chose parce que pour rendre ses tactiques opérantes, il faudrait mentir sans cesse à Émile et devenir une sorte de tyran, bienveillant sans doute, de la réalité et au fond de son âme ou de son cœur.

S'il n'y a pas de question, je termine les remarques sur le livre II durant la première heure, et à la seconde

heure, j'entame les remarques sur le livre III, qui seront terminées la semaine prochaine.

3. Les maladresses de Rousseau.

Il y a une structure rigoureuse au texte de Rousseau : j'ai tenté de la signaler à plusieurs reprises. Il n'en reste pas moins qu'on peut trouver des passages, assez nombreux, où l'ordre du texte est pour ainsi dire impossible à saisir, ou encore où l'auteur laisse entrer ce qui semble être des incohérences. Je suis ouvert à la possibilité que ce que j'appelle des maladresses de Rousseau soient explicables et justifiables. Mais j'en signale quand même quelques-unes, quitte à changer d'idée si on m'en montre la nécessité, la logique ou la cohérence avec les positions de fond de Rousseau.

« Il est un terme de la vie... (II page 221) ».

Sur le ton de la conversation, où Rousseau se présente à son lecteur dans son intimité, le texte est introduit par Rousseau avec l'excuse qu'il veut raconter l'anecdote pour son propre plaisir. C'est une tactique rhétorique bien intéressante. Mais la raison est assez faible : avec l'*Émile*, il s'agit d'un texte qu'on édite et non d'une conversation où les émotions du moment jouent de façon légitime.

Mais il y a pis encore : c'est que tout l'épisode est construit autour de l'amour-propre d'un enfant, soit de Rousseau lui-même. Rousseau est irrité par un enfant qui est vaniteux ; lui-même est vaniteux en retour ; et on

lui propose une action qui devrait l'humilier, mais non le guérir de sa vanité. On ne pourrait pas trouver quelque chose de plus contraire à l'esprit de l'*Émile*, et en particulier de plus étrange, étant donné l'intention et les autres remarques du livre II.

Or en plus, à la fin de son récit, Rousseau donne une interprétation de l'événement qui est tout à fait étrange.

« On me demandera si je donne... (II page 222) ».

D'après ce qu'il a raconté, et au contraire de ce qu'il dit ici les rires qu'il a entendus ne l'ont pas rasséréiné, mais ont provoqué un sursaut de fierté, soit d'amour-propre. Il n'en reste pas moins qu'à la fin, Rousseau récupère le tout en disant qu'il faut en tout moment réprimer l'imagination d'Émile pour le fixer sur les choses. Je comprends ce qu'il prétend faire avec cet exemple, mais je le trouve au moins problématique.

Voici un deuxième exemple qui prétend être lui aussi quelque chose qui est tiré de l'expérience de Rousseau. Je dis Rousseau, et pourtant Rousseau prétend que ce pourrait être le gouverneur d'Émile.

« Il s'agissait d'exercer à la course... (II page 229) ».

En tout cas, il est clair que ce n'est pas Émile parce qu'encore une fois, il est question d'un enfant qui a développé un amour-propre vigoureux et qu'on utilise ce réflexe psychologique pour développer ses sens, comme on le fait partout et toujours dans le livre II.

« Piqué de ma raillerie, il s'évertue... (II page 231) ».

Mais plus tard dans le même livre, tout à coup Rousseau prétend que tout cela est bel et bien arrivé à Émile. Et donc il suggère cette fois que son exemple n'est pas tiré de son expérience ni n'appartient pas à un gouverneur qui serait distinct de celui d'Émile, mais fait partie des tactiques qu'il propose dans son récit fictif suivi.

« Jamais un bon repas ne doit être... (II pages 246-247) ».

Mais cette fois, Rousseau prétend qu'il n'y a pas d'amour-propre en jeu dans cet épisode : l'enfant apprend à courir vite et à évaluer les distances comme il faut par gourmandise et pas du tout parce qu'il rivalise avec d'autres enfants. En tout cas, j'ai de la difficulté à faire entrer cet exemple dans le récit complet.

Le dernier exemple est en un sens le plus étrange de tous. Il s'agit pour Rousseau de prouver que sur le plan naturel les humains ne sont pas carnivores et de faire ainsi l'apologie d'un régime végétarien pour Émile.

D'abord, Rousseau sait sans aucun doute que les humains ont des dents de carnivores et que comme les gorilles par exemple, ils sont au moins omnivores. Il sait aussi que les hommes primitifs sont presque tous carnivores ou omnivores, eux qui servent souvent de modèles pour saisir ce qui est naturel chez les humains. D'ailleurs, la citation qu'il offre reconnaît ce fait : il s'agit d'un long passage tiré d'un livre de Plutarque, où on

imagine que les hommes primitifs s'adressent aux hommes de l'Antiquité et prétendent que ceux-ci devraient être plus humains en faisant le contraire de ce qu'ils faisaient parce que la nature les y obligeait, et ils le font non pas en s'appuyant sur la nature, mais sur ce que les dieux voudraient.

« Mortels bien-aimés des dieux... (II pages 248-249) ».

Il serait difficile de trouver un texte qui soit plus contraire à la pensée de Rousseau en général, et à ce qu'il écrit dans le *Second Discours*, et surtout dans l'*Émile*. Et pourtant à la fin, il assume tout à fait ce qu'il propose, tout en avouant que ça cadre mal avec son propos.

« Quoique ce morceau soit étranger... (II page 250) ».

Je finis ces remarques en lisant une note de Rousseau à la page suivante. L'essentiel de ce qu'il dit est quelque chose comme ceci : il y a des critiques tatillonnes qui sont peut-être vraies dans le détail, mais qui rate l'essentiel, soit d'enseigner quelque chose de vrai.

« Les anciens historiens sont remplis... (II page 251) ».

Je reconnais sans problème que Rousseau pourrait appliquer ce qu'il dit ici à ce que je viens de proposer à quelques reprises. Mais je n'en reste pas moins étonné par ces passages et les remarques qu'on y trouve, et par d'autres semblables.

4. Les sens, l'imagination et le sixième sens.

Le livre deux, surtout à la fin, contient de longues remarques sur les sens. Rousseau traite des cinq sens, et ce, si j'ai bien noté, allant du toucher (page 217), à la vue (page 227), à l'ouïe (page 239), au goût (page 243) pour finir avec l'odorat (251). Le tout commence avec une remarque générale.

« Exercer les sens n'est pas seulement... (II page 216) ».

Je remarque d'abord que Rousseau inverse la hiérarchie qu'on trouve chez à peu près tous les auteurs et qui est inscrite dans la plupart des langues européennes, soit la supériorité de la vue sur le toucher. Pour Rousseau, et il y tient, le toucher, soit le sens qui pour ainsi dire définit le moi en appartenant à la chair de l'individu qui vit, est présenté comme le sens fondamental.

Mais je crois qu'il y a, dans toute cette analyse du développement des sens, une intention qui est au moins aussi importante que celle-là et qui porte sur une autre faculté humaine cruciale, et plus cruciale encore dans le système de Rousseau. S'il faut développer la sensibilité de l'enfant, et donc d'Émile, c'est parce qu'il ne faut pas laisser l'imagination jouée et encore moins se développer. Cela me fait penser à ce qu'on dit que la pédagogie des Jésuites et l'insistance sur le sport visaient : de détourner l'attention de l'enfant et l'adolescent des pulsions de la sexualité. Plus tard dans le livre IV, Rousseau fera l'apologie de l'apprentissage de la chasse au nom de cette distraction de la sexualité. En

tout cas, dans le livre II, chaque sens est examiné dans sa relation à l'imagination, et chaque fois, Rousseau cherche à fixer l'enfant dans ses sens pour qu'il ne se perde pas dans l'imagination.

« L'odorat ne doit pas être fort actif... (II page 252) ».

Une dernière remarque, et le livre II sera presque terminé. À la toute fin des remarques sur les cinq sens, Rousseau parle d'un sixième sens. Il faut bien voir que Rousseau n'utilise pas cette expression comme on le fait aujourd'hui quand on parle d'une sorte de capacité de deviner des choses qui dépassent l'expérience et la raison. En traitant de ce sixième sens, il s'agit pour Rousseau de traiter quelque chose qui est l'exact contraire, soit quelque chose qui fixe l'enfant encore plus dans le réel et l'expérience directe des choses.

« Il me reste à parler dans les livres suivants... (II page 253) ».

Rousseau utilise ici une expression qui remonte à Aristote dans le *De Anima*, soit la traduction latine de son *Péri psukhês* (soit koinê aisthêsis), et qui faisait partie de l'analyse psychologique commune au Moyen Âge. Qu'est-ce que le sixième sens ? C'est une capacité de mettre ensemble les informations qui viennent des autres sens de façon à saisir non pas des couleurs, des températures, des goûts, des sons et des odeurs qui émanent des choses, mais de se rendre compte qu'il y a une unité, une chose qui produit la multiplicité qui est perçue.

En somme, pour Rousseau, le nouveau-né ne saisit pas son unité, mais il ne saisit pas non plus l'unité des choses qui produisent les différentes sensations. Quand l'être humain commence à parler, et c'est le cas de l'enfant du livre II, il commence à dire *moi*, sans doute, soit l'unité qui reçoit les sensations et les plaisirs et déplaisirs, mais il commence à dire ou à pouvoir dire aussi *pomme*, soit l'unité qui envoie les sensations. Et quand il dit *pomme*, il devient de dire aussi *arbre*, et *neige* et *vent* et *soleil*.

Mais suggère Rousseau ici, le sixième sens est capable de saisir l'unité des choses qui donnent des sensations, et il rend possible l'acquisition d'une expérience, mettons des perceptions unifiées. Mais il reste encore un autre niveau à atteindre, que l'enfant du livre II n'a pas encore atteint, soit l'unité de l'idée comme telle, mettons des concepts. Ce sera le sujet des livres III et IV et V.

5. Le résultat : Émile n'est pas comme les autres, et cela est bien.

À la fin du livre II, Rousseau fait une première fois ce qu'il fera à la fin de livres III et IV, soit une présentation de son Émile à la fin de l'étape. Et il le compare ce à quoi on pourrait s'attendre pour un enfant éduqué à la manière traditionnelle, soit sans utiliser la méthode négative.

«Supposant donc que ma méthode... (II pages 253-254) ».

Je tiens à ce passage pour au moins deux raisons. Rousseau annonce ce qui vient dans le livre III, soit une nouvelle étape dont la caractéristique serait une nouvelle figure de la raison : on passe d'un enfant qui n'a que de l'expérience, ou ce que Rousseau appelle la raison sensitive, à un enfant qui aura une nouvelle raison, ce qu'il appelle la raison dans le sens fort du terme. Je signale que la raison adulte ou intellectuelle complète ne fera son apparition que dans le livre IV : le livre III présentera une raison puérile. Mais j'ajoute pour que les choses soient claires, que la différence entre les deux époques de la vie de l'enfant a moins à faire avec la raison qu'avec le cœur : il y aura une nouvelle et dernière raison qui apparaîtra sous peu, parce qu'il y aura une nouvelle sorte de cœur, ou plutôt un cœur sensible à une nouvelle dimension du monde.

Or, et c'est le second point, ce passage indique encore une fois qu'il y a des étapes dans la vie et que chaque étape doit être respectée pour ce qu'elle est et pour ce qu'elle permet. À la fin du livre II, selon Rousseau, on a devant soi un enfant heureux : il n'a pas de grands désirs (il a des désirs d'enfants, des désirs d'amour de soi tout à fait simples), mais il a acquis de grandes forces (il a développé son corps, il a acquis de l'expérience, il a exercé ses sens et son sixième sens, soit celui qui lui permet de mettre ensemble les différents aspects du monde de façon à pouvoir bien l'utiliser). Si on se

souvent de l'équation du bonheur, soit $D = F$, cet enfant est heureux.

J'ajoute que Rousseau décrit cet enfant parce qu'il voudrait que le cœur de son lecteur dise quelque chose comme ceci : « Si un tel être humain pouvait exister, il serait bel et bien heureux ; et je voudrais qu'un tel être humain existe, car je me souviens de mon éducation et des souffrances que j'ai connues, et de tant de choses que j'ai apprises qui ne me servaient pas et qui ne me servent pas plus aujourd'hui. » Je suis d'avis que cette réaction est un fait pour Rousseau, et que selon lui, ce fait lui donne raison.

Le livre III

Premières remarques

1. L'unité du livre III : une nouvelle énergie.

Comme le livre II est fondé sur, ou uni par, la différence psychologique qui existe entre Émile à un an et Émile à huit ans, soit l'apparition d'un moi conscient, le livre III est fondé sur les nouvelles possibilités psychologiques d'un Émile à treize ans : un ado n'est pas un enfant, mais un préado ne l'est pas non plus, et ni l'un, le préado (livre III), ni l'autre, l'ado (livre IV), n'est un adulte (livre V).

Mais quel est le facteur essentiel de la nouvelle étape qui est l'objet du livre III ? C'est une sorte de surplús d'énergie. Je serais tenté de dire qu'il y a un bouillonnement biologique sans objet qui projette Émile

hors de lui vers le monde et même au-delà du plaisir. C'est du moins ce que suggère le texte de Rousseau.

« Quoique jusqu'à l'adolescence... (III page 262) ».

Quelle est la nature de ce bouillonnement ? Sans qu'il le dise en toutes lettres, Rousseau suggère aussi, à quelques reprises, que c'est une sorte de préfiguration, ou première manifestation, du désir sexuel. Pour le dire autrement, par nature, à cet âge, l'enfant pour ainsi dire se prépare à devenir un adolescent et donc à être intéressé par les autres, et surtout par l'autre sexe. Pour le dire à la manière du récit dont l'*Émile* est la présentation, Émile n'est pas encore atteint par l'image de Sophie et encore moins par sa présence physique, mais la jeune femme le menace déjà.

« car le jour approche où s'il veut y vivre encore... (III pages 292) ».

Et :

« Trop heureux en y rentrant de ne pas... (III pages 302) ».

Je me dis parfois que Freud a dû lire ces passages, s'il les a lus, en y voyant une sorte de préfiguration de sa pensée de la psychologie humaine qui fait une si large place à la sexualité.

2. L'unité de livre III: un nouveau critère d'évaluation.

Il faut donc imaginer qu'Émile est capable, mieux à besoin, de sortir de lui-même. Mais il ne peut pas vraiment trouver un autre lui-même. Il trouvera donc un autre qui est lui. Le nom de cette chose bizarre est l'avenir et donc l'utile.

« Que fera-t-il donc de cet excédent... (III pages 263-264) ».

Donc pour reprendre les étapes de la vie selon Rousseau, il y a le nouveau-né, qui a des sensations sans moi ; puis apparaît l'enfant qui a des sensations et un moi et une conscience des choses qui sont devant lui ; à partir du livre III, il y a un enfant, ou un préadolescent, qui a des sensations et des choses, mais un avenir, et donc qui pense à l'utile, ou plutôt dont le cœur se préoccupe de l'utile.

Mais avec l'utile viennent deux autres choses. Dans ce passage, il y a une double apparition qui permet de penser ce qu'est l'utile ou de comprendre comment il est reçu. Le premier nouveau, c'est la tête, ou l'intelligence ; le second est l'instruction. Mais il faut gérer tout cela, c'est-à-dire que la tête et l'instruction, qui apparaissent ici, doivent être réglées à la manière de Rousseau, soit selon les principes de l'éducation négative, soit selon les principes du livre II.

« Le même instinct anime les diverses facultés... (III page 265) ».

Que commande le principe de l'éducation négative ? Au moins deux choses. Il faut d'abord que les idées, les sciences soient fondées dans l'expérience de l'enfant et commandées par des désirs typiques de l'enfant. On retrouve donc l'esprit du livre II.

« Transformons nos sensations en idées... (III page 266) ».

Il faut en conséquence que cela se fasse lentement et qu'on laisse de la place pour l'erreur, mais une erreur qui se découvre et qui tourne vers moins de savoir, mais un savoir solide.

« Souvenez-vous toujours que l'esprit... (III page 271) ».

C'est à la fin du livre III que Rousseau permet à son lecteur de saisir où il voulait en venir au moyen d'un nouveau portrait final.

« Il se considère sans égard aux autres... (III page 324) ».

Quand je lis cette description je ne peux pas ne pas penser au je sais que je ne sais pas de Socrate. Émile est une sorte de Socrate préadolescent. Mais il est arrivé à cet état, sans la discussion, sans la réfutation logique, sans avoir à se purger des opinions reçues. Quand on constate ce rapprochement, et cette différence, je crois qu'on saisit la différence profonde entre la position des Anciens, et de Montaigne qui les imite d'ailleurs, et celle de Rousseau.

Ce qu'il faut faire.

Pour le prochain cours, il faut finir la lecture du livre III pour saisir quelques-unes des tactiques particulières qui sont imaginées par Rousseau. On peut aussi commencer la lecture de la Fiction, qui pourrait être entamée dès la semaine prochaine, quoique cela soit peu probable.

Neuvième semaine

Ce qui a été fait.

Comme chaque semaine, je commence la rencontre avec un résumé de ce qui a été vu la semaine précédente. En gros, j'ai terminé les remarques sur le livre II et j'ai commencé les remarques sur le livre III, remarques que j'espère terminer aujourd'hui.

J'ai donc proposé quelques exemples, tirés du livre II, où Rousseau offre des récits et des textes qui jurent avec le propos du livre et avec l'ensemble de la pensée de Rousseau. J'ai appelé cela des maladresses. En tout cas, tout en soulignant ces propos qui me semblent erronés ou mal faits, j'ai prétendu que le livre dans son ensemble est quand même cohérent et que Rousseau pourrait répondre à sa façon sans doute à mes critiques : en gros, pour Rousseau, il est possible de dire faux, et sans doute de ne pas être tout à fait cohérent, tout en proposant la vérité.

Suivaient des remarques sur les sens et l'imagination. Car le livre II présente des tactiques pour développer les sens, ou pour les rendre aussi efficaces et justes que possible en ce qui a trait à leur réception du monde par les sensations. Mais, et cela paraît le plus important, cet ensemble de tactiques vise en même temps à réduire l'influence de l'imagination dans et sur la vie intérieure

d'Émile : celui-ci doit pendant de nombreuses années vivre dans le présent et le sensible, qui sont les dimensions immédiates et naturelles de sa sensibilité, ce qui veut dire qu'on doit amortir son imagination qui lui permet de passer à l'avenir, ce qui est bon et naturel, mais ne sera *valide* que dans quelques années ; l'utilisation de son imagination, et donc ses développement et renforcement si l'on veut, le dispose au développement et au renforcement de l'amour-propre, ce qui est un mal et certes pas du tout conforme au moment psychologique où il est arrivé.

Puis, j'ai brossé avec Rousseau un tableau de l'état d'Émile à la fin de la douzième année, soit au seuil du passage à l'étape suivante et au livre suivant. Selon Rousseau, l'enfant Émile s'est un peu développé, mais de façon naturelle, ou en suivant le rythme de la nature : en tout cas, grâce à l'éducation négative, ses désirs ont peu évolué alors que ses moyens ou ses forces personnelles ont beaucoup crû ; on peut conclure qu'Émile est un enfant heureux ; en tout cas, il est bien plus heureux que les enfants éduqués à l'ancienne, ce que chacun peut juger en lisant Rousseau à partir de ce qu'il a lu et surtout vécu.

Ont suivi deux ensembles de remarques sur le livre III, qui tentaient de faire saisir, ou du moins sentir, l'unité de ce livre en signalant la nouvelle dimension de la vie intérieure d'Émile. Il y a d'abord une sorte de bouillonnement biologique qui fait qu'Émile commence à se tourner encore plus vers ce qui est hors de lui, et donc vers l'avenir ; ce bouillonnement est une sorte de trop-

plein d'énergie qui fait que l'enfant remuant du livre II devient encore plus remuant et donc qu'on peut et même qu'il faut l'occuper. Pas encore capable de penser aux autres comme tels, Émile est capable de se penser lui-même dans le temps présent et même plus, et donc dans l'avenir.

Mais, et c'était le second point général que j'ai abordé, avec cette énergie en trop et cette projection dans l'avenir vient la conscience d'utilité des choses, et donc naît une sorte de capacité intellectuelle supplémentaire qui rend possible l'apprentissage proprement intellectuel : Émile passe du monde de l'expérience à peine réfléchi à celui du savoir et donc des idées. Mais encore ici, insiste Rousseau, ce sont les principes de l'éducation négative qui jouent : il faut avancer dans le savoir à petits pas ; il faut éviter d'utiliser le pouvoir de l'autorité pour augmenter les savoirs ; il faut moins assurer l'acquisition de beaucoup d'idées et de vérités que la reconnaissance de la vraie connaissance et de la condition ignorante de l'humanité.

S'il n'y a pas de question, je continue et, je l'espère, je termine les remarques sur le livre III.

Une nouvelle remarque générale sur le livre III.

Au risque de commencer trop tôt les remarques de synthèse, je tiens à signaler que les livres II et III sont différents en raison d'une faculté, l'imagination, ou de la différence dans la manière de la traiter. L'imagination existe toujours chez l'enfant, et ce par opposition au

nouveau-né : s'il y a langage, il y a moyen d'imaginer, puisque le mot est une image de la réalité ; un mot répète, sur le plan du son et des lettres écrites, pour la conscience de celui qui écoute ou qui parle ou qui écrit ou qui lit, la chose qui existe hors de soi ; cette répétition, cette représentation et donc cette représentation, se fait sans aucun doute dans l'imagination. Mais dans le livre II, l'essentiel de l'effort pédagogique consiste à amortir l'imagination, alors que dans le livre III, il s'agit d'utiliser l'imagination ou même de la stimuler, comme on le verra, mais en la limitant en même temps, soit en l'occupant pour qu'elle ne se perde pas dans la découverte des autres et qu'elle ne perde pas l'enfant en développant son amour-propre. Et l'imagination deviendra encore plus puissante et plus importante dans le livre IV, parce que la pulsion sexuelle l'animera, et là la stratégie devra changer encore une fois.

J'en tire profit pour signaler que comprendre Rousseau, c'est se rendre compte qu'il est un des philosophes qui a le plus traité de l'imagination. J'ai déjà dit, et redit, qu'il était le philosophe du cœur ou de l'émotion. Il faudrait sans doute mettre ensemble ces deux remarques. Si Rousseau est le philosophe du cœur, c'est parce qu'il est le philosophe de l'imagination, et vice versa. Ou plutôt l'essentiel de sa pensée traite de trois émotions, comme je l'ai souvent dit, soit l'amour de soi, l'amour-propre et la pitié. Or l'imagination ne joue pas de rôle dans la première, si ce n'est comme on le voit dans le livre III, pour autant que le soi peut s'imaginer dans l'avenir.

Mais l'imagination joue un rôle crucial dans l'amour-propre et la pitié : on vit dans l'amour-propre quand on imagine son moi à partir de l'image que les autres en ont ; on vit dans la pitié quand on imagine la vie intérieure de l'autre à partir de soi-même. Mais pour Rousseau, le cœur est fait pour sentir la pitié, et la pitié est essentielle à l'espèce pour la sauver ; mais le même cœur n'est pas fait pour sentir l'amour-propre, et l'amour-propre est nuisible à l'individu et à l'espèce. En conséquence, la réflexion sur l'imagination et l'éducation de l'imagination sont des parties essentielles de l'*Émile*. Cette faculté existe, elle est puissante, mais elle est puissante pour faire le bien essentiel ou le mal essentiel de l'individu humain et de l'espèce humaine.

Cela est d'autant plus vrai que l'imagination est en jeu dans l'amour, ou dans le problème de l'amour, soit dans l'amour selon le sens ordinaire, ou quotidien, du terme, soit dans l'amour entre un homme et une femme, sans doute. Mais je suis sûr que Rousseau dirait sans trop de problèmes que c'est vrai aussi de l'amour entre deux hommes ou l'amour entre deux femmes, et surtout il comprendrait une autre figure de l'amour, soit l'amitié, à partir de la structure de l'amour. L'amour donc, mais aussi l'amitié, est un mélange d'amour de soi et d'amour-propre, mêlés de pitié. – J'en ai parlé en long et en large dans deux cours que j'ai proposés sur *La Nouvelle Héloïse*. – Ce qui veut dire, et c'est sans doute une sorte d'évidence et je me répète, mais une évidence et une répétition qui souligne que la réflexion anthropologique de Rousseau est importante, parce que

l'imagination joue un rôle énorme dans la vie amoureuse et amicale, et donc dans la vie dans toutes ses dimensions. J'oserais dire que Rousseau est le plus grand philosophe de l'amour (et de l'imagination), sauf un : celui qui le dépasse, c'est Platon, ou le Socrate de Platon. Montaigne serait peut-être un troisième.

Quoi qu'il en soit, on pourrait dire quelque chose comme ceci : pour Rousseau, connaître l'être humain, c'est reconnaître que la raison est moins importante que l'imagination parce que le cœur est le cœur de l'homme et que l'individu est plus important que la nature dans laquelle il apparaît. À l'opposé de cela, pour un philosophe ancien de la tradition socratique, l'imagination peut et doit être gérée par la raison, qui la dépasse, et le cœur, l'éros pour parler comme Platon, est une pulsion qui ne se satisfait que si on *monte* au-delà de l'imagination jusqu'à l'intelligence qui fait entrer l'individu dans le Tout, le sommet duquel Tout est son lieu naturel. Je le dis d'une autre façon encore : si pour un socratique, l'idée et donc la droiture des idées comptent énormément, pour Rousseau, l'idéal et la vigueur des idéaux comptent tout autant.

Mais il est temps de revenir à la présentation du livre III.

La dimension politique du livre III.

Tous les commentateurs de l'*Émile*, et de l'œuvre entier de Rousseau, reconnaissent que le titre de Père de la révolution française lui appartient de plein droit. Il y a

au moins un passage du livre III qui peut servir à l'exposition de cette idée.

« Vous vous fiez à l'ordre actuel... (III page 304) ».

La remarque est claire. Et il est facile de montrer que le *Contrat social* a eu une influence énorme sur les esprits et surtout ceux des révolutionnaires français en ceci au moins qu'on y trouve une apologie de la démocratie radicale. Pour Rousseau, la volonté générale est la base de toute société, ce qui veut dire que la théorie du droit divin ou du droit du plus fort et la prétention de la justesse et la justice d'un État monarchique ou aristocratique sont attaquées par lui et jusqu'à leur fondement et en remplaçant leur fondement.

Il n'en reste pas moins qu'il est clair aussi que Rousseau n'aurait pas trouvé de son goût les révolutions qui ont suivi son époque, qu'elles aient été une révolution française, américaine ou russe. Il y a quelque chose de conservateur au cœur de la pensée de Rousseau, et il n'aurait pas cru que les démocraties libérales qui sont nées en peu partout en Europe et de par le monde sont des bons régimes. Rousseau aurait critiqué le XXI^e siècle mondial et américain autant et même plus que le XVIII^e siècle européen et français.

Ces choses dites, on peut voir que la question du choix d'un métier pour Émile, qui occupe une bonne partie du livre III et qui contient le passage cité ici, est l'occasion pour lui de faire une série de remarques politiques nombreuses. L'allaitement avait servi d'occasion

rhétorique pour réfléchir et faire réfléchir sur le politique au livre I ; ici, c'est le métier, imaginaire, d'un Émile, tout autant imaginaire, qui sert à en faire autant.

J'en signale quelques-unes.

« Or de toutes les occupations... (III page 306) ».

Pour Rousseau, si l'état de société peut être bon, ou pas trop mauvais, pour l'être humain, le citoyen qui se trouve en société doit y retrouver autant que possible la liberté qu'avait l'homme dans l'état de la nature. C'est là le fondement de remarques comme celle-ci. Et cet idéal de liberté (car en société, on vit esclave selon Rousseau) est le fondement de la remarque que toute société et toute loi doivent être le résultat de la volonté générale, c'est-à-dire que les contraintes de la vie en société doivent avoir comme causes *naturelles* (le mot doit être mis en italiques, parce qu'entrer dans l'état de société, c'est par définition sortir de l'état de nature) la volonté de chacun mise ensemble avec la volonté de tous les autres.

Mais l'idée que tout homme doit apprendre un métier est liée à une autre.

« Nulle société ne peut exister... (III page 297) ».

Ce que Rousseau dit ici en toutes lettres, il le dit au moins de façon négative depuis le début de son livre, et il continuera de le soutenir jusqu'à la fin. Toute inégalité sociale est fondée dans une décision et donc jusqu'à un

certain point dans une fiction. Toute société demande à la fois de l'égalité sous les lois de par la volonté générale, et de l'inégalité entre les membres qui se trouvent sous les lois, parce qu'il y aura des magistrats qui régneront sur les sujets et de la propriété privée qui contribuera elle aussi, mais autrement, à l'inégalité. Cette inégalité qui se trouve au principe de toute société rend inévitable la corruption de toute société à moins qu'on trouve des moyens, comme une religion puissante, pour contrer cette tendance inévitable. Il faut, pourrait-on dire, des trucs, des contrepoids, des contre-pouvoirs, des *alter-mondes*, qu'ils soient religieux, institutionnels, artistiques, pour promouvoir l'égalité. Ainsi la tendance à la corruption de la société, soit la croissance de l'inégalité, peut être ralentie, diminuée, contrôlée, voire annulée, par des comportements et des réflexes sociaux, parce que la politique est dépassée ou enveloppée par le social. Il sera pardonné à quiconque de croire reconnaître là certaines institutions contemporaines comme les ONG. Mais il y a plus encore, ou il y a la même chose dite avec d'autres mots.

« Malheureusement nous ne pouvons passer... (III page 314) ».

Une société saine est une société où les citoyens s'imaginent près les uns des autres, parce qu'ils vivent pour ainsi dire dans la même famille, qu'ils soient des patriotes parce qu'ils ont une patrie, soit un père et des frères. Au contraire, un aristocrate, et donc un mauvais citoyen, est quelqu'un qui peut imaginer qu'il est d'une autre nature que ses concitoyens, que la Basse-Ville et

la Haute-Ville contiennent des humains différents, qu'à la hauteur et la bassesse des lieux correspondent des qualités humaines qui font que les uns sont plus qu'humains et les autres bien moins. Le citoyen de Rousseau n'est pas un aristocrate ; il connaît et aime la Basse-Ville, et il est bien reçu en elle.

Si on a bien écouté et surtout bien entendu ce que je propose, je suggère que dans ces trois considérations sur les métiers, Rousseau annonce que la vie politique doit être soumise à une triple devise : Liberté, égalité, fraternité. Je ne dis pas cela pour suggérer que cette devise de la République française née de la Révolution vient de lui, mais pour faire saisir, d'une autre façon encore, que ses longues remarques sur le métier devraient être pensées à partir du point de vue politique, et qu'elles sont une introduction aux remarques qu'il fera dans le livre V sous le titre « Des Voyages » (voir pages 662-691). Mais cela serait l'objet d'un autre cours.

Quelques tactiques du livre III.

1. L'humiliation.

Il y a dans le livre III de l'*Émile* une section très longue, qui porte sur un aimant et un canard. Tous ont noté la complexité de l'exemple ; ce qu'on voit moins bien, je crois, c'est son rôle dans l'économie du livre III.

« Me voici de nouveau dans mes longs... (III page 273) ».

On reconnaît là encore le jeu rhétorique d'apostropher son lecteur, comme pour souligner l'importance d'un passage. Voici ce que j'en tire.

Ce qui est remarquable, c'est à quel point l'histoire suppose qu'en devenant plus savant, Émile peut devenir plus orgueilleux. En tout cas, dans l'esprit de Rousseau, et peut-être dans les faits, le savoir, la recherche du savoir, est pour ainsi dire une occasion d'apprendre, mais en se corrompant : le savoir, cette chose bonne, du moins à partir de 12 ans, a des effets secondaires nocifs. En conséquence, une des tâches principales du gouverneur est de faire apprendre des vérités, disons scientifiques, par Émile, mais de s'assurer que cela se fasse sans qu'il y ait vanité, orgueil et donc amour-propre. Et pour ce faire, il faut même humilier Émile pour qu'il ne soit pas déformé ; il faut utiliser son amour-propre naissant pour tuer son amour-propre. On pourrait dire qu'il y a là un autre paradoxe de Rousseau. Sans doute, mais il y a là une autre idée cruciale pour lui. Comme le montre la longue chute du récit, l'exagération catastrophiste de Rousseau et son allusion à Socrate.

« Le lendemain, nous retournons... (I page 276) ».

L'être humain est sans doute capable de savoir, mais ce savoir est toujours problématique. On dit que la digestion qui est nécessaire à la vie physique implique la production des radicaux libres et que ces effets secondaires de la nutrition et de la respiration doivent être contrôlés ou même éliminés. D'où l'utilisation

d'antioxydants. Pour Rousseau, à partir de douze ans, il faut utiliser des antioxydants intellectuels.

2. Les choses, toujours les choses.

Quiconque lit le livre III se rend compte que les découvertes qu'Émile fait sont le résultat de mises en scène complexes et qui prennent beaucoup de temps. Le cas le plus célèbre est sans doute celui du récit qui finit avec l'exclamation au sujet de l'astronomie.

« Nous avons un moyen de trouver... (III pages 286-287) ».

Cela vient de ce que le gouverneur ne peut jamais enseigner par autorité, de façon qu'Émile vive sa vie intellectuelle soumis à un autre : le gouverneur doit apprendre avec Émile, ou du moins feindre qu'il le fait, pour qu'Émile apprenne directement, croit-il, du monde qui s'offre à lui.

« Le lendemain matin, je lui propose... (III page 284) ».

Le plus important dans cette citation est l'apparition continuelle du pronom *nous*. Il est certain que le nous est faux, mais du point de vue d'Émile, il dit ce qui lui arrive. On devine d'une autre façon encore à quel point cette éducation naturelle est artificielle et à quel point Émile est libre, mais pour ainsi dire manipulé.

3. Un livre, au moins un livre.

Dans la foulée de cette remarque, on peut passer à une des citations les plus connues de l'*Émile*.

« Je hais les livres ; ils n'apprennent... (III page 290) ».

En lisant cette célèbre exclamation, on peut sans doute accuser Rousseau de contradiction opérationnelle puisqu'il prouve en écrivant l'Émile, en citant beaucoup d'auteurs lus et en ayant passé sa vie à écrire, qu'il était passionné par les livres, et que non seulement il ne les haïssait pas, mais encore qu'il avait appris par eux et qu'il croyait qu'on pouvait apprendre par eux. Aussi, cette accusation peut être renforcée dans le livre III, car tout de suite après avoir dit sa haine des livres, il prétend qu'Émile sera éduqué par un livre qui deviendra sa passion.

« Robinson Crusoé dans son île, seul... (III page 291) ».

L'important est de noter aussi, et même surtout, que ce livre est un autre moyen employé de contrôler l'imagination d'Émile, ou pour la rediriger. Car par cette fiction géniale, non seulement utilise-t-on l'imagination de l'enfant, mais on l'occupe. Ou encore on y met un autre Émile qui devient son ami, mais un ami qui n'a pas la consistance d'un ami réel. Émile vit dans l'imagination, mais par la magie de la fiction seul avec lui-même, et il en revient pour chercher dans le monde l'expérience des choses utiles. En un sens l'île de Robinson fait du monde d'Émile une île qu'il explore seul, et pourtant pas.

« Car sans parler de l'impossibilité... (III page 289) ».

On pourrait dire qu'en passant par ce livre, on concentre le temps : la longue et lente découverte de l'utilité des choses est comprimée, et le processus est accéléré ; l'éducation négative, pour une fois, accélère les processus.

Si Émile s'éduque en suivant les aventures de Robinson et vivant sa vie à l'exemple de son héros livresque, il faut comprendre au moins deux choses cependant. Robinson n'est pas Socrate. Socrate vit dans la cité et enseigne en faisant discuter au sujet des idées qu'on a acquises et qui sont fausses. Émile apprend sans discuter, et on lui enseigne des idées qui ne sont pas fausses, plutôt que de passer du temps à déloger de son esprit des opinions reçues et déformantes.

« Voilà les spécieuses maximes... (III page 294) ».

Mais, et c'est l'autre point, Robinson n'est pas l'autre grand modèle qui vit dans un livre, soit le Christ dans les évangiles, ou ses envoyés ou apôtres dans les *Actes*. – Soit dit en passant, on signale quelque part que *Robinson Crusoe* est le livre qui a été traduit dans le plus de langues, sauf la Bible. – Dans le livre II, Émile ne lit aucun livre et donc ne connaît pas la Bible. Dans le livre III, Émile lit un livre qui présente un héros qui ne s'occupe pas des autres et certes qui n'est pas prêt à mourir pour eux, parce qu'il est préoccupé par la seule chose qui compte et qui peut compter pour lui, sa survie. Robinson est pour ainsi dire le contraire d'un chrétien qui vit par cet amour qu'on appelle la charité.

Robinson est un antéchrist qui enseigne à Émile une attitude tout autre que chrétienne.

Je tiens à ajouter que pour bien évaluer *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe, il faut lire son autre roman, *Moll Flanders*. Certes, Defoe, ce graphomane, a écrit bien d'autres romans, mais ceux-là sont ses chefs-d'œuvre. *Les Mœurs et les Malheurs de Moll Flanders* est le premier grand roman féministe. Il représente une femme qui part de rien et qui devient une femme riche et bien vue en société. Pour y arriver, elle passe par des déboires qui lui apprennent qu'elle doit se débrouiller seuls contre tous. Elle se défait de tous ses préjugés, c'est-à-dire de toute moralité ; elle ment, vol et tue ; elle devient une prostituée, emberlificote à peu près tous ceux qu'elle rencontre, et abandonne ses nombreux enfants ; elle trouve et aime un seul homme, qui est tout à fait homme comme elle ; à la fin, elle sort de prison en feignant la conversion religieuse et tout de suite après recommence sa vie précédente pour partir en Amérique et revenir enfin chez elle tout à fait heureuse. Je suis persuadé que ce roman tout à fait immoral aide à saisir le sens du roman amoral qui sert de Bible à Émile.

C'est peut-être ici qu'il est possible d'ajouter que lors l'apprentissage du savoir chez Émile, les conditions que Rousseau impose à l'apprentissage selon la nature, peut inclure l'acquisition d'erreurs. En tout cas, je n'ai pas pu placer ailleurs l'information qui suit : Émile arrive par la méthode qu'on lui impose à penser comme il faut que c'est le Soleil qui tourne autour de la Terre ; le savoir astronomique d'Émile fait de lui un ptoléméen et non un

copernicien. Et il est certain que Rousseau connaissait bien la différence et savait que l'exemple qu'il proposait produisait un faux savoir chez son enfant.

« Comme nous procédons toujours lentement... (III page 269) ».

À la limite, pour *sauver* Rousseau, qui savait sans doute ce qu'il faisait ici, on pourrait dire que pour Rousseau, il y a des idées qui, quoique fausses en termes absolus, sont vraies en ce qui a trait à la question du bonheur, qui est la seule qui compte.

Ce qu'il faut faire.

Pour le prochain et le dernier cours, il faut avoir lu la *Fiction*. Je suis sûr que j'en parlerai pour introduire au quatrième livre et à la « Profession de foi du Vicaire Savoyard ». Mais je tenterai aussi de faire quelques remarques trop brèves sans doute, qui seront amplifiées dans les notes de cours finales, sur le sens de l'*Émile* ou plutôt des trois premiers livres, et sur le sens de la pensée de Rousseau en général.

Dixième semaine.

Black Mirror.

Depuis quelques années, une série de télévision récolte des mises en nomination et des récompenses. Elle est populaire non seulement en Angleterre, où elle a été créée et produite, mais aux États-Unis, partout en Europe et même en Chine. Cela s'appelle *Black Mirror*, soit *Miroir noir*. Le titre fait référence aux écrans des portables, des tablettes et des téléphones intelligents qui ont envahi l'espace public et surtout qui occupe les yeux des humains en Occident, mais partout ailleurs.

La série porte sur les ordinateurs sans doute, mais son thème est l'effet de la technique sur les vies, les corps et les esprits des humains. On y voit les meilleurs comédiens anglais et américains, mais d'un peu partout dans le monde. On est allé chercher de grands réalisateurs, par exemple Jodie Foster. Les scénarios, souvent comiques, mais malgré tout inquiétants, sont presque toujours bien écrits, et les mises en scène sont variées et parfois très fortes.

Selon le créateur de la série, Charlie Brooker, il s'agit de montrer, par le récit et non par la prêche ou la réflexion, ce qui peut arriver sous peu en raison des techniques qui existent déjà ou pointent immédiatement à l'horizon. Sans être catastrophiste, l'idéateur de la série est inquiet de ce qui pourrait arriver si les humains ne font pas attention aux effets secondaires des pouvoirs qui

leur sont offerts. Je ne suis pas très écolo dans le sens ordinaire du terme, mais comme Rousseau, je suis un écolo de l'âme ou du cœur, et cette série fait écho à bien des préoccupations de Rousseau, et des miennes. Il y a même beaucoup d'épisodes qui portent sur l'éducation et les techniques d'éducation.

La série est accessible sur Netflix où on peut la suivre en anglais, en français, ou en italien et que sais-je encore, avec sous-titre de plusieurs langues du monde. Je recommande à tout un chacun d'en essayer un ou deux épisodes ; je suis persuadé que la drogue aura bientôt son effet. Il y en a 22, ils sont d'ordinaire d'une bonne heure.

Ce qui a été fait.

La semaine dernière, j'ai terminé mes remarques sur le livre III.

J'ai commencé en faisant une dernière remarque générale sur le livre III. Si le livre II focalise sur le développement de la sensibilité d'Émile, il vise aussi et peut-être surtout à amortir l'imagination. Mais cela n'est plus possible durant la préadolescence : en raison du bouillonnement biologico-psychologique d'Émile, l'imagination ne peut plus être tue ou éteinte, et il faut l'occuper.

Pour ce qui est des stratégies particulières diverses du livre III, j'ai examiné les longues considérations sur l'acquisition d'un métier par Émile. J'y ai décelé une

manière de faire des considérations politiques radicales, voire révolutionnaires, sans trop paraître le faire. En tout cas, le métier d'Émile est encore une fois un détail qui est porteur de conséquences pour son bonheur, et qui le prépare à vivre avec les autres avant qu'il ne pense aux autres comme tels : en acquérant un métier utile, il acquiert un métier qui sera convenable et qui conviendra à un homme libre, égalitaire et humain.

J'ai examiné le long récit de l'humiliation d'Émile. J'y ai décelé une idée tout à fait rousseauiste, soit que la raison, son développement et son utilisation, porte l'être humain à l'orgueil, soit à l'amour-propre. Cette faculté humaine, que Rousseau ne prétend pas faire disparaître, pas plus qu'il ne prétend faire disparaître l'imagination, doit être perçue à tout moment comme problématique. Voilà sans doute un élément qui permet de mesurer la distance entre Rousseau et son *adversaire* philosophique ancien Platon, sans parler de son adversaire contemporain, François Arouet, dit monsieur de Voltaire, qui s'est mérité le *de* aristocratique par son activité intellectuelle remarquable.

J'ai rappelé encore une fois que l'apprentissage par les choses, qui est un principe pédagogique constant de l'*Émile*, implique toujours un mensonge, voire un mensonge systématique, de la part du gouverneur qui doit feindre l'ignorance et surtout l'innocence ou l'inconscience : il est un comédien qui ment à un autre comédien, qui, lui, ne sait pas qu'il joue dans une mise en scène. Tout ceci dans un livre écrit par Rousseau, auteur de la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, qui

fait la critique du théâtre comme métier humain en raison de ses effets délétères sur le cœur.

J'ai signalé à la fin que le livre III renverse une des pratiques du livre II : les livres, qui ont été bannis du monde d'Émile, sont permis maintenant, du moins sous une forme précise et unique, soit Robinson Crusoe de Daniel Defoe.

Si on n'a pas de question, je termine les remarques sur les trois premiers livres de l'*Émile* avec un passage du livre IV.

Un regard jeté sur le livre IV.

Pour comprendre les trois premiers livres, il est utile de lire le début du livre IV. Il fait la preuve que les trois premiers livres sont au fond un seul et que le livre IV porte sur une époque tout à fait différente : l'enfant, seul jusque-là, malgré la présence inévitable de congénères, voire de concitoyens, doit se préparer à vivre avec les autres en les reconnaissant comme des agents semblables à lui ; cette nécessité est fondée non pas sur le fait de la société, mais sur quelque chose qui se passe en lui.

« Nous naissons pour ainsi dire deux fois... (IV page 325) ».

Pour suivre Rousseau à la lettre, les trois premiers livres ont une unité du fait qu'ils portent sur la première naissance d'Émile, sa naissance physique sans doute,

mais sa naissance en tant que moi isolé. Le livre IV traite d'un nouvel Émile. Certes, les livres I, II et III, je le dis souvent, porte sur trois figures du même Émile, trois figures si différentes qu'on doit traiter le nouveau-né, l'enfant et le préado de façons bien différentes.

Mais il est clair, par la façon de parler de Rousseau et même par la façon de diviser son texte, que le très long livre IV porte sur un moment nouveau et très important de la vie d'Émile. Ce moment est si nouveau et si important qu'il faudrait une nouvelle série de rencontres pour lui faire à peu près justice. Ce qui signifie que c'est ici un bon moment pour cesser la lecture commentée de l'*Émile*, et du coup un bon moment pour tenter une synthèse, laquelle serait par définition une synthèse tronquée, si on peut me permettre une telle contradiction.

Synthèses.

Pour entreprendre une synthèse, je propose trois moyens : la lecture commentée de la *Fiction*, la lecture de deux synthèses de la main même de Rousseau et une synthèse bien à moi qui porte sur ce qui a été proposé pendant les neuf semaines précédentes. Ce qui pourra être vu durant cette rencontre ultime le sera ; ce qui ne pourra pas être proposé se retrouvera dans le texte final que je mettrai sur ma page Internet dans une semaine.

La synthèse par la Fiction.

Voici d'abord le texte lui-même.

Fiction ou morceau allégorique sur la révélation.

1. Ce fut durant une belle nuit d'été que le premier homme qui tenta de philosopher, livré à une profonde et délicieuse rêverie et guidé par cet enthousiasme involontaire qui transporte quelquefois l'âme hors de sa demeure et lui fait pour ainsi dire embrasser tout l'Univers, osa élever ses réflexions jusqu'au sanctuaire de la nature et pénétrer par la pensée aussi loin qu'il est permis à la sagesse humaine d'atteindre.

2. La chaleur était à peine tombée avec le Soleil ; les oiseaux déjà retirés et non encore endormis annonçaient par un ramage languissant et voluptueux le plaisir qu'ils goûtaient à respirer un air plus frais ; une rosée abondante et salubre ranimait déjà la verdure fanée par l'ardeur du Soleil ; les fleurs élançaient de toutes parts leurs plus doux parfums ; les vergers et les bois dans toute leur parure formaient au travers du crépuscule et des premiers rayons de la Lune un spectacle moins vif et plus touchant que durant l'éclat du jour. Le murmure des ruisseaux effacé par le tumulte de la journée commençait à se faire entendre, divers animaux domestiques rentrant à pas lents mugissaient au loin et semblaient se réjouir du repos que la nuit allait leur donner, et le calme qui commençait à régner de toutes parts était d'autant plus charmant qu'il annonçait des lieux tranquilles sans être déserts et la paix plutôt que la solitude.

3. À ce concours d'objets agréables, le philosophe, touché comme l'est toujours en pareil cas une âme sensible où règne la tranquille innocence, livre son cœur et ses sens à leurs douces impressions : pour les goûter plus à loisir, il se couche sur l'herbe et, appuyant sa tête sur sa main, il promène délicieusement ses regards sur tout ce qui les flatte. Après quelques instants de contemplation, il tourne par hasard les yeux vers le ciel et, à cet aspect qui lui est si familier et qui pour l'ordinaire le frappait si peu, il reste saisi d'admiration ; il croit voir pour la première fois cette voûte immense et sa superbe parure. Il remarque encore à l'occident les traces de feu que laisse après lui l'astre qui nous donne la chaleur et le jour ; vers l'orient, il aperçoit la lueur douce et mélancolique de celui qui guide nos pas et excite nos rêveries durant la nuit ; il en distingue encore deux ou trois qui se font remarquer par l'apparente irrégularité de leur route au milieu de la disposition constante et régulière de toutes les autres parties du ciel ; il considère avec je ne sais quel frémissement la marche lente et majestueuse de cette multitude de globes qui roulent en silence au-dessus de sa tête et qui sans cesse lancent à travers les espaces des cieux une lumière pure et inaltérable. Ces corps, malgré les intervalles immenses qui les séparent, ont entre eux une secrète correspondance qui les fait tous mouvoir selon la même direction, et il observe entre le zénith et l'horizon avec une curiosité mêlée d'inquiétude l'étoile mystérieuse autour de laquelle semble se faire cette révolution commune. Quelle mécanique inconcevable a pu soumettre tous les astres à cette loi ? Quelle main a pu lier ainsi entre elles toutes les parties de cet univers ?

Et par quelle étrange faculté de moi-même, unies au-dehors par cette loi commune, toutes ces parties le sont-elles encore dans ma pensée en une sorte de système que je soupçonne sans le concevoir ?

4. La même régularité de mouvement que je remarque dans les révolutions des corps célestes, je la retrouve sur la terre dans la succession des saisons, dans l'organisation des plantes et des animaux. L'explication de tous ces phénomènes ne peut se chercher que dans la matière mue et ordonnée selon certaines lois. Mais qui peut avoir établi ces lois et comment tous les corps s'y trouvent-ils assujettis ? Voilà ce que je ne saurais comprendre. D'ailleurs, le mouvement progressif et spontané des animaux, les sensations, le pouvoir de penser, la liberté de vouloir et d'agir que je trouve en moi-même et dans mes semblables, tout cela passe les notions de mécanique que je puis déduire des propriétés connues de la matière.

5. Qu'elle en ait que je ne connais point et ne connaîtrai peut-être jamais, qu'ordonnée ou organisée d'une certaine manière, elle devienne susceptible de sentiment, de réflexion et de volonté, je puis le croire sans peine. Mais la règle de cette organisation, qui peut l'avoir établie ? Comment peut-elle être quelque chose par elle-même ? Ou dans quel archétype peut-elle être conçue existante ?

6. Si je suppose que tout est l'effet d'un arrangement fortuit, que deviendra l'idée d'ordre et le rapport d'intention et de fin que je remarque entre toutes les parties de l'Univers ? J'avoue que dans la multitude de combinaisons possibles celle qui subsiste ne peut être exclue et qu'elle a dû même trouver sa place dans

l'infinité des successions ; mais ces successions mêmes n'ont pu se faire qu'à l'aide du mouvement, et voilà pour mon esprit une source de nouveaux embarras.

7. Je puis concevoir qu'il règne dans l'Univers une certaine mesure de mouvement qui, modifiant successivement les corps, soit toujours la même en quantité ; mais je trouve que l'idée du mouvement n'étant qu'une abstraction et ne pouvant se concevoir hors de la substance mue, il reste toujours à chercher quelle force a pu mouvoir la matière. Et si la somme du mouvement était susceptible d'augmentation ou de diminution, la difficulté deviendrait encore plus grande.

8. Me voilà donc réduit à supposer la chose du monde la plus contraire à toutes mes expériences, savoir la nécessité du mouvement dans la matière. Car je trouve en toute occasion les corps indifférents par eux-mêmes au mouvement et au repos et susceptibles également de l'un et de l'autre selon la force qui les pousse ou qui les retient ; tandis qu'il m'est impossible de concevoir le mouvement comme une propriété naturelle de la matière, ne fût-ce que faute d'une direction déterminée, sans laquelle il n'y a point de mouvement, et qui, si elle existait, entraînerait éternellement tous les corps en lignes droites et parallèles avec une force ou du moins une vitesse égale, sans que jamais le moindre atome pût en rencontrer un autre ni se détourner un instant de la direction commune.

9. Plongé dans ces rêveries et livré à mille idées confuses qu'il ne pouvait ni abandonner ni éclaircir, l'indiscret philosophe s'efforçait vainement de pénétrer dans les mystères de la nature ; son spectacle, qui l'avait d'abord enchanté, n'était plus pour lui qu'un sujet d'inquiétude

et la fantaisie de l'expliquer lui avait ôté tout le plaisir d'en jouir.

10. Las enfin de flotter avec tant de contention entre le doute et l'erreur, rebuté de partager son esprit entre des systèmes sans preuves et des objections sans réplique, il était prêt de renoncer à de profondes et frivoles méditations plus propres à lui inspirer de l'orgueil que du savoir, quand tout à coup un rayon de lumière vint frapper son esprit et lui dévoiler ces sublimes vérités qu'il n'appartient pas à l'homme de connaître par lui-même et que la raison humaine sert à confirmer sans servir à les découvrir. Un nouvel Univers s'offrit pour ainsi dire à sa contemplation ; il aperçut la chaîne invisible qui lie entre eux tous les êtres, il vit une main puissante étendue sur tout ce qui existe, le sanctuaire de la nature fut ouvert à son entendement comme il l'est aux intelligences célestes et toutes les plus sublimes idées que nous attachons à ce mot *Dieu* se présentèrent à son esprit. Cette grâce fut le prix de son sincère amour pour la vérité et de la bonne foi avec laquelle, sans songer à se parer de ses vaines recherches, il consentait à perdre la peine qu'il avait prise et à convenir de son ignorance plutôt que de consacrer ses erreurs aux yeux des autres sous le beau nom de philosophie. À l'instant, toutes les énigmes qui l'avaient si fort inquiété s'éclaircirent à son esprit. Le cours des cieux, la magnificence des astres, la parure de la terre, la succession des êtres, les rapports de convenance et d'utilité qu'il remarquait entre eux, le mystère de l'organisation, celui de la pensée, en un mot, le jeu de la machine entière, tout devint pour lui possible à concevoir comme l'ouvrage d'un être puissant, directeur

de toutes choses. Et s'il lui restait quelques difficultés qu'il ne put résoudre, leurs solutions lui paraissant plutôt au-dessus de son entendement que contraires à sa raison, il s'en fiait au sentiment intérieur qui lui parlait avec tant d'énergie en faveur de sa découverte, préférablement à quelques sophismes embarrassants qui ne tiraient leur force que de la faiblesse de son esprit.

11. À ces grandes et ravissantes lumières, son âme, saisie d'admiration et s'élevant pour ainsi dire au niveau de l'objet qui l'occupait, se sentit pénétrée d'une sensation vive et délicieuse : une étincelle de ce feu divin qu'elle avait aperçu semblait lui donner une nouvelle vie. Transporté de respect, de reconnaissance et de zèle, il se lève précipitamment, puis élevant les yeux et les mains vers le ciel et s'inclinant ensuite la face contre terre, son cœur et sa bouche adressèrent à l'Être divin le premier et peut-être le plus pur hommage qu'il ait jamais reçu des mortels.

12. Embrassé de ce nouvel enthousiasme, il en eût voulu communiquer l'ardeur à toute la nature, il eût voulu surtout le partager avec ses semblables ; et ses pensées les plus délicieuses roulaient sur les projets de sagesse et de félicité qu'il se proposait de faire adopter aux hommes, en leur montrant dans les perfections de leur commun auteur la source des vertus qu'ils devaient acquérir, et dans ses bienfaits l'exemple et le prix de ceux qu'ils devaient répandre. « Allons ! s'écriait-il, transporté de zèle, portons partout, avec l'explication des mystères de la nature, la loi sublime du maître qui la gouverne et qui se manifeste dans ses ouvrages. Apprenons aux hommes à se regarder comme les instruments d'une volonté suprême qui les unit entre

eux et avec un plus grand tout, à mépriser les maux de cette courte vie, qui n'est qu'un passage pour retourner à l'Être éternel dont ils tirent leur existence, et à s'aimer tous comme autant de frères destinés à se réunir un jour au sein de leur père commun. »

13. C'était dans ses pensées si flatteuses pour l'orgueil humain et si douces pour tout être aimant et sensible qu'il attendait le retour du jour, impatient d'en porter un plus pur et plus éclatant dans l'âme des autres hommes et de leur communiquer les lumières célestes qu'il venait d'acquérir. Cependant la fatigue d'une longue méditation ayant épuisé ses esprits et la fraîcheur de la nuit l'invitant au repos, il s'assoupit insensiblement en rêvant et méditant encore et s'endormit enfin profondément. Durant son sommeil, les ébranlements que la contemplation venait d'exciter dans son cerveau lui donnèrent un songe extraordinaire comme les idées qui l'avaient produit. Il se crut au milieu d'un édifice immense formé par un dôme éblouissant que portaient sept statues colossales au lieu de colonnes. Toutes ces statues, à les regarder de près, étaient horribles et difformes, mais par l'artifice d'une perspective adroite, vues du centre de l'édifice, chacune d'elles changeait d'apparence et présentait à l'œil une figure charmante. Ces statues avaient toutes des attitudes diverses et emblématiques. L'une, un miroir à la main, était assise sur un paon dont elle imitait la contenance vaine et superbe. Une autre d'un œil impudent et d'une main lascive excitait les objets de sa sensualité brutale à la partager. Une autre tenait des serpents nourris de sa propre substance qu'elle arrachait de son sein pour les dévorer et qu'on y voyait renaître sans cesse. Une autre,

squelette affreux qu'on n'eût su distinguer de la mort qu'à l'étincelante avidité de ses yeux, rebutait de vrais aliments pour avaler à longs traits des coupes d'or en fusion qui l'altéraient sans la nourrir. Toutes enfin étaient distinguées par des attributs effroyables qui devaient en faire des objets d'horreur, mais qui, vus du point d'où elles paraissaient belles, semblaient être les ornements de leur beauté. Sur la clef de la voûte étaient écrits ces mots en gros caractères : « Peuples, servez les dieux de la terre. » Directement au-dessous, c'est-à-dire au centre du bâtiment et au point de perspective, était un grand autel heptagone sur lequel les humains venaient en foule offrir leurs offrandes et leurs vœux aux sept statues qu'ils honoraient par mille différents rites et sous mille bizarres noms. Cet autel servait de base à une huitième statue à laquelle tout l'édifice était consacré et qui partageait les honneurs rendus à toutes les autres. Toujours environnée d'un voile impénétrable, elle était perpétuellement servie du peuple et n'en était jamais aperçue : l'imagination de ses adorateurs la leur peignait d'après leurs caractères et leurs passions, et chacun, d'autant plus attaché à l'objet de son culte qu'il était plus imaginaire, ne plaçait sous ce voile mystérieux que l'idole de son cœur.

14. Parmi la foule qui affluait sans cesse en ce lieu, il distingua d'abord quelques hommes singulièrement vêtus et qui, au travers d'un air modeste et recueilli, avaient dans leur physionomie je ne sais quoi de sinistre qui annonçait à la fois l'orgueil et la cruauté. Occupés à introduire continuellement les peuples dans l'édifice, ils paraissaient les officiers ou les maîtres du lieu et dirigeaient souverainement le culte des sept statues. Ils

commençaient par bander les yeux à tous ceux qui se présentaient à l'entrée du temple, puis les ayant ainsi conduits dans un coin du sanctuaire, ils ne leur rendaient l'usage de la vue que quand tous les objets concouraient à la fasciner. Que si durant le trajet quelqu'un tentait d'ôter son bandeau, à l'instant, ils prononçaient sur lui quelques paroles magiques qui lui donnaient la figure d'un monstre, sous laquelle, abhorré de tous et méconnu des siens, il ne tardait pas d'être déchiré par l'assemblée.

15. Ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est que les ministres du temple, qui voyaient à plein toute la difformité de leurs idoles, ne les servaient pas moins ardemment que l'aveugle vulgaire. Ils s'identifiaient pour ainsi dire avec leurs affreuses divinités et, recevant en leur nom les hommages et les dons des mortels, chacun d'eux leur offrait pour son intérêt les mêmes vœux que la crainte arrachait aux peuples.

16. Le bruit continu des hymnes et des chants d'allégresse jetait les spectateurs dans un enthousiasme qui les mettait hors d'eux-mêmes. L'autel qui s'élevait au milieu du temple se distinguait à peine au travers des vapeurs d'un encens épais qui portait à la tête et troublait la raison. Mais tandis que le vulgaire n'y voyait que les fantômes de son imagination agitée, le philosophe, plus tranquille, en aperçut assez pour juger de ce qu'il ne discernait pas : l'appareil d'un continu carnage environnait cet autel terrible, il vit avec horreur le monstrueux mélange du meurtre et de la prostitution. Tantôt on précipitait des tendres enfants dans des flammes de bois de cèdre, tantôt des hommes faits étaient immolés par la faux d'un vieillard décrépité. Des

pères dénaturés plongeaient en gémissant le couteau dans le sein de leurs propres filles. De jeunes personnes dans une parure élégante et pompeuse qui relevait encore leur beauté étaient enterrées vives pour avoir écouté la voix de la nature, tandis que d'autres étaient livrées en cérémonie à la plus infâme débauche, et l'on entendait à la fois par un abominable contraste les soupirs des mourants avec ceux de la volupté.

17. « Ah ! s'écria le philosophe épouvanté, quel horrible spectacle ! Pourquoi mes regards en sont-ils souillés ? Hâtons-nous de quitter ce séjour infernal. — Il n'est pas temps encore, lui dit en le retenant l'être invisible qui lui avait déjà parlé. Tu viens de contempler l'aveuglement des peuples : il te reste à voir quel est en ce lieu le destin des sages. »

18. À l'instant, il aperçut à l'entrée du temple un homme exactement vêtu comme lui et dont l'éloignement l'empêcha de distinguer les traits. Cet homme dont le port était grave et posé n'allait point lui-même à l'autel, mais touchant subtilement au bandeau de ceux qu'on y conduisait, sans y causer de dérangement apparent, il leur rendait l'usage de la vue. Ce service fut bientôt découvert par l'indiscrétion de ceux qui le recevaient. Car la plupart d'entre eux voyant en traversant le temple la laideur des objets de leur culte, ils refusaient d'aller à l'autel et tâchaient d'en dissuader leurs voisins. Les ministres du temple toujours vigilants pour leur intérêt découvrirent bientôt la source du scandale, saisirent l'homme voilé, le traînèrent au pied de l'autel et l'immolèrent sur-le-champ aux acclamations unanimes de la troupe aveuglée.

19. En tournant les yeux vers l'entrée voisine, le philosophe y vit un vieillard d'assez mauvaise mine, mais dont les manières insinuant et le discours familier et profond faisaient bientôt oublier la physionomie. Aussitôt qu'il se présenta pour entrer, les ministres du temple apportèrent le bandeau sacré. Mais il leur dit : « Hommes divins, épargnez-vous un soin superflu pour un pauvre vieillard privé de la vue qui vient, sous vos auspices, chercher à la recouvrer ici ; daignez seulement me conduire à l'autel afin que je rende hommage à la divinité et qu'elle me guérisse. » Comme il affectait de heurter assez lourdement les objets qui étaient autour de lui, l'espoir du miracle fit oublier d'en mieux constater le besoin : la cérémonie du bandeau fut omise comme superflue et le vieillard fut introduit, appuyé sur un jeune homme qui lui servait de guide et auquel on ne fit nulle attention.

20. Effrayé de l'aspect hideux des sept statues et du sang qu'il voyait ruisseler autour de la huitième, ce jeune homme tenta vingt fois de s'échapper et de fuir hors du temple, mais retenu par le vieillard d'un bras vigoureux, il fut contraint de le mener, ou plutôt de le suivre, jusqu'à l'enceinte du sanctuaire pour observer ce qu'il voyait et travailler un jour à l'instruction des hommes. Aussitôt l'aveugle prétendu, sautant légèrement sur l'autel, découvrit d'une main hardie la statue et l'exposa sans voile à tous les regards. On voyait peinte sur son visage l'extase avec la fureur ; sous ses pieds, elle étouffait l'humanité personnifiée, mais ses yeux étaient tendrement tournés vers le ciel ; de la main gauche, elle tenait un cœur enflammé et, de l'autre, elle acérait un poignard. Cet aspect fit frémir le philosophe, mais loin

de révolter les spectateurs, ils n'y virent, au lieu d'un air de cruauté, qu'un enthousiasme céleste et sentirent augmenter pour la statue ainsi découverte le zèle qu'ils avaient eu pour elle sans la connaître. « Peuples ! leur cria d'un ton plein de feu l'intrépide vieillard qui s'en aperçut. Quelle est votre folie de servir des dieux qui ne cherchent qu'à nuire et d'adorer des êtres encore plus malfaisants que vous ? Ah ! loin de les forcer par d'indiscrets sacrifices à songer à vous pour vous tourmenter, tâchez plutôt qu'ils vous oublient, vous en serez moins misérables. Si vous croyez leur plaire en détruisant leurs ouvrages, que pouvez-vous espérer d'eux sinon qu'ils vous détruisent à leur tour ? Servez celui qui veut que tous soient heureux si vous voulez être heureux vous-mêmes. »

21. Les ministres ne lui permirent pas de poursuivre et, l'interrompant à grand bruit, ils demandèrent au peuple justice de cet ingrat qui, pour prix d'avoir, disaient-ils, recouvré la vue sur l'autel de la déesse, osait en profaner la statue et en décrier le culte. Aussitôt tout le peuple se jeta sur lui, prêt à le mettre en pièces, mais les ministres, voyant sa mort assurée, voulurent la revêtir d'une forme juridique et le firent condamner par l'assemblée à boire l'eau verte, sorte de mort souvent imposée aux sages. Tandis qu'on préparait la liqueur, les amis du vieillard voulurent l'emmenner secrètement, mais il refusa de les suivre. « Laissez-moi, leur dit-il, aller recevoir le prix de mon zèle de celui qui en est l'objet. En vivant parmi ces peuples, ne m'étais-je pas soumis à leurs lois, et dois-je les enfreindre au moment qu'elles me couronnent ? Ne suis-je pas trop heureux, après avoir consacré mes jours au progrès de la vérité, de pouvoir lui consacrer encore

la fin d'une vie que la nature allait me redemander ? Ô mes amis, l'exemple de mon dernier jour est la seule instruction que je vous laisse ou celle au moins qui doit donner du poids à toutes les autres. Je serais soupçonné de n'avoir vécu qu'en sophiste si je craignais de mourir en philosophe. » Après ce discours, il reçut la coupe des sages et, l'ayant bue avec un air serein, il s'entretint paisiblement avec ses amis de l'immortalité de l'âme et des grandes vérités de la nature que le philosophe écouta d'autant plus attentivement qu'elles se rapportaient à ses précédentes méditations. Mais le dernier discours du vieillard, qui fut un hommage très distinct à cette même statue qu'il avait dévoilée, jeta dans l'esprit du philosophe un doute et un embarras dont il ne se tira jamais bien, et il fut toujours incertain si ces paroles renfermaient un sens allégorique ou simplement un acte de soumission au culte établi par les lois. « Car, disait-il, si toutes les manières de servir la divinité lui sont indifférentes, c'est l'obéissance aux lois qu'il faut préférer. » Cependant il restait toujours entre cette action et la précédente une contradiction qui lui parut impossible à lever.

22. Frappé de tout ce qu'il venait de voir, il réfléchissait profondément sur ces terribles scènes, quand tout à coup une voix se fit entendre dans les airs prononçant distinctement ces mots : « C'est ici le fils de l'homme. Les cieux se taisent devant lui ; terre, écoutez sa voix. » Alors levant les yeux, il aperçut sur l'autel un personnage dont l'aspect imposant et doux le frappa d'étonnement et de respect ; son vêtement était populaire et semblable à celui d'un artisan, mais son regard était céleste, son maintien modeste, grave et moins apprêté que celui

même de son prédécesseur ; ses traits avaient je ne sais quoi de sublime, où la simplicité s'alliait avec la grandeur, et l'on ne pouvait l'envisager sans se sentir pénétré d'une émotion vive et délicieuse qui n'avait sa source dans aucun sentiment connu des hommes. « Ô mes enfants ! dit-il d'un ton de tendresse qui pénétrait l'âme. Je viens expier et guérir vos erreurs. Aimez celui qui vous aime et connaissez celui qui est. » À l'instant, saisissant la statue, il la renversa sans effort et, montant sur le piédestal avec aussi peu d'agitation, il semblait reprendre sa place plutôt qu'usurper celle d'autrui.

Je signale que j'ai proposé une lecture détaillée de ce texte dans un livre qu'on peut trouver dans les librairies du Québec. Le titre en est : *Rousseau sur les sciences et les arts*. Les deux derniers chapitres du commentaire suivi portent justement sur ce texte. Je ne dirai rien d'autre aujourd'hui que ce que j'ai écrit et publié là. Les seules *améliorations* à ce texte seront les bafouillages, simplifications et oublis inévitables d'une présentation orale.

Le statut du texte.

On ne sait pas quand Rousseau a écrit ce texte : les experts ne peuvent se décider ; les théories vont de 1751, soit une année après le *Premier Discours*, jusqu'à 1777, une année avant la mort de Rousseau, alors qu'il écrivait les *Rêveries du promeneur solitaire*.

Deux choses au moins sont claires : Rousseau n'a jamais publié ce texte, mais il y tenait puisqu'il l'a gardé dans ses papiers et l'a mis au propre. De plus, ce texte est une préfiguration, une seconde version ou une reprise de la « Profession du Vicaire Savoyard » ; en somme, il est utile pour connaître le texte que Rousseau prétendait le plus important de tous ceux qu'il a écrits. Le mot *révélation* dans le titre indique qu'il est en train de proposer sa version du christianisme, comme il l'a fait dans la « Profession ». Il s'agit pour lui de montrer comment le rousseauisme peut être adapté au message chrétien, ou, je crois que ce serait plus exact, comment le christianisme pourrait être adapté à sa pensée. En tout cas, je présenterai le texte en focalisant sur ce point précis.

La division du texte.

La *Fiction* se divise en deux : les paragraphes 1 à 12 et 13-21. La première partie présente les réflexions d'un philosophe, la seconde un rêve qu'il fait ; la première partie représente un philosophe qui réfléchit sur le monde et la place de l'homme dans le monde, la seconde propose une allégorie au sujet de l'enseignement efficace de la vérité découverte par le philosophe.

La première partie.

Rousseau présente d'abord l'entourage du philosophe, qui réfléchit. Il est un homme bon et doux entourer d'une nature pure : il est l'homme naturel, mais l'homme naturel capable de penser.

Lire 3. Début.

Il est clair qu'il y a un contexte presque bucolique ; le philosophe ne réfléchit pas très fort, ou ne réfléchit pas dans une sorte d'apesanteur émotive ; il est touché par la scène ; son cœur est calme peut-être, mais il est ému. Il ne pense pas aux autres, il n'est pas pris par autre chose que son bien-être qui lui vient de la nature. Il ressemble à Émile à la fin du livre III.

Mais il se met à poser des questions à la suite d'une constatation née du hasard : il voit le mouvement des étoiles et se rend compte qu'il y a une sorte de régularité belle, mais étonnante.

Lire 3. Fin.

À la réflexion ancrée dans l'information sensible, une sorte de rêverie de promeneur solitaire, fait suite une réflexion sur le système complet de l'univers et sur sa cause.

Lire 6.

Le fait le plus remarquable de cette réflexion est l'apparition du pronom *je* ; avec cet égotisme réflexif vient un trouble émotif ; le philosophe doux et heureux est devenu un individu qui est conscient de lui-même en tant que penseur et qui a des difficultés, voire des angoisses. Il me semble clair que Rousseau veut suggérer par ce jeu que le monde de la réflexion, de la

raison et du savoir est celui de l'amour-propre : le moi apparaît, mais en même temps la douleur vient avec la difficulté de l'activité.

Il me semble aussi que Rousseau est en train de mimer, et peut-être de parodier, le « je pense, donc je suis » de Descartes, soit la devise moderne de la philosophie. En tout cas, la fin du processus décrit de l'intérieur par Rousseau est un cul-de-sac : la raison raisonnante ne peut pas régler les questions qu'elle se pose.

Lire 9.

Après un long moment, après avoir forgé des théories et trouvé des difficultés partout, le philosophe doit se rendre compte qu'il pense sans doute, mais qu'il ne trouve rien de solide sans aucun doute. Les vérités, claires, sûres et utiles que promettait Descartes ne sont pas au rendez-vous. Le mot crucial de ce passage est *indiscret*. Le philosophe, ou Émile à 15 ans, est indiscret, parce qu'il a fait une gaffe, parce qu'il s'est mêlé de quelque chose qui ne peut pas le satisfaire. Son moi orgueilleux est blessé.

Il est remarquable qu'à ce moment précis du récit, Rousseau cesse d'employer le pronom *je* : l'amour-propre a été humiliée, et le philosophe réapparaît pour jouir doucement du monde tel qu'il lui apparaît. Et c'est à ce moment qu'il est récompensé : il comprend enfin, mais moins par sa raison que par son cœur ce qui en est du monde. Il voit le monde, la nature, comme un lieu fait pour lui, fait pour qu'il soit heureux et doux. C'est,

mettons, des vérités claires sûres, selon un autre critère épistémologique, et certes des vérités utiles, mais selon une utilité existentielle plutôt que technique.

Lire 10. Fin.

Rousseau affirme que les problèmes intellectuels ne sont pas disparus, mais qu'ils ne comptent plus parce qu'il accepte ce que son cœur lui dit être vrai : pour que la vie soit vivable, il faut, en tout cas, il est mieux que le monde soit pensé comme bon, fait par un Dieu bon pour un homme bon, dans un premier sens, et prêt à recevoir un homme bon, dans un nouveau sens.

C'est alors que le philosophe décide d'annoncer cette découverte aux autres, soit aux hommes.

Lire 12.

Mais il est épuisé, et il s'endort. Pendant son sommeil, la rêverie qu'il vient de faire et qui lui a donné la solution des grandes questions de la vie est suivie d'un rêve. Et ce rêve porte sur son projet de révéler aux autres ce qu'il a découvert : il reçoit une révélation au sujet de l'art de révéler.

C'est donc la partie allégorique du récit. En somme, le philosophe a eu une révélation sans la Bible, qui porte sur la condition humaine, mais qui vient d'une découverte par le philosophe : il n'y a aucune église qui a imposé son dogme, aucun apôtre n'a parlé, il ne s'agit pas d'établir une religion avec des rituels.

La seconde partie.

La seconde partie se divise elle aussi en deux : on présente d'abord le monde humain tel qu'il est au moyen de l'image d'un temple et des humains qui y vivent ; on présente ensuite trois tentatives imaginaires de montrer aux humains que ce temple est horrible et qu'il leur faut autre chose, ou du moins qu'il faut décentrer le temple déjà construit pour y vivre autrement.

Le temple est construit sur 7 piliers qui entourent un pilier central. Les différents piliers *extérieurs* représentent des comportements humains terribles, où on devine la doctrine des 7 péchés capitaux.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Sept_Péchés_capitaux

Mais le temple est surtout habité par deux sortes de personnes : les premiers sont ceux qu'on appelle les maîtres du temple.

Lire 14.

Le second groupe est constitué de ceux qu'on pourrait appeler les citoyens, ou le peuple. Or les gens ordinaires sont aveugles et aveuglés ; les maîtres du temple profitent de la situation pour avoir du pouvoir et des récompenses financières. Les premiers sont trompés, les seconds sont trompeurs. Et cela produit des conséquences terribles.

Lire 16.

Le temple, donc une église ou une société quasi religieuse, est le lieu de choses épouvantables, mais enivrantes. C'est une sorte d'orgie violente. Face à cette scène que le philosophe qui rêve voit pour ce qu'elle est, il a une réaction tout à fait convenable : comme il le voulait avant de s'endormir, dans son rêve, il veut révéler aux humains, qu'il imagine cette fois, la vérité sur le monde et sur les dieux et sur la vie humaine, une vérité qui est tout à fait différente de celle que croient les gens bernés et exploités de son rêve.

Toujours pris par le même fantasme onirique, il voit alors une copie de lui-même qui tente de montrer aux habitants du temple ce qui se passe ; il se fait assassiner par les maîtres du temple et avec l'approbation du peuple, et rien ne change.

Lire 18.

Vient ensuite un deuxième philosophe. C'est Socrate : il feint d'être aveugle ; il ironise ; il montre la statue centrale telle qu'elle est ; on l'attrape ; on lui fait boire un poison.

Lire 20.

La statue centrale que révèle le Socrate du rêve est une huitième statue, et donc autre chose que les représentations des sept péchés capitaux traditionnels.

Mais elle est la statue la plus importante parce que centrale ; surtout, depuis le point de vue qu'elle établit, elle permet aux gens de penser que les autres statues sont belles. Quelle est cette statue ? C'est l'image de l'amour-propre : elle fait croire qu'on est plus que ce qu'on est ; elle fait croire qu'on est plus qu'un homme ; elle est violente.

Le second sage, plus rusé que le premier, plus profond peut-être que lui, connaît lui aussi l'échec. Pourquoi ? Il ne fait que monter la vérité ; il ne parle pas au cœur ; et de plus, il est d'une façon ou d'une autre d'accord malgré tout avec la statue centrale. La philosophie socratique-platonicienne est elle aussi pétrie d'amour-propre.

Mais l'échec du deuxième sage rend possible la réussite du troisième.

Lire 21.

Ce dernier, et le dernier des trois sages, jette par terre la statue centrale et la remplace par sa personne. Au lieu d'expliquer les choses, il les fait sentir.

Le texte prend fin là. On ne connaît pas la suite. Mais on peut deviner au moins ceci : le troisième sage est à la fois le Christ ou plutôt Rousseau ; ce qu'il prêche, c'est l'amour de soi et la pitié. En tout cas, la charité en cette vie et la vie après la mort avec le jugement dernier et les souffrances de l'enfer, rien de cela n'apparaît dans le message du troisième sage.

Je ne prétends pas que ce texte est tout à fait clair. Mais je crois qu'on voit une préfiguration de ce qui se fait depuis le début dans l'*Émile*, et ce qui se fera dans les deux livres qui viennent. Je crois surtout que cette allégorie est l'équivalent de la profession de foi du vicaire savoyard, qui se trouve en plein centre du livre IV et donc en plein centre du traité de Rousseau.

Voilà donc pour la *Fiction*. Mais je signale que Rousseau s'est permis non seulement de proposer sa pensée dans ses livres, mais aussi de défendre ses idées contre des attaques répétées. Et il l'a fait au moins deux fois en offrant un résumé de ses thèses.

Les résumés de Rousseau.

Pour proposer une synthèse ou un résumé de la pensée de Rousseau, on ne peut pas trouver mieux que ce qu'il a offert lui-même, et deux fois plutôt qu'une, dans la *Lettre à Christophe de Beaumont* (au début) et dans les *Dialogues* (troisième partie). Voici les textes.

Le principe fondamental de toute morale, sur lequel j'ai raisonné dans tous mes écrits et que j'ai développé dans ce dernier avec toute la clarté dont j'étais capable, est que l'homme est un être naturellement bon, aimant la justice et l'ordre, qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain et que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits. J'ai fait voir que l'unique passion qui naît avec l'homme, savoir

l'amour-propre², est une passion indifférente en elle-même au bien et au mal ; qu'elle ne devient bonne ou mauvaise que par accident et selon les circonstances dans lesquelles elle se développe. J'ai montré que tous les vices qu'on impute au cœur humain ne lui sont point naturels ; j'ai dit la manière dont ils naissent ; j'en ai, pour ainsi dire, suivi la généalogie, et j'ai fait voir comment, par l'altération successive de leur bonté originelle, les hommes deviennent enfin ce qu'ils sont.

J'ai encore expliqué ce que j'entendais par cette bonté originelle qui ne semble pas se déduire de l'indifférence au bien et au mal naturelle à l'amour de soi. L'homme n'est pas un être simple ; il est composé de deux substances. Si tout le monde ne convient pas de cela, nous en convenons vous et moi³, et j'ai tâché de le prouver aux autres. Cela prouvé, l'amour de soi n'est plus une passion simple ; mais elle a deux principes, savoir, l'être intelligent et l'être sensitif, dont le bien-être n'est pas le même. L'appétit des sens tend à celui du corps, et l'amour de l'ordre à celui de l'âme. Ce dernier amour développé et rendu actif porte le nom de conscience ; mais la conscience ne se développe et n'agit qu'avec les lumières de l'homme. Ce n'est que par ces lumières qu'il parvient à connaître l'ordre, et ce n'est que

2. Comme le montre la suite du texte, Rousseau ici n'emploie pas le vocabulaire canonique de sa pensée. Aussi, amour-propre doit s'entendre comme « amour de soi ».

3. Il est possible que Rousseau fait une concession à l'opinion de son interlocuteur, soit un prêtre chrétien. En tout cas, les mots *substance*, *conscience* et *âme* qu'emploient ici Rousseau ne s'entendent pas de la même façon par monseigneur de Beaumont.

quand il le connaît que sa conscience le porte à l'aimer. La conscience est donc nulle dans l'homme qui n'a rien comparé, et qui n'a point vu ses rapports. Dans cet état l'homme ne connaît que lui ; il ne voit son bien-être opposé ni conforme à celui de personne ; il ne hait ni n'aime rien⁴ ; borné au seul instinct physique, il est nul, il est bête ; c'est ce que j'ai fait voir dans mon discours sur l'inégalité.

Quand, par un développement dont j'ai montré le progrès, les hommes commencent à jeter les yeux sur leurs semblables, ils commencent aussi à voir leurs rapports et les rapports des choses, à prendre des idées de convenance de justice et d'ordre ; le beau moral⁵ commence à leur devenir sensible et la conscience agit. Alors ils ont des vertus, et s'ils ont aussi des vices, c'est parce que leurs intérêts se croisent et que leur ambition s'éveille, à mesure que leurs lumières s'étendent. Mais tant qu'il y a moins d'opposition d'intérêts que de concours de lumières, les hommes sont essentiellement bons. Voilà le second état.

Quand enfin tous les intérêts particuliers agités s'entrechoquent, quand l'amour de soi mis en fermentation devient amour-propre, que l'opinion, rendant l'univers entier nécessaire à chaque homme, les rend tous ennemis nés les uns des autres et fait que nul

4. Il va de soi que Rousseau veut dire que l'homme n'aime rien hors de lui, et surtout aucun humain hors de lui.

5. Dans l'*Émile*, cela correspond à ce qui se passe dans le livre IV, et que Rousseau appelle là le convenable, par opposition au plaisant et à l'utile.

ne trouve son bien que dans le mal d'autrui : alors la conscience, plus faible que les passions exaltées est étouffée par elles, et ne reste plus dans la bouche des hommes qu'un mot fait pour se tromper mutuellement. Chacun feint alors de vouloir sacrifier ses intérêts à ceux du public, et tous mentent. Nul ne veut le bien public que quand il s'accorde avec le sien ; aussi cet accord est-il l'objet du vrai politique qui cherche à rendre les peuples heureux et bons. Mais c'est ici que je commence à parler une langue étrangère, aussi peu connue des lecteurs que de vous.

Voilà, Monseigneur, le troisième et dernier terme, au-delà duquel rien ne reste à faire, et voilà comment l'homme étant bon, les hommes deviennent méchants. C'est à chercher comment il faudrait s'y prendre pour les empêcher de devenir tels, que j'ai consacré mon livre. Je n'ai pas affirmé que dans l'ordre actuel la chose fût absolument possible ; mais j'ai bien affirmé et j'affirme encore qu'il n'y a pour en venir à bout d'autres moyens que ceux que j'ai proposés.

Là-dessus, vous dites que mon plan d'éducation, loin de s'accorder avec le Christianisme, n'est pas même propre à faire des citoyens ni des hommes ; et votre unique preuve est de m'opposer le péché originel. Monseigneur, il n'y a d'autre moyen de se délivrer du péché originel et de ses effets, que le baptême. D'où il suivrait, selon vous, qu'il n'y aurait jamais eu de citoyens ni d'hommes que des chrétiens. Ou niez cette conséquence, ou convenez que vous avez trop prouvé.

Voici le second texte.

Dialogues ou Rousseau juge de Jean-Jacques

Le Français ⁶ : Dans cette seconde lecture, mieux ordonnée et plus réfléchie que la première, suivant de mon mieux le fil de ses méditations, j'y vis partout le développement de son grand principe que la nature a fait l'homme heureux et bon, mais que la société le déprave et le rend misérable. *L'Émile* en particulier, ce livre tant lu, si peu entendu et si mal apprécié, n'est qu'un traité de la bonté originelle de l'homme, destiné à montrer comment le vice et l'erreur, étrangers à sa constitution, s'y introduisent du dehors et l'altèrent insensiblement. Dans ses premiers écrits, il s'attache davantage à détruire ce prestige d'illusion qui nous donne une admiration stupide pour les instruments de nos misères, et à corriger cette estimation trompeuse qui nous fait honorer des talents pernicious et mépriser des vertus utiles. Partout, il nous fait voir l'espèce humaine meilleure, plus sage et plus heureuse dans sa constitution primitive, aveugle misérable et méchante à mesure qu'elle s'en éloigne. Son but est de redresser l'erreur de nos jugements pour retarder le progrès de nos vices, et de nous montrer que là où nous cherchons

6. Comme l'indique le titre du livre, Rousseau propose un dialogue entre lui-même et un Français au sujet de lui-même et de sa pensée. Ici, le vis-à-vis de Rousseau explique ce qu'il a compris des livres de Jean-Jacques une fois qu'il les a lus sans prévention. Il est le modèle de ce que tout lecteur pourrait être, et il expose une synthèse de sa lecture et donc une synthèse *idéale* de la pensée de Rousseau. Ce texte se trouve au début du livre III.

la gloire et l'éclat, nous ne trouvons en effet qu'erreurs et misères.

Mais la nature humaine ne rétrograde pas et jamais on ne remonte vers les temps d'innocence et d'égalité quand une fois on s'en est éloigné ; c'est encore un des principes sur lesquels il a le plus insisté. Ainsi son objet ne pouvait être de ramener les peuples nombreux ni les grands États à leur première simplicité, mais seulement d'arrêter, s'il était possible, le progrès de ceux dont la petitesse et la situation les ont préservés d'une marche aussi rapide, vers la perfection de la société et vers la détérioration de l'espèce. Ces distinctions méritaient d'être faites et ne l'ont point été.

On s'est obstiné à l'accuser de vouloir détruire les sciences, les arts, les théâtres, les académies et replonger l'univers dans sa première barbarie, et il a toujours insisté au contraire sur la conservation des institutions existantes, soutenant que leur destruction ne ferait qu'ôter les palliatifs en laissant les vices, et substituer le brigandage à la corruption. Il avait travaillé pour sa patrie et pour les petits États constitués comme elle. Si sa doctrine pouvait être aux autres de quelque utilité, c'était en changeant les objets de leur estime et retardant peut-être ainsi leur décadence qu'ils accélèrent par leurs fausses appréciations.

Mais malgré ces distinctions si souvent et si fortement répétées, la mauvaise foi des gens de lettres, et la sottise de l'amour-propre qui persuade à chacun que c'est toujours de lui qu'on s'occupe, lors même qu'on n'y

pense pas, ont fait que les grandes nations ont pris pour elles ce qui n'avait pour objet que les petites républiques, et l'on s'est obstiné à voir un promoteur de bouleversements et de troubles dans l'homme du monde qui porte un plus vrai respect aux lois et aux constitutions nationales, et qui a le plus d'aversion pour les révolutions et pour les ligueurs de toute espèce, qui la lui rendent bien.

En saisissant peu à peu ce système par toutes ses branches dans une lecture plus réfléchie, je m'arrêtai pourtant moins d'abord à l'examen direct de cette doctrine qu'à son rapport avec le caractère de celui dont elle portait le nom, et sur le portrait que vous m'aviez fait de lui, ce rapport me parut si frappant que je ne pus refuser mon assentiment à son évidence. D'où le peintre et l'apologiste de la nature aujourd'hui si défigurée et si calomniée peut-il avoir tiré son modèle, si ce n'est de son propre cœur ? Il l'a décrite comme il se sentait lui-même. Les préjugés dont il n'était pas subjugué, les passions factices dont il n'était pas la proie, n'offusquaient point à ses yeux comme à ceux des autres ces premiers traits si généralement oubliés ou méconnus. Ces traits si nouveaux pour nous et si vrais, une fois tracés, trouvaient bien encore au fond des cœurs l'attestation de leur justesse, mais jamais ils ne s'y seraient montrés d'eux-mêmes, si l'historien de la nature n'eût commencé par ôter la rouille qui les cachait. Une vie retirée et solitaire, un goût vif de rêverie et de contemplation, l'habitude de rentrer en soi et d'y rechercher dans le calme des passions, ces premiers traits disparus chez la multitude, pouvaient seuls les lui

faire retrouver. En un mot, il fallait qu'un homme se fût peint lui-même pour nous montrer ainsi l'homme primitif, et si l'auteur n'eût été tout aussi singulier que ses livres, jamais il ne les eût écrits.

Ma synthèse.

Voilà pour des synthèses que propose Rousseau lui-même. Je m'essaie à mon tour à partir des lectures et des commentaires de ces dernières semaines. Il est évident que ce que je propose ne peut pas constituer des conclusions qui portent sur l'ensemble du livre : je n'ai examiné qu'un tiers du texte, soit les trois premiers livres. Pis encore, la partie la plus importante selon Rousseau, celle qui lui a causé le plus de problèmes, soit la partie centrale du quatrième livre, n'a presque pas été examinée et encore moins commentée.

Mais les trois premiers livres ont une certaine unité, je le répète : ils portent sur l'enfant avant que naisse le cœur, ou plutôt le cœur ouvert sur les autres ; ils portent sur l'éducation première laquelle est une éducation négative, pour employer le mot de Rousseau, en ce qui a trait aux autres êtres humains ; les trois premières parties portent sur le développement d'un petit égoïste heureux : on y montre comment développer les sens et l'expérience et une sorte de raison pratique, concrète.

Je propose donc les caractéristiques de ces trois premiers livres. Il va de soi que certaines de ces caractéristiques continuent, mais sans doute d'une

autre façon d'être valides dans les moments subséquents du processus de l'éducation et donc dans les livres quatre et cinq.

1. Les thèmes des trois premiers livres.

Les thèmes de l'éducation sont le plaisir et l'utile : il s'agit d'aider l'enfant à gérer le plaisir, et le vrai plaisir, et à découvrir les connaissances et à acquérir les comportements qui mènent au plaisir naturel et à la véritable utilité. Rousseau signale qu'il y a un troisième vecteur de l'éducation, soit le bon ou le convenable. Mais ce vecteur n'est pas développé parce que l'enfant n'en est pas capable, ou plutôt n'en est pas encore capable.

C'est ici qu'on pourrait parler d'une des dimensions essentielles de la pensée de Rousseau, soit son insistance sur le temps, sur l'origine et sur le développement.

On pourrait le comparer à un contemporain Montesquieu, lequel insiste sur l'espace et donc la géographie, ou la sociologie. Rousseau est un sociologue à son tour, mais comme il insiste sur le temps et donc les époques, historiques et psychologiques, il fonde l'anthropologie, ou il complète le point de vue spatial de la sociologie, par une dimension temporelle.

2. Un livre contre les livres.

Le livre qu'est l'*Émile* insiste sur l'apprentissage, et donc sur la découverte du monde. Or une des idées qui revient souvent dans les trois premières parties porte sur la quantité et la qualité des apprentissages. On

pourrait dire qu'il y a un principe épistémologique qui règne sur l'*Émile* et sur Émile : il faut moins de connaissances que ce qu'on prétend, mais il faut des connaissances fondées dans l'expérience et donc sur les choses elles-mêmes.

Ce principe a au moins quelques justifications. L'objectif du gouverneur est qu'Émile apprenne comment on apprend en vérité. C'est le thème classique d'enseigner à pêcher plutôt que de donner du poisson. Mais cela est doublé d'une autre raison : pour savoir en vérité, il faut savoir par soi-même (mais sans doute avec l'aide d'un autre), parce que, comme on le dit et Montaigne le premier, savoir par cœur, ce n'est pas savoir. Une autre raison pourrait être qu'il s'agit de garder Émile autant que possible à l'intérieur des limites naturelles de son cœur, et donc de fixer son savoir dans une racine émotive naturelle, celle de l'amour de soi. Le nom le plus noble de cet enracinement est celui de l'indépendance : il faut que le savoir respecte, voire développe, l'indépendance de la personne.

Tout cela mène à un paradoxe typique de la fréquentation de citoyen de Genève : Rousseau l'écrivain condamne les livres. Cela s'est déjà vu : des gens de bon sens ont fait ce que fait Rousseau, et chacun connaît quelqu'un qui critique les livres et ne lit pas beaucoup. Mais c'est problématique d'emblée parce que les livres font partie du quotidien des gens, et on croit beaucoup en l'éducation, et que l'éducation se fait et s'est toujours faite surtout par les livres. C'est d'autant plus problématique que Rousseau écrit beaucoup et se réfère

beaucoup à des livres pour les corriger, mais aussi pour s'y appuyer. Peut-être la remarque suivante atténuera le scandale qui s'ensuit : il y a au moins deux philosophes, bien connus de Rousseau, dont les livres et la philosophie proposent une critique semblable du savoir livresque, soit Platon et Montaigne.

3. L'impossibilité ou l'improbabilité.

Rousseau propose souvent des choses qui sont imaginaires, peu possibles, voire impossibles à réaliser, pour prouver que ses idées qu'il prétend vraies et fondées dans la vérité factuelle humaine.

On pourrait objecter, et Rousseau signale à quelques reprises ces objections, que c'est trop compliqué pour un homme, qu'aujourd'hui les forces sont trop grandes et répandues pour que l'éducation d'Émile résiste, que cela n'est possible que pour quelques êtres exceptionnels. Voilà pourquoi il doit se réfugier dans l'imaginaire. (On notera que plusieurs fois, il prétend, ou laisse entendre, que tel ou tel fait est tiré de son expérience, mais les experts sont d'avis que ce sont des inventions ; et la plupart des lecteurs devinent en lisant le texte qu'ils habitent alors plutôt dans l'imagination de l'auteur que dans sa mémoire.) Mais, je crois qu'il répondrait chaque fois, en supposant que la critique fût valide, ce qui suit. Ce qu'il raconte est conforme à un fait précis que chacun peut expérimenter : son récit répond à quelque chose en nous et donc est vrai et expérimental, malgré l'impossibilité factuelle (ce dernier mot étant pris dans un autre sens) ; le fait est, et il est expérimental, qu'on voudrait que cela fût vrai. Le

possible, l'imaginaire, est plus vrai, ou aussi vrai et plus fondamental, que le factuel.

On aborde donc ici la question de l'idéal. Rousseau est le philosophe de l'idéal et non de l'idée, de l'idéal et non de la foi, de l'idéal et non du réel. À l'insatisfaction devant le réel brutal connu de tous, à l'impossibilité de vérifier les témoignages des apôtres et à l'aristocratie ironique des Anciens, Rousseau répond par l'idéal, un idéal démocratique, humain et pourtant élevé. À cette dimension de sa pensée correspond ce qu'on pourrait appeler l'extrémisme de Rousseau, son côté apocalyptique : le cri du cœur est vrai et dit vrai, même quand il ne dit pas ce qui est, et il a l'avantage d'être expérimental et communicatif.

Une dernière synthèse.

Je fais une ultime tentative.

Selon Rousseau, la question centrale de sa pensée est celle de la nature humaine ; son œuvre est une réponse, la bonne, croit-il, à une injonction, qui est presque aussi ancienne que la philosophie : « Connais-toi toi-même. » Il offre une réponse parmi d'autres : il connaît, c'est clair, plusieurs autres réponses, par rapport auxquelles il situe la sienne. Voici pour faire vite quelques-unes de ces réponses, les plus importantes.

L'homme est un *zoon logikon*, un animal qui a le *logos*, un animal raisonnable ; la partie principale de l'homme est son *logos* par lequel il arrive à se mesurer, à se placer

dans le *kosmos* et particulièrement par rapport aux *théion*, au divin, c'est-à-dire par rapport à qu'il n'est pas, mais qui le dépasse. C'est la réponse des Anciens (Grecs, Romains, premiers penseurs de la Renaissance), et surtout des philosophes grecs dits socratiques, comme Xénophon, Platon et Aristote.

L'homme est une créature, un fils de Dieu, un pécheur sauvé ; la partie principale de l'homme est son âme, ou ses reins, que Dieu sonde pour voir s'il vit selon les règles prescrites par le Créateur, selon les commandements, anciens ou nouveaux, selon la loi, la charité, voire la sharia. C'est la réponse des chrétiens, que ce soit saint Paul, ou saint Augustin ou saint Thomas d'Aquin. Mais aussi, j'ose le prétendre, mais sans expertise réelle, celle des musulmans.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Charia>

L'homme est un moi, une conscience, qui affronte le monde devant lui qui est inconscient ou peu s'en faut ; je suis un renard et un lion, ou le maître et le possesseur de la nature, ou un loup pour les autres hommes qui sont des loups pour moi, lesquels loups peuvent construire ensemble un Léviathan, une machinerie politique, ou un contrat, pour mieux survivre ; la partie principale de l'homme est sa raison, une nouvelle sorte de raison, la raison instrumentale au service du moi qui est le fondement de tout, pour ne pas dire du Tout. C'est la réponse des Modernes, que ce soit Machiavel, Descartes ou Hobbes.

Après Rousseau, on en arrivera à penser que l'homme est un être mystérieux situé au milieu d'un monde mystérieux, qu'il est une volonté de puissance, un existant (*Dasein*), un créateur révolté par l'absurde ; la partie essentielle de l'homme est mystérieuse, et même l'homme est l'être qui n'a pas d'essence, qui décide de son essence ; la partie la plus importante de l'homme est son inventivité, sa créativité, sa capacité d'authenticité. Ce sera la réponse des penseurs du vingtième siècle, que ce soit Nietzsche, Heidegger, ou Camus.

La réponse de Rousseau est différente de toutes celles-là. (Évidemment, il n'a pas pu connaître celle qui est venue après la sienne, mais la réponse rousseauiste n'en est pas moins différente de la réponse contemporaine ou post-moderne.) Selon Rousseau, l'homme est un être sensible. Certes, l'homme a un corps, et une imagination, et une raison, et une volonté, voire une âme. Mais toutes les décisions humaines, toutes les opinions humaines, toutes les institutions humaines sont informées au moyen de, sont fondées dans, ont été causées par des désirs, des émotions, des passions. En somme, la partie la plus importante de l'être humain, celle qui le définit, c'est son cœur.

Cette première idée doit être complétée par une deuxième. Car il y a bien des émotions humaines, et elles ne sont pas toutes également importantes ; de plus, il y a des émotions qui sont bonnes et qui appartiennent à des humains bons, à des vies bonnes et à des sociétés bonnes, alors qu'il y a au contraire des émotions qui sont mauvaises. Comment cela est-il possible ? Parce

que l'humain a une nature alors qu'il est malléable. Les deux aspects sont importants : si l'homme avait une nature stable, il n'aurait que des émotions bonnes ou conformes à sa nature, comme les triangles ont toujours les mêmes caractéristiques nécessaires et naturelles ; si l'homme était malléable au point de ne pas avoir de nature, il aurait des émotions qui ne seraient ni bonnes, ni mauvaises. Quelles sont les trois émotions fondamentales ? L'amour de soi, qui vise les besoins réels de l'individu ; l'amour-propre, qui vise les besoins irréels de l'individu, ou, ce qui revient au même, les besoins de l'individu irréel ; et la pitié, qui vise les besoins des autres individus.

Puisque Rousseau a écrit trois textes fondamentaux, sa doctrine anthropologique a trouvé trois expressions principales selon trois vecteurs principaux : le savoir, la politique, le développement humain.

Voici donc la troisième idée. Le savoir, ou les sciences et les arts, peuvent et doivent être jugés du point de vue des passions fondamentales des humains. Or selon Rousseau, pour la plupart des êtres humains, le savoir est plus que problématique ; il est dangereux. Le savoir développe la dimension imaginative ou réflexive de l'être humain. En conséquence, le savoir a tendance à stimuler l'amour-propre. Ce faisant, et malgré les avantages importants qui viennent avec le développement du savoir, pour la plupart des êtres humains, l'effet premier des sciences et des arts est d'augmenter l'amour-propre, c'est-à-dire les besoins et donc la dépendance, le souci du regard des autres et

donc le soin de l'apparence et en conséquence la méchanceté humaine. Car plus on a de besoins, et plus on a de moyens de tromper les autres, plus on devient méchant. Cela implique que les deux passions naturelles sont de moins en moins actives à mesure qu'une société devient sophistiquée, c'est-à-dire développée, c'est-à-dire structurée par les savoirs humains.

En revanche, même si l'amour de soi est malléable par nature, il n'est pas affecté chez certaines personnes. Pour le dire autrement, il y a des gens dont les passions naturelles sont si fortes qu'elles ne sont pas affectées par l'extérieur (si on veut, il y a des gens qui sont des chars d'assaut sur le plan émotif, ou des îles inatteignables par les forces du continent). Il y a des gens surtout dont l'intelligence ou le talent est si fort qu'ils sont comme des enfants curieux qui jouent avec le monde sans tenir compte de ce que les autres pensent d'eux ; ces gens – ce sont les génies ou les âmes cosmopolites ou les promeneurs solitaires – ne sont pas corrompus par leur imagination surdéveloppée parce qu'elle est occupée par les choses à connaître ou à créer. Or ces hommes, laissés intacts par les sciences et les arts, ne doivent pas oublier que les sciences et les arts affectent bien autrement ceux qui les entourent et qui ne sont pas aussi doués qu'eux. Pour autant qu'ils sont mus par la pitié pour leurs congénères, ils doivent donc se modérer pour ne pas exciter l'amour-propre des autres ; de plus, ils doivent pratiquer les sciences et les arts qui feront le plus de bien (c'est-à-dire qui garderont sains leurs concitoyens). C'est ainsi qu'un musicien

créera des œuvres qui entretiendront les passions douces du cœur humain. C'est ainsi qu'un penseur ne dira pas tout haut tous les doutes qu'il peut avoir, par exemple, au sujet de Dieu et de la religion. C'est ainsi que plutôt que d'étudier les triangles, un homme de science se tournera vers le cœur humain qui est au moins aussi intéressant que les figures mathématiques. Voilà pour le *Premier Discours* ou le *Discours sur les sciences et les arts*.

Qu'en est-il du jeu entre la politique et le cœur ? Les remarques de Rousseau là-dessus constituent une quatrième idée. Qui dit politique, dit pouvoir et inégalité. Qu'en est-il de ces deux réalités ? Selon Rousseau, le pouvoir n'a aucun fondement autre que la volonté humaine. Et d'abord, si on suppose que le récit biblique n'est rien de plus qu'un mythe, ou si on suppose qu'on s'appuie sur ce qui peut être pensée sans plus, il y a dû y avoir une période assez longue où les êtres humains vivaient sans pouvoir les uns sur les autres. Cela implique qu'il n'y avait pas d'inégalité morale et que les inégalités naturelles étaient bien peu importantes et au fond inopérantes. Les inégalités naturelles sont devenues visibles et opérantes sur le plan social lorsque les autres humains sont devenus plus conscients, plus imaginatifs, plus rationnels. À ces inégalités naturelles se sont ajoutées des inégalités artificielles ou sociales ou morales, comme le talent développé et la propriété. Avant que les inégalités morales n'existent, l'ensemble des êtres humains vivaient dans l'amour de soi et étaient sensibles à la pitié. À partir du moment où les inégalités morales ont existé, la plupart des humains

furent d'abord doux et même plus doux qu'ils n'étaient avant, mais assez vite ils sont devenus durs les uns avec les autres. Ces deux étapes ont correspondu au développement de la pitié active et ensuite à celui de l'amour-propre, et ont *donné* les tribus et les nations primitives et ensuite les barbares, les pays et les empires.

En somme, à un moment donné les êtres humains ont eu des besoins naturels de plus en plus sophistiqués, des besoins moraux de plus en plus violents, ce qui les a obligés à créer les sociétés de plus en plus structurées. Lorsque la loi fut inventée, les humains ont inventé le pouvoir des uns sur les autres. Ce pouvoir, guidé le plus souvent par l'amour-propre, a créé des injustices de plus en plus terribles avec des avantages de moins en moins nombreux. La fin du processus a été la création de tyrannies, où quelques hommes avaient le pouvoir de vie et de mort sur les autres, un pouvoir sans autre limite que leur volonté ou, plutôt, sans autre limite que la fantaisie de leur amour-propre. Selon Rousseau, cette situation finale est naturelle en ce sens qu'on peut l'expliquer, mais non naturelle, en ce sens qu'elle est injuste et qu'elle implique le malheur de tous, et de ceux qui sont au pouvoir et de ceux qui sont dominés.

Qu'en est-il de l'égalité dans le contexte de cette analyse politique? Les vrais besoins (ceux qui s'inspirent de l'amour de soi) sont communs à tous les humains et sont à peu près égaux. Par exemple, tous ont besoin d'oxygène, et tous ont besoin d'à peu près autant d'oxygène, et l'oxygène existe à profusion. Pour exprimer

ceci au moyen de chiffres, on pourrait le dire comme ceci : 100 % du bonheur de 95 % des gens dépend des besoins communs à peu près égaux. En revanche, certains ont de vrais besoins particuliers. Par exemple, certains, qui sont rares, ont besoin de comprendre pourquoi et comment les choses se passent. Mais ces besoins peuvent être comblés sans rien enlever aux autres ; de plus, la satisfaction de ces besoins n'est pas essentielle à un bonheur solide. Encore une fois, en chiffres cela donnerait : 5 % du bonheur complet de 5 % des gens dépend de la satisfaction de besoins particuliers. Or aucun de ces besoins réels ne dépend de l'approbation ou des applaudissements des autres pour être satisfaisant. L'oxygène me fait du bien, même si personne ne sait que je respire ; si je suis vraiment musicien, faire de la musique me donne un plaisir réel, même si personne ne m'applaudit ; si j'ai vraiment besoin de comprendre les triangles, le théorème de Pythagore me satisfait même si mon professeur ne me donne pas un A à l'examen final. Et de toute façon, je peux être assez heureux sans satisfaire ces besoins particuliers. Tout cela implique que du point de vue de l'amour de soi, l'égalité est la règle pratique, et l'égalité politique est une bonne chose.

De plus, en raison de la pitié, quand quelqu'un d'autre souffre réellement, j'en suis troublé. Au minimum, je ne fais rien pour lui enlever les choses dont il a besoin ; au mieux, si je suis jeune et énergique, je fais quelque chose si je le puis pour réduire son malheur. Par exemple, je donne à un vieux ou un enfant ce dont il a besoin une fois que j'ai satisfait mes besoins réels.

Encore une fois donc, l'égalité, ou du moins l'égalisation, est la règle de la vie, quand on est mû par la pitié.

Tout change quand on entre dans le domaine de l'amour-propre. L'amour-propre est le désir d'être approuvé par les autres, ou encore, ce qui revient au même, le désir que le soi qui existe dans la conscience des autres soit bien traité. Or les autres par nature pensent plus à eux qu'à soi. Ce qui veut dire que l'amour-propre est un sentiment qui, cela est pour ainsi dire mathématique, sera frustré ; de plus, pour assurer le bien-être de l'image de soi, il faut en faire plus, dix fois plus, cent fois plus, que pour se satisfaire. Par exemple, pour avoir assez de pommes pour avoir le ventre satisfait, il faut travailler peu ; pour avoir assez de pommes pour qu'on soit remarqué par les autres et pour que les autres pensent qu'on est un être admirable, c'est-à-dire remarquable, comme le dit le mot lui-même, pour avoir assez de pommes pour que les autres pensent à soi plutôt qu'à eux, il faut des montagnes de pommes. En somme, l'amour-propre implique l'inégalité. Or parce que ce besoin est frustrant et épuisant et inégalitaire, il conduira tôt ou tard à des violences : des violences parce que les autres ne donnent pas ce qu'on veut (leur attention, leur admiration, leur fixation sur soi), ou des violences parce qu'il faudra protéger les montagnes de biens qu'on a accumulés. Voilà la folie et le malheur qu'implique la vie selon l'amour-propre. C'est le message du *Second Discours* ou *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*.

Passons à la cinquième idée de Rousseau. En ce qui a trait au développement humain, il y a un problème central, l'existence de l'autre. Cela arrive sur deux plans. D'abord quand on est enfant, on a besoin des autres pour survivre ; ensuite, à partir de l'adolescence, on a besoin des autres pour satisfaire son désir sexuel. La deuxième question est traitée par Rousseau à partir du livre 4 de *l'Émile*. Comme je n'ai pas traité de ce livre, je ne dirai rien là-dessus, sauf ceci : les livres 4 et 5 qui constituent plus de la moitié du traité portent sur le problème de la sexualité ou de l'amour ou de la famille. Or il devient clair que selon Rousseau la question de la sexualité est bien problématique : dans l'état de nature, comme il n'y a pas de développement psychologique suffisant, l'amour n'est rien de plus que du sexe, et l'amour-propre peut être évité (au prix de l'existence d'une famille, soit dit en passant) ; dans l'état de développement, qui est le nôtre, l'amour ne peut pas se réduire au sexe ; en conséquence, l'amour-propre ne peut pas être réduit à rien ; tôt ou tard, malgré la pilule et tous ces moyens techniques dont on vante les bienfaits, le sexe conduit au problème de la famille. Étant donné cette inévitabilité, pour les humains qui vivent dans l'état de développement, il faut développer une sensibilité nouvelle qui réduira les effets de l'amour-propre devenu inévitable. Comprendre cette nécessité rend possible la compréhension de la sensibilité romantique dont Rousseau fait la promotion : les femmes qui perdent connaissance à tout moment, les hommes qui pleurent à la première occasion, la fixation sur les émotions amoureuses violentes, tout cela est le résultat de cette intuition de Rousseau. Soit dit en

passant, on ne peut pas comprendre la sensibilité romantique, soit un des mouvements artistiques les plus influents de l'histoire, si on n'a pas lu *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau.

En revanche, si on s'en tient, comme je l'ai fait, aux trois premiers livres de l'*Émile*, on se rend compte que l'éducation de l'enfant est commandée par deux réalités opposées : il faut tenir compte de ses besoins réels parce qu'il ne peut presque pas y satisfaire par lui-même ; il faut éviter qu'il ne devienne conscient qu'il est regardé. En conséquence, il faut répondre à tous les besoins réels d'Émile et l'aider à acquérir tous les moyens qui lui permettront de satisfaire à ses besoins réels. Mais il faut le faire sans qu'il se rende compte de tout ce qu'on fait pour lui de peur qu'il ne développe des besoins faux, c'est-à-dire des besoins qui naissent de son moi irréel.

Or cela implique deux choses au moins. Il faut réussir à entendre les besoins d'Émile avant qu'il ne les exprime ou encore d'entendre la différence entre ce qu'il dit quand il parle et ce qu'il dit quand son faux moi parle. Le langage (parlé et écrit sans doute, mais même physique ou physiognomique) est un des thèmes de réflexion les plus importants de l'œuvre de Rousseau en général, et de l'*Émile* en particulier. De plus, il faut qu'on le trompe à tout moment : pour s'assurer qu'Émile soit un humain naturel, il faut lui faire croire le contraire de ce qui est ; il faut lui faire croire que personne ne le voit, au moment même où on le regarde sans arrêt par au moins une personne. S'il est permis de revenir au tout début de cette analyse, l'éducation d'Émile est fondée

sur un mensonge, sur un souci pour l'apparence qui est le signe de la société corrompue par les sciences et les arts. Je vous rappelle ici le paragraphe 12 du *Premier Discours* : « Avant que l'art eût façonné nos manières et appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étaient rustiques, mais naturelles, et la différence des procédés annonçait au premier coup d'œil celle des caractères. La nature humaine, au fond, n'était pas meilleure, mais les hommes trouvaient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement et cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnait bien des vices. » Le dernier paradoxe de Rousseau sera donc que pour bien éduquer un homme naturel il est devenu nécessaire de lui mentir. De cette façon, en employant un mensonge systématique, on façonnera un homme qui sera authentique.

Voici une tentative de diviser le texte de Rousseau et de nommer chacune des divisions.

Émile

PRÉFACE (paragraphe 1 à 9)

- 1.0 Histoire du livre – 1⁷
- 2.0 Caractéristiques de l'*Émile* – 2 à 5⁸
 - 2.1 Il est constructif – 2
 - 2.2 Il contient un nouveau principe pratique – 3
 - 2.3 Il contient une vision nouvelle de l'éducation – 4 et 5
- 3.0 Le problème de la faisabilité – 6 à 9⁹
 - 3.1 Erreurs qu'entraîne cette exigence – 6
 - 3.2 Distinctions: bonté et faisabilité – 7 à 9

LIVRE I : LES DONNÉES FONDAMENTALES DU
DRAME
(paragraphe 1 à 194)

- 1.0 Principes – 1 à 32¹⁰

7. « Ce recueil de réflexions ».

8. « Je parlerai peu ».

9. « Proposez ce qui est faisable ».

10. « Tout est bien ».

	1.1 Nécessité de l'éducation – 1 à 5	¹¹
1 à 3	1.1.1 En raison de la situation historique –	
	1.1.2 En raison de la nature humaine – 4 et	
5		¹³
	1.2 Les sortes d'éducation – 6 à 10	¹⁴
	1.2.1 Les trois sortes d'éducation – 6	¹⁵
10	1.2.2 Différences et ordre entre elles – 7 à	
		¹⁶
	1.3 L'éducation de la nature – 11 et 12	¹⁷
	1.4 L'éducation des hommes – 13 à 32	¹⁸
	1.4.1 Opposition entre l'homme naturel et le	
	citoyen – 13 à 18	¹⁹
	1.4.2 Importance de l'unité – 19	²⁰
	1.4.3 Choix fait entre les deux types	
	d'éducation – 20 à 26	²¹
	1.4.4 Trois principes de l'éducation selon la	
	nature – 27 à 32	²²
	1.4.4.1 Négative – 27	
	1.4.4.2 Générale – 28 à 31	

11. « Tout est bien ».

12. « Tout est bien ».

13. « On façonne les plantes par la culture ».

14. « Cette éducation nous vient ».

15. « Cette éducation nous vient ».

16. « Chacun de nous est donc formé ».

17. « La nature, nous dit-on ».

18. « C'est donc à ces dispositions ».

19. « C'est donc à ces dispositions ».

20. « Pour être quelque chose, pour être soi-même ».

21. « De ces objets nécessairement opposées ».

22. « Pour former cet homme rare, qu'avons-nous ».

1.4.4.3 Visant un sentiment
d'existence accrue – 32

2.0 Premiers soins corporels – 33 à 127 ²³

2.1 L'alimentation et la santé corporelle; la mère –
33 à 59 ²⁴

2.1.1 La pratique de l'emballotement, ses
effets – 33 à 39 ²⁵

2.1.2 La cause de cette pratique: les mères
indifférentes – 40 à 44 ²⁶

2.1.3 Les mères qui n'allaitent pas: effets
moraux et sociaux – 45 à 54 ²⁷

2.1.4 Difficultés et des dangers:
l'endurcissement; les mères couveuses – 55 à 59 ²⁸

2.2 L'éducation naturelle; le gouverneur – 60 à
81 ²⁹

2.2.1 La première enfance: occasion d'une
première déformation – 60 à 62 ³⁰

2.2.2 Le père – 63 à 65 ³¹

2.2.3 Le gouverneur – 66 à 81 ³²

2.2.3.1 Motif de l'action du
gouverneur – 66 et 67

2.2.3.2 Un être rare – 68 à 69

23. « Toute notre sagesse ».

24. « Toute notre sagesse ».

25. « Toute notre sagesse ».

26. « D'où vient cet usage déraisonnable ? ».

27. « J'ai vu quelquefois le petit manège ».

28. « On en sort encore par une route opposée ».

29. « En naissant un enfant crie ».

30. « En naissant un enfant crie ».

31. « Mais les affaires, les fonctions, les devoirs ».

32. « On raisonne beaucoup sur les qualités ».

2.2.3.3 Rousseau ne saurait être
gouverneur – 70 et 71

2.2.3.4 L'œuvre de Rousseau comme
guide du bon gouverneur – 72 à 76

2.2.3.5 Autres caractéristiques du
gouverneur – 77 à 81

2.3 L'élève – 82 à 106³³

2.3.1 D'esprit ordinaire – 82³⁴

2.3.2 Européen – 83 à 84³⁵

2.3.3 Riche et noble – 85 à 87³⁶

2.3.4 Lié fortement au gouverneur – 88 à
90³⁷

2.3.5 En santé – 91 à 106³⁸

2.3.5.1 Raisons de choisir un enfant
sain – 91 à 94

2.3.5.2 Médecine : dangers physiques
et moraux – 95 à 102

2.3.5.3 Ce qui remplace la médecine –
103 à 106

2.4 L'alimentation et la santé corporelle ; la
nourrice – 107 à 127³⁹

2.4.1 Choix d'une nourrice – 107 à 112⁴⁰

2.4.1.1 Nécessité de choisir pour soi –
107 et 108

33. « S'il faut choisir avec tant de soin ».

34. « S'il faut choisir avec tant de soin ».

35. « Le pays n'est pas indifférent ».

36. « Par la même raison, je ne serais pas fâché ».

37. « Émile est orphelin. ».

38. « Ce traité fait d'avance suppose ».

39. « Avec la vie commence les besoins ».

40. « Avec la vie commence les besoins ».

- 2.4.1.2 Critères de choix – 109 à 111
- 2.4.1.3 Importance du choix – 112
- 2.4.2 Régime de la nourrice – 113 à 118 ⁴¹
- 2.4.3 Autres rôles de la nourrice: soins physiques premiers – 119 à 127 ⁴²
- 3.0 Les développements de l'âme – 128 à 174 ⁴³
 - 3.1 Ce que donne la nature – 128 à 132 ⁴⁴
 - 3.1.1 Le point d'origine – 128 à 131 ⁴⁵
 - 3.1.2 Le terme – 132 ⁴⁶
 - 3.2 L'éducation par les choses – 133 et 134 ⁴⁷
 - 3.3 Les premiers développements – 135 à 171 ⁴⁸
 - 3.3.1 Progrès sans impact social – 135 à 144 ⁴⁹
 - 3.3.1.1 Besoins nés de l'habitude – 135 et 136
 - 3.3.1.2 Libération de la crainte du nouveau – 137 à 142
 - 3.3.1.3 La sensibilité – 143 et 144
 - 3.3.2 Progrès émotifs: impact social possible – 145 à 171 ⁵⁰
 - 3.3.2.1 La langue naturelle – 145 à 148

41. « Il faut que la nourrice vive ».

42. « C'est surtout dans les premières années ».

43. « Nous naissons capables d'apprendre ».

44. « Nous naissons capables d'apprendre ».

45. « Nous naissons capables d'apprendre ».

46. « On connaît donc, ou l'on peut connaître ».

47. « Je le répète : l'éducation de l'homme. »

48. « Les premières sensations des enfants ».

49. « Les premières sensations des enfants ».

50. « Le malaise des besoins s'exprime ».

- 3.3.2.2 Naissance du premier rapport
– 149 à 159
- 3.3.2.3 Comment empêcher cette
naissance – 160 à 171
- 3.4 Transition vers le second degré de
développement – 172-194⁵¹
 - 3.4.1 Apparition des dents – 172 à 175⁵²
 - 3.4.2 Apprentissage d'une langue
conventionnelle – 176 à 192⁵³
 - 3.4.3 Le degré zéro de développement – 193
et 194⁵⁴

51. « On sèvre trop tôt les enfants ».

52. « On sèvre trop tôt les enfants. ».

53. « Les enfants entendent parler dès leur naissance ».

54. « Les premiers développements de l'enfance ».

LIVRE II : LES MOTS ET L'EXPÉRIENCE
(paragraphe 1 à 390)

1.0 Remarques générales sur le deuxième degré de développement – 1 à 49⁵⁵

1.1 Progrès qui déterminent ce degré – 1 à 8⁵⁶

1.1.1 Le langage – 1⁵⁷

1.1.2 La fin des pleurs – 4 à 5⁵⁸

1.1.3 La marche – 6 à 7⁵⁹

1.1.3 La conscience de soi – 8⁶⁰

1.2 Attitude face à cet âge – 9 à 49⁶¹

1.2.1 L'alternative – 9 à 13⁶²

de chaque étape – 9 à 11

1.2.1.1 La position de Rousseau : jouir
1.2.1.2 Celle de la *sagesse* moderne –
12 et 13

1.2.2 Remarques théoriques – 14 à 35⁶³

1.2.2.1 Le bonheur et la force – 14 à
22

1.2.2.2 La crainte de la mort et
l'extension hors de soi – 23 à 29

1.2.2.3 La liberté – 30

55. « C'est ici le second terme de la vie ».

56. « C'est ici le second terme de la vie. »

57. « C'est ici le second terme de la vie. »

58. « S'il tombe, s'il se fait une bosse à la tête ».

59. « Notre manie enseignante et pédantesque ».

60. « Un autre progrès rend aux enfants la plainte ».

61. « Quoiqu'on assigne à peu près ».

62. « Quoiqu'on assigne à peu près ».

63. « Pour ne point courir après des chimères ».

- 1.2.2.4 L'enfant et le citoyen – 31 à 35
- 1.2.3 Conseils généraux qui découlent des principes – 36 à 49 ⁶⁴
- 2.0 Éducation selon diverses dimensions de l'enfant – 50 à 367 ⁶⁵
 - 2.1 L'éducation intellectuelle et morale – 50 à 219 ⁶⁶
 - 2.1.1 La position moderne – 50 à 71 ⁶⁷
 - 2.1.1.1 La position moderne ou lockéenne, contre Rousseau – 50 et 51
 - 2.1.1.2 Illustration dans le domaine moral – 52 à 68
 - 2.1.1.3 Objection générale de Rousseau – 69
 - 2.1.1.4 Effets de l'éducation moderne – 70 à 71
 - 2.1.2 Position de Rousseau sur l'apprentissage moral – 72 à 133 ⁶⁸
 - 2.1.2.1 Modération : résignation face à la nécessité – 72 à 77
 - 2.1.2.2 Maxime fondamentale – 78
 - 2.1.2.3 Réponse à une objection secondaire – 79 à 81
 - 2.1.2.4 L'éducation doit être négative – 82 à 85

64. « Maintenez l'enfant dans la seule dépendance des choses ».

65. « Je reviens à la pratique ».

66. « Je reviens à la pratique ».

67. « Je reviens à la pratique ».

68. « Traitez votre élève selon son âge. ».

- 2.1.2.5 Réponses à une objection : les mauvais exemples – 86 à 96
- 2.1.2.6 Apprentissage de la notion de propriété – 97 à 116
- 2.1.2.7 Apprentissage de la notion de véracité – 117 à 125
- 2.1.2.8 Autres notions morales – 126 à 130
- 2.1.2.9 Remarques générales sur l'apprentissage moral – 131 à 133
- 2.1.3 Position de Rousseau sur l'apprentissage intellectuel – 134 à 219⁶⁹
 - 2.1.3.1 Le problème du génie apparent – 134 à 139
 - 2.1.3.2 L'état ordinaire de l'esprit de l'enfant – 140 à 142
 - 2.1.3.3 Les usages communs reposent sur les mots – 143 à 156
 - 2.1.3.4 Fonction de la mémoire – 157 à 158
 - 2.1.3.5 Critique de l'utilisation des fables – 159 à 210
 - 2.1.3.6 Les méthodes d'apprentissage de la lecture – 211 à 215
 - 2.1.3.7 Réponse à une objection : la méthode négative – 216 à 219
- 2.2 L'éducation du corps – 220 à 278⁷⁰

69. « Il est un autre genre d'exceptions ».

70. « C'est une erreur bien pitoyable ».

	2.2.1 Relation entre le corps et l'esprit – 220
à 226 ⁷¹	
	2.2.1.1 Théorie – 220 à 222
	2.2.1.2 Application – 223 à 225
	2.2.2 Relation entre l'élève et le gouverneur
– 226 à 247 ⁷²	
	2.2.2.1 Le gouverneur ne doit pas
commander – 226 à 233	
	2.2.2.2 Les caprices enfantins :
réponses – 234 à 247	
	2.2.3 La santé du corps – 248 à 278 ⁷³
	2.2.3.1 Utilité et nécessité de la santé
– 248 à 251	
	2.2.3.2 Réponse à une objection : la
position de Rousseau – 252 à 254	
	2.2.3.3 Pratiques diverses – 254 à 278
	2.3 L'éducation des sens – 279 à 367 ⁷⁴
	2.3.1 Nécessité d'une telle éducation – 279 à
282 ⁷⁵	
	2.3.2 Le toucher – 283 à 304 ⁷⁶
	2.3.2.1 Remarques générales – 283 et
284	
	2.3.2.2 Les jeux de nuit – 285 à 298
	2.3.2.3 Remarques secondaires – 299
à 304	

71. « C'est une erreur bien pitoyable ».

72. « Jeune instituteur, je vous prêche un art difficile ».

73. « Non seulement ces exercices continuels ».

74. « Un enfant est moins grand qu'un homme ».

75. « Un enfant est moins grand qu'un homme ».

76. « Nous ne sommes pas également maîtres ».

	2.3.3 La vue – 305 à 333 ⁷⁷
306	2.3.3.1 Remarques générales – 305 et
307 à 315	2.3.3.2 Exercices de mensuration –
	2.3.3.3 Les figures – 316 à 320
	2.3.3.4 La géométrie – 321 à 328
	2.3.3.5 Les sports – 329 à 333
	2.3.4 L’ouïe – 334 à 343 ⁷⁸
335	2.3.4.1 Remarques générales – 334 et
	2.3.4.2 La voix – 336
	2.3.4.3 La parole – 337 et 338
à 343	2.3.4.4 Le chant et la musique – 339
	2.3.5 Le goût – 344 à 362 ⁷⁹
352	2.3.5.1 Remarques générales – 344 à
végétarien – 353 à 360	2.3.5.2 L’homme est naturellement
et 362	2.3.5.3 Le contrôle de l’appétit – 361
	2.3.6 L’odorat – 363 à 367 ⁸⁰
	2.3.6.1 Sa nature – 363 à 366
	2.3.6.2 Son exercice – 367
	3.0 Conclusion – 368 à 390 ⁸¹

77. « Autant le toucher concentre ses opérations ».

78. « Ce que j’ai dit sur les deux sens ».

79. « Nous voilà bien avertis de l’état ».

80. « Le sens de l’odorat est au goût ».

81. « Il me reste à parler dans les livres suivants ».

page 234

- 3.1 Annonce du Livre III – 368 ⁸²
- 3.2 Revue des acquisitions de l'enfant– 369 à
386 ⁸³
- 3.3 Sagesse nécessaire pour bien juger – 387 à
390 ⁸⁴

82. « Il me reste à parler dans les livres suivants ».

83. « Supposant donc que ma méthode ».

84. « Le grand inconvénient de cette première éducation ».

LIVRE III : DÉVELOPPEMENT DU JUGEMENT
(paragraphe 1 à 219)

1.0 Remarques générales sur ce degré de développement
– 1 à 5⁸⁵

1.1 Principe de ce degré de développement – 1 et
2⁸⁶

1.2 Description générale de ce degré – 3 à 5⁸⁷

2.0 L'étude – 6 à 153⁸⁸

2.1 Remarques générales – 6 à 13⁸⁹

2.1.1 But à poursuivre en cet âge : étude –
6⁹⁰

2.1.2 Champ de l'étude : les connaissances
utiles – 7 à 10⁹¹

2.1.3 Moteur de l'activité : la curiosité – 11 à
13⁹²

2.2 Conseils pédagogiques et exemples
d'apprentissage – 14 à 153⁹³

2.2.1 Cosmographie – 14 à 28⁹⁴

85. « Quoique jusqu'à l'adolescence ».

86. « Quoique jusqu'à l'adolescence ».

87. « À douze ou treize ans ».

88. « Que fera-t-il donc de cet excédent ».

89. « Que fera-t-il donc de cet excédent ».

90. « Que fera-t-il donc de cet excédent ».

91. « L'intelligence humaine a ses bornes ».

92. « Le même instinct anime les différentes facultés ».

93. « Transformons nous sensations en idées ».

94. « Transformons nous sensations en idées ».

	2.2.1.1 Se proportionner à l'enfant, c'est-à-dire au sens – 14 à 16
	2.2.1.2 Exemple – 17 à 25
	2.2.1.3 Autres conseils – 26 à 28
	2.2.2 Géographie – 29 à 33 ⁹⁵
- 29	2.2.2.1 Mêler la synthèse et l'analyse
	2.2.2.2 Exemple – 30
	2.2.2.3 Autres conseils – 31 à 33
	2.2.3 L'aimant – 34 à 59 ⁹⁶
d'ordre – 34 à 36	2.2.3.1 La curiosité est le principe
	2.2.3.2 Exemple – 37 à 52
	2.2.3.3 Autres conseils – 53 à 59
	2.2.4 L'astronomie – 60 à 121 ⁹⁷
études – 60 à 71	2.2.4.1 L'utile : moyen de diriger les
	2.2.4.2 Exemple – 72 à 113
	2.2.4.3 Autres conseils – 114 à 121
	2.2.5 Science politique – 122 à 153 ⁹⁸
132	2.2.5.1 L'ordre entre les arts – 122 à
	2.2.5.2 Arts et indépendance – 133
	2.2.5.3 Le rôle du pédagogue – 134
moraux – 135 à 142	2.2.5.4 Enseignements politiques et
	2.2.5.5 Exemple – 143 à 146
	2.2.5.6 Autres remarques – 147 à 153

95. « On dispute sur le choix de l'analyse ».

96. « Voici aussi le temps de l'accoutumer ».

97. « À mesure que l'enfant avance en intelligence ».

98. « La pratique des arts naturels ».

- 3.0 Choix d'un métier – 154 à 184 ⁹⁹
 - 3.1 Nécessité de l'apprentissage d'un métier – 154 à 157 ¹⁰⁰
 - 3.2 Critères de choix – 158 à 175 ¹⁰¹
 - 3.2.1 Indépendance – 158 à 164 ¹⁰²
 - 3.2.2 Utilité – 165 à 167 ¹⁰³
 - 3.2.3 Adapté à l'individu – 168 à 170 ¹⁰⁴
 - 3.2.4 Santé et « masculinité » – 171 à 175 ¹⁰⁵
 - 3.3 Choix d'un métier – 176 à 178 ¹⁰⁶
 - 3.4 Mode d'apprentissage – 179 à 184 ¹⁰⁷

- 4.0 Le jugement – 185 à 215 ¹⁰⁸
 - 4.1 Transition – 185 à 187 ¹⁰⁹
 - 4.2 Nature du jugement: source de l'erreur – 188 à 199 ¹¹⁰
 - 4.3 Apprentissage du jugement – 200 à 212 ¹¹¹
 - 4.4 Réponse à une objection – 213 à 215 ¹¹²

99. « Monseigneur, il faut bien que je vive ».

100. « Monseigneur, il faut bien que je vive ».

101. « Or de toutes les occupations ».

102. « Or de toutes les occupations ».

103. « Je veux absolument qu'Émile apprenne ».

104. « En faisant passer en revue ».

105. « Donnez à l'homme un métier ».

106. « J'en dis trop pour mes agréables contemporains ».

107. « Quand Émile apprendra son métier ».

108. « Si jusqu'ici je me suis fait entendre ».

109. « Si jusqu'ici je me suis fait entendre ».

110. « Notre élève n'avait d'abord que des sensations ».

111. « La meilleure manière d'apprendre à juger ».

112. « Ces éclaircissement suffiront, je pense ».

page 238

5.0 Résumé des acquisitions – 216 à 219 ¹¹³

113. « Émile n'a que des connaissances naturelles ».

LIVRE IV :LE DÉVELOPPEMENT MORAL
(paragraphe 1 à 164)

- 1.0 La nouvelle étape – 1 à 19 ¹¹⁴
 - 1.1 Description sommaire d'une nouvelle étape – 1 à 3 ¹¹⁵
 - 1.2 Signes de cette étape – 4 à 6 ¹¹⁶
 - 1.3 L'amour – 7 à 19 ¹¹⁷
 - 1.3.1 Que les passions sont naturelles – 7 à 9 ¹¹⁸
 - 1.3.2 Leur source : l'amour de soi – 10 et 11 ¹¹⁹
 - 1.3.3 Les passions dérivées – 12 et 14 ¹²⁰
 - 1.3.4 Source de l'amour – 15 à 17 ¹²¹
 - 1.3.5 Effets de l'amour – 18 et 19 ¹²²
- 2.0 La pitié avant l'amour – 20 à 158 ¹²³
 - 2.1 Qu'on ne peut retarder l'apparition de la puberté – 20 à 23 ¹²⁴

114. « Que nous passons rapidement sur cette terre ».

115. « Que nous passons rapidement sur cette terre ».

116. « Comme le mugissement de la mer ».

117. « Nos passions sont les principaux instruments ».

118. « Nos passions sont les principaux instruments ».

119. « La source de nos passions, l'origine et le principe ».

120. « Il faut donc que nous nous aimions ».

121. « L'étude convenable à l'homme est ».

122. « La préférence qu'on accorde ».

123. « Commençons par quelques réflexions importantes ».

124. « Commençons par quelques réflexions importantes ».

2.2	L'éducation sexuelle durant l'enfance : une éducation négative – 24 à 35	¹²⁵
2.3	La pitié ou l'humanité – 36 à 85	¹²⁶
39	2.3.1 Le rôle crucial de l'imagination – 36 à 39	¹²⁷
40	2.3.2 La pitié, un développement naturel – 40 à 46	¹²⁸
	2.3.3 Conseils pédagogiques – 47 à 68	¹²⁹
	2.3.3.1 Montrer la souffrance humaine à l'enfant – 47 à 53	
	2.3.3.2 Trois maximes – 54 à 68	
	2.3.4 Sortes de pitié – 69 à 72	¹³⁰
	2.3.5 Réponse à une objection : comparaison entre l'amour-propre et la pitié – 73 à 85	¹³¹
	2.4 Comment retarder l'apparition du besoin sexuel – 86 à 91	¹³²
	2.5 Comment développer la gratitude – 92 à 97	¹³³
145	2.6 Comment contrôler l'amour-propre – 98 à 145	¹³⁴
	2.6.1 La nécessité d'examiner l'ordre social – 98 à 102	¹³⁵

125. « De ces réflexions je tire la solution ».

126. « Voulez-vous mettre de l'ordre ».

127. « Vous voulez mettre l'ordre et la règle ».

128. « Elles sont difficiles, en ce que ».

129. « Voulez-vous donc exciter et nourrir ».

130. « Voilà l'esprit de la méthode qu'il faut ».

131. « Mais pourquoi le rappeler ».

132. « Je reviens donc à ma méthode ».

133. « Loin que ce feu de l'adolescence ».

134. « Mon Émile n'ayant jusqu'à présent ».

135. « Mon Émile n'ayant jusqu'à présent ».

- 2.6.2 L'histoire – 103 à 124 ¹³⁶
 - 2.6.2.1 Pour saisir le jeu de l'apparence : l'histoire – 103 à 108
 - 2.6.2.2 Dangers de l'histoire ; qualités d'une bonne histoire – 109 à 118
 - 2.6.2.3 Choix d'un type d'histoire, d'un historien – 119 à 124
- 2.6.3 Effets de l'histoire sur un cœur sain – 125 à 135 ¹³⁷
- 2.6.4 Un autre moyen : les fautes – 135 à 142 ¹³⁸
- 2.6.5 Un autre moyen encore : les fables – 143 à 145 ¹³⁹
- 2.7 Comment faire naître l'expérience à partir de l'action vertueuse – 146 à 157 ¹⁴⁰
- 3.0 Différences entre Émile et l'adolescent ordinaire – 158 à 164 ¹⁴¹

136. « Dans cette vue, il importe ici ».

137. « Il y a bien peu de gens en état de concevoir ».

138. « Encore un pas et nous touchons au but. ».

139. « Le temps des fautes est celui des fables. ».

140. « Je montre de loin, car je ne veux pas ».

141. « J'ai d'abord donné les moyens ».

LIVRE IV : LE DÉVELOPPEMENT DE LA RAISON
(paragraphe 165 à 394)

- 1.0 La nature de la raison humaine – 165 à 173 ¹⁴²
 - 1.1 Objection tirée de la nature de la raison – 165 ¹⁴³
 - 1.2 Première réponse : influence de la société – 166 ¹⁴⁴
 - 1.3 Deuxième réponse : faiblesse de la raison – 167 à 173 ¹⁴⁵
 - 1.3.1 Domaine de la raison – 167 et 168 ¹⁴⁶
 - 1.3.2 Ordre des connaissances menant à la connaissance de Dieu – 169 à 172 ¹⁴⁷
- 2.0 La religion et la raison – 173 à 387 ¹⁴⁸
 - 2.1 Réponse à une objection : la foi avant dix-huit ans – 173 à 183 ¹⁴⁹
 - 2.2 Nécessité de développer les *lumières* de l'enfant 184 ¹⁵⁰
 - 2.3 Danger d'aborder ce problème – 185 à 187 ¹⁵¹

142. « L'homme ne commence pas aisément à penser ».

143. « L'homme ne commence pas aisément à penser ».

144. « Mais considérez premièrement ».

145. « Considérez aussi que bornés ».

146. « Considérez aussi que bornés ».

147. « Locke veut qu'on commence par l'étude ».

148. « Or considérez maintenant quelle distance reste encore ».

149. « Or considérez maintenant quelle distance reste encore ».

150. « Nous avons vu par quel chemin ».

151. « Quelle difficulté je vois s'élever ».

2.4 La profession de foi du Vicaire Savoyard – 188 à 387 ¹⁵²	
2.4.1 La mise en scène – 188 à 206 ¹⁵³	
2.4.1.1 Premiers événements – 188 à 190	
2.4.1.2 Le Vicaire Savoyard – 191	
2.4.1.3 Le jeune – 192 à 194	
2.4.1.4 Préparatifs du Vicaire – 195 à 206	
2.4.2 La profession de la foi <i>naturelle</i> – 207 à 311 ¹⁵⁴	
2.4.2.1 Faits biographiques – 207 à 211	
2.4.2.2 État d’esprit fondamental – 212 à 216	
2.4.2.3 Critique des prédécesseurs – 217 à 220	
2.4.2.4 Objet et méthode de son étude – 221 à 224	
2.4.2.5 L’homme – 225 à 238	
2.4.2.6 Le monde en mouvement – 239 à 250	
2.4.2.7 Le monde harmonieux – 251 à 255	
2.4.2.8 Dieu et non le Créateur – 256 à 258	
2.4.2.9 Retour à l’homme: sa dualité à partir de la volonté et de la moralité – 259 à 280	

152. « N’importe. Le zèle et la bonne foi .»

153. « “ Il y a trente ans que dans une ville d’Italie ».

154. « “ Mon enfant, n’attendez de moi ».

	2.4.2.10 Eschatologie – 281 à 288
302	2.4.2.11 Principes moraux – 289 à
	2.4.2.12 La lutte entre le corps et
l'âme: la prière – 303 à 311	
	2.4.3 Le problème de la religion révélée – 312
à 382	
312 à 323	2.4.3.1 La question de la révélation
324 à 330	2.4.3.2 Le problème des miracles –
à 359	2.4.3.3 Le problème de l'autorité – 331
religion – 360 à 375	2.4.3.4 Le problème du choix d'une
376 à 382	2.4.3.5 Attitude finale du Vicaire –
	2.4.4 Conseils du Vicaire – 383 à 387 ¹⁵⁵
3.0 La raison, son développement– 388 à 394 ¹⁵⁶	
	3.1 L'éducation de la raison dans l'éducation
naturelle – 388 à 390 ¹⁵⁷	
	3.2 Effets de cette éducation – 391 à 394 ¹⁵⁸

155. « Vous êtes dans l'âge critique ».

156. « J'ai transcrit cet écrit ».

157. « J'ai transcrit cet écrit ».

158. « Lecteur, j'aurai beau faire ».

LIVRE IV : À LA RECHERCHE DE SOPHIE
(paragraphe 395 à 536)

- 1.0 L'engagement volontaire d'Émile – 395 à 431 ¹⁵⁹
 - 1.1 Attitude du gouverneur – 395 à 397 ¹⁶⁰
 - 1.2 Ce qu'il faut faire – 398 à 431 ¹⁶¹
 - 1.2.1 Le but : l'éducation sexuelle qui retarde la sexualité active – 398 à 409 ¹⁶²
 - 1.2.2 Prérequis du discours – 410 à 421 ¹⁶³
 - 1.2.2.1 Nécessité de certains préparatifs – 410 et 411
 - 1.2.2.2 La chasse – 412 à 414
 - 1.2.2.3 Mode du discours: les signes et la rhétorique – 415 à 421
 - 1.2.3 Le discours et l'engagement – 422 à 431 ¹⁶⁴
- 2.0 L'étude du monde – 432 à 534 ¹⁶⁵
 - 2.1 Méthode de Rousseau – 432 à 443 ¹⁶⁶
 - 2.1.1 Critique des méthodes non romantiques – 432 à 434 ¹⁶⁷

159. « Le vrai moment de la nature arrive enfin... ».

160. « Le vrai moment de la nature arrive enfin... ».

161. « Mais quel parti prendre ? ».

162. « Mais quel parti prendre ? ».

163. « Plus d'un lecteur même en adoptant ».

164. « Je me garderai donc bien ».

165. « Après l'établissement de mon autorité... ».

166. « Après l'établissement de mon autorité... ».

167. « Après l'établissement de mon autorité... ».

	2.1.2	Objet : étude du monde social – 435 à
438	¹⁶⁸	
	2.1.3	Moteur de cette étude – 439 à 443 ¹⁶⁹
	2.2	Le jeune face au monde – 444 à 459 ¹⁷⁰
	2.2.1	Réactions d'un autre qu'Émile : le
		règne de l'opinion – 444 à 447 ¹⁷¹
	2.2.2	Réactions d'Émile – 448 à 451 ¹⁷²
	2.2.3	Réactions du gouverneur aux
		problèmes – 452 à 458 ¹⁷³
	2.3	Émile dans le monde – 459 à 476 ¹⁷⁴
	2.3.1	Ses attitudes et actions – 459 à 469 ¹⁷⁵
	2.3.2	Le jugement des autres – 470 à 480 ¹⁷⁶
	2.4	Le développement du goût – 481 à 534 ¹⁷⁷
	2.4.1	Considérations élémentaires – 481 à
490	¹⁷⁸	
	2.4.2	Considérations pédagogiques – 491 à
503	¹⁷⁹	
	2.4.3	Importance du goût – 504 ¹⁸⁰

168. « Émile n'est pas fait pour rester ».

169. « Quand ma méthode remplit d'un même objet ».

170. « Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfants ».

171. « Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfants ».

172. « Cela posé, je me demande s'il en est un ».

173. « Par ces soins et d'autres semblables ».

174. « Que de précautions à prendre avec un jeune homme ».

175. « Que de précautions à prendre avec un jeune homme ».

176. « Ayant une âme tendre et sensible ».

177. « Étudiant les hommes par leurs mœurs ».

178. « Étudiant les hommes par leurs mœurs ».

179. « Si, pour cultiver le goût de mon disciple ».

180. « Mon principal objet en lui apprenant ».

2.4.4 Un exemple : si Rousseau était riche –
505 à 534 ¹⁸¹

2.4.4.1 Introduction : Rousseau
sensuel – 505 à 509

2.4.4.2 Sa nourriture – 510 à 512

2.4.4.3 Sa demeure – 513 à 515

2.4.4.4 Son commerce avec les autres
– 516 à 518

2.4.4.5 Sa maîtresse – 519 à 523

2.4.4.6 Ses amusements – 524 à 534

3.0 Émile quitte le monde – 535 et 536 ¹⁸²

181. « Qu'on me permette, pour mieux développer ».

182. « En passant ainsi le temps nous cherchons toujours ».

LIVRE V : SOPHIE OU LA FEMME
(paragraphe 1 à 236)

Introduction du livre V (2 paragraphes)

- 1.0 Nature de la femme – 1 à 22 ¹⁸³
 - 1.1 La question des sexes – 1 ¹⁸⁴
 - 1.2 Ressemblance entre les sexes – 2 ¹⁸⁵
 - 1.3 Différences – 3 à 12 ¹⁸⁶
 - 1.3.1 Le fondement des différences – 3 et
4 ¹⁸⁷
 - 1.3.2 Force, faiblesse – 5 ¹⁸⁸
 - 1.3.3 Audace, timidité – 6 à 11 ¹⁸⁹
 - 1.3.4 Puissance de la femme sur l'homme –
12 à 15 ¹⁹⁰
 - 1.3.5 Exigence morale plus grande de la
femme – 16 à 18
 - 1.4 Réponses à certaines objections – 19 à 22 ¹⁹¹
- 2.0 Éducation de la femme – 23 à 186 ¹⁹²

183. « Sophie doit être femme comme Émile ».
184. « Sophie doit être femmes comme Émile ».
185. « En tout ce qui ne tient pas au sexe la femme ».
186. « En tout ce qui tient au sexe la femme et l'homme ».
187. « En tout ce qui tient au sexe la femme et l'homme ».
188. « Dans l'union des sexes chacun concourt ».
189. « Ce principe établi, il s'ensuit ».
190. « Voici donc une troisième conséquence ».
191. « N'est-ce pas une manière de raisonner bien solide ».
192. « Dès qu'une fois il est démontré que l'homme ».

	2.1 Principes – 23 à 32 ¹⁹³
28 ¹⁹⁴	2.1.1 Éducation fondée sur la nature – 23 à
	2.1.2 Importance primordiale de l'opinion
mâle – 29 à 32 ¹⁹⁵	
	2.2 Aspects de l'éducation – 33 à 186 ¹⁹⁶
70 ¹⁹⁷	2.2.1 Arts et habitudes : la parure – 33 à
à 40	2.2.1.1 Force physique et parure – 33
	2.2.1.2 Jeux et occupations – 41 à 45
47	2.2.1.3 Écrire, lire et compter– 46 et
	2.2.1.4 Habitude de docilité – 48 à 51
	2.2.1.5 La ruse – 52 à 56
à 70	2.2.1.6 Arts de la parure simple – 57
168 ¹⁹⁸	2.2.2. Éducation morale et religieuse – 71 à
	2.2.2.1 La religion – 71 à 148
femme – 149 à 168	2.2.2.2 La morale et la raison de la
	2.2.3 Éducation intellectuelle – 169 à 186 ¹⁹⁹
	2.2.3.1 Son objet: l'homme et le
monde – 169 à 172	

193. « Dès qu'une fois il est démontré que l'homme ».

194. « Dès qu'une fois il est démontré que l'homme ».

195. « Soit que je consulte la destination particulière ».

196. « Les petites filles presque en naissant aiment ».

197. « Les petites filles presque en naissant aiment ».

198. « Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons ».

199. « Sur ces considérations je crois ».

- 2.2.3.2 Rôle de la mère – 173 à 178
- 2.2.3.3 Enseignement de la mère : la force de la vertu – 179 à 183
- 2.2.3.4 Mode de cet enseignement – 184 à 186
- 3.0 Le portrait de Sophie– 187 à 234 ²⁰⁰
 - 3.1 Son naturel – 187 à 190 ²⁰¹
 - 3.2 Sa parure – 191 à 195 ²⁰²
 - 3.3 Ses habitudes morales – 196 à 200 ²⁰³
 - 3.4 Sa vertu : à la recherche de son mari – 201 et 210 ²⁰⁴
 - 3.5 Discours du père sur le mariage – 211 à 220 ²⁰⁵
 - 3.6 Effets de ce discours – 221 à 234 ²⁰⁶
- 4.0 Conclusion – 235 à 236 ²⁰⁷

200. « Voilà dans quel esprit Sophie a été élevée ».

201. « Voilà dans quel esprit Sophie a été élevée ».

202. « Sophie aime la parure et s’y connaît ».

203. « J’ai dit que Sophie est gourmande. ».

204. « Sophie a de la religion, mais une religion ».

205. « Avec une si grande maturité de jugement ».

206. « Lecteur, j’ignore quel effet ferait un pareil discours ».

207. « On m’arrête ici pour me demander si c’est la nature ».

LIVRE V : L'AMOUR, FONDATION DE LA FAMILLE
(paragraphe 237 à 373)

1.0 Le choix de Sophie comme amante d'Émile – 237 à 252²⁰⁸

1.1 Convenance – 237 à 251²⁰⁹

1.1.1 Les caractères – 237 à 241²¹⁰

1.1.2 Le rang social – 242 à 249²¹¹

1.1.2.1 Ni une femme supérieure – 242 à 245

1.1.2.2 Ni une femme inférieure – 246 à 248

1.1.2.3 Ni une femme belle d'esprit – 249

1.1.3 La beauté – 250 et 251²¹²

1.2 Application à Sophie – 252²¹³

2.0 Le roman de la rencontre – 253 à 373²¹⁴

2.1 On quitte Paris – 253 et 254²¹⁵

2.2 Remarques sur la façon de voyager – 255 à 260²¹⁶

208. « Je me suis proposé dans ce livre ». Cette section pourrait servir de conclusion aux remarques sur l'éducation de Sophie.

209. « Je me suis proposé dans ce livre ».

210. « Je me suis proposé dans ce livre ».

211. « Quoique l'égalité des conditions ».

212. « Après ces considérations vient ».

213. « Telles sont les réflexions qui m'ont déterminé. »

214. « Nous partons de Paris tristes et rêveurs. »

215. « Nous partons de Paris tristes et rêveurs. »

216. « Les hommes disent que la vie est courte, et je vois ».

- 2.3 La famille de Sophie puis Sophie elle-même – 261 à 274 ²¹⁷
- 2.4 Importance de l'amour pour la femme – 275 à 276 ²¹⁸
- 2.5 On s'établit près de la maison de Sophie – 277 à 286 ²¹⁹
- 2.6 Réflexions sur la jeunesse d'Émile – 287 à 288 ²²⁰
- 2.7 On retourne auprès de Sophie – 289 à 293 ²²¹
- 2.8 On connaît la première crise amoureuse – 294 à 303 ²²²
- 2.9 L'amour est un doux esclavage – 304 ²²³
- 2.10 On reçoit le premier baiser – 305 à 314 ²²⁴
- 2.11 La tempérance ou la retenue – 315 à 317 ²²⁵
- 2.12 On souffre les survenants qui entourent Sophie – 318 à 319 ²²⁶
- 2.13 La jalousie – 320 à 329 ²²⁷
- 2.14 Renforcement des développements par l'amour – 330 à 336 ²²⁸
- 2.15 Exemples – 337 à 373 ²²⁹

217. « Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues ».

218. « Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve ».

219. « On conçoit qu'entre Émile et moi ».

220. « J'approche du terme de ma carrière ».

221. « Émile n'oublie pas que nous avons des restitutions ».

222. « Les visites se réitèrent. ».

223. « Albane et Raphaël, prêtez-moi le pinceau ».

224. « C'est à présent que devenu véritablement empressé ».

225. « Après cet exemplaire punition le père sort ».

226. « Loin même qu'elle semble s'enorgueillir ».

227. « Mais quel effet ce petit manège ».

228. « Mais où me sens-je insensiblement entraîné ? ».

229. « Je n'imagine pas qu'en lisant ce livre ».

LIVRE V : L'INSERTION SOCIALE
(paragrapes 374 à 563)

- 1.0 Nécessité de l'insertion sociale – 374 à 410 ²³⁰
 - 1.1 Éveil de la passion pour assurer l'attention – 374 à 375 ²³¹
 - 1.2 Exposé de la raison qui exige l'insertion sociale – 376 à 393 ²³²
 - 1.2.1 La situation d'Émile – 376 à 383 ²³³
 - 1.2.2 La vertu : un aspect de la solution – 384 à 390 ²³⁴
 - 1.2.3 La sagesse : autre aspect – 391 à 393 ²³⁵
 - 1.3 Réactions d'Émile – 394 à 396 ²³⁶
 - 1.4 Raisons qui obligent de quitter Sophie – 397 à 402 ²³⁷
 - 1.5 Commandement de la quitter – 403 à 404 ²³⁸
 - 1.6 Départ – 405 à 410 ²³⁹
- 2.0 Des voyages ou de la politique – 411 à 536 ²⁴⁰

-
- 230. « Un matin qu'ils ne se sont pas vus depuis deux jours ».
 - 231. « Un matin qu'ils ne se sont pas vus depuis deux jours ».
 - 232. « “ Il faut être heureux, cher Émile ».
 - 233. « “ Il faut être heureux, cher Émile ».
 - 234. « “ Mon enfant, il n'y a point de bonheur ».
 - 235. « “ N'attends pas de moi de longs préceptes de morale ».
 - 236. « Émile m'écoute avec une attention mêlée ».
 - 237. « “ Croyez-vous, cher Émile, qu'un homme ».
 - 238. « Non encore exercé à lutter contre lui-même ».
 - 239. « Je ne suis que trop tenté de prolonger ».
 - 240. « On me demande s'il est bon que les jeunes gens ».

	2.1 Sur les voyages – 411 à 429 ²⁴¹
	2.1.1 L'utilité du voyage – 411 à 416 ²⁴²
	2.1.1.1 La question – 411
	2.1.1.2 Critique des livres – 412 à 415
	2.1.1.3 Nécessité du voyage – 416
429 ²⁴³	2.1.2 Le mode d'apprentissage – 417 à
	2.1.2.1 Mode du voyage – 417 à 419
424	2.1.2.2 Défense des Anciens – 420 à
425 à 428	2.1.2.3 Retour au mode du voyage –
429	2.1.2.4 Qualité du jeune voyageur –
	2.2 Considérations politiques – 430 à 536 ²⁴⁴
440 ²⁴⁵	2.2.1 Motif de ces considérations – 430 à
441 à 447 ²⁴⁶	2.2.2 Nature et difficulté de cette étude –
	2.2.3 Principes politiques – 448 à 505 ²⁴⁷
	2.2.4 Examen des états réels – 506 à 525 ²⁴⁸
	2.2.4.1 Mode du voyage – 506 à 510
	2.2.4.2 Les mœurs comme signe – 511
à 513	

241. « On me demande s'il est bon que les jeunes gens ».

242. « On me demande s'il est bon que les jeunes gens ».

243. « Mais pour étudier les hommes faut-il ».

244. « Tout ce qui se fait par raison doit avoir des règles. ».

245. « Tout ce qui se fait par raison doit avoir des règles. ».

246. « Le droit politique est encore à naître ».

247. « Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature ».

248. « Alors je lui fais lire *Télémaque* ».

- 2.2.4.3 Mode du voyage – 514 à 516
- 2.2.4.4 Force de l'amour, motif de l'étude – 517 à 524
- 2.2.4.5 Mode du voyage – 525
- 2.2.5 Jugement – 526 à 536²⁴⁹
 - 2.2.5.1 Jugement d'Émile – 526 à 531
 - 2.2.5.2 Jugement du gouverneur – 532 à 536
- 3.0 Dernières scènes ou le mariage– 537 à 563²⁵⁰
 - 3.1 Le retour – 537 à 538²⁵¹
 - 3.2 Conseils de morale conjugale – 539 à 561²⁵²
 - 3.3 Début de la vie conjugale – 562 à 563²⁵³

249. « Après avoir presque employé deux ans ».

250. « Que ne m'est-il permis de peindre ».

251. « Que ne m'est-il permis de peindre ».

252. « Il y a bien peu de gens qui sachent ».

253. « Peu à peu, le premier délire se calme »